

*M. Addington*

LA VIE  
DE  
MARIANNE.

---

TOME PREMIER.

---



LA VIE  
D E  
MARIANNE,  
O U  
LES AVENTURES

DE MADAME

LA COMTESSE DE\*\*\*,

*x Carlet de Chamblain de*  
Par Monsieur DE MARIVAUX.

---

TOME PREMIER.

---



A LONDRES,  
Chez EDOUARD KERMANECK:

---

1778.

LA VIE

DE

MARIANNE

LES AVENTURES

Par Monsieur DE MARIVAUD.



A LONDRES,

Chez EDOUARD KERNAN.

1778.



LA VIE  
DE  
MARIANNE,  
OU  
LES AVENTURES  
DE MADAME  
LA COMTESSE DE\*\*\*.

---

*AVERTISSEMENT.*

**A**VANT que de donner cette Histoire au Public, il faut lui apprendre comment je l'ai trouvée.

Il y a six mois que j'achetai une Maison de Campagne à quelques lieues de Rennes, qui depuis trente ans a passé successivement entre les mains de cinq ou six personnes. J'ai voulu faire changer quelque chose à la

*Tome I.*

A

## 2 A V E R T I S S E M E N T.

disposition du premier appartement, & dans une armoire pratiquée dans l'enfoncement d'un mur, on y a trouvé un Manuscrit en plusieurs cahiers, contenant l'Histoire qu'on va lire, & le tout d'une écriture de femme. On me l'apporta, je le lus avec deux de mes amis qui étoient chez moi, & qui, depuis ce jour-là, n'ont cessé de me dire qu'il falloit le faire imprimer : je le veux bien, d'autant plus que cette Histoire n'intéresse personne. Nous voyons par la date que nous avons trouvée à la fin du Manuscrit, qu'il y a quarante ans qu'il est écrit ; nous en avons changé le nom de deux personnes dont il y est parlé, & qui sont mortes. Ce qui y est dit d'elles est pourtant très-indifférent ; mais n'importe, il est toujours mieux de supprimer leurs noms.

Voilà tout ce que j'avois à dire ; ce petit préambule m'a paru nécessaire, & je l'ai fait du mieux que j'ai pu, car je ne suis point Auteur, & jamais on n'imprimera de moi que cette vingtaine de lignes-ci,

Passons maintenant à l'Histoire. C'est une femme qui raconte sa vie ; nous ne savons qui elle étoit : c'est la vie de Marianne, c'est ainsi qu'elle se nomme elle-même au commencement de son Histoire ; elle prend ensuite le titre de Comtesse, elle parle à une de ses amies dont le nom est en blanc, & puis c'est tout.

---

## PREMIÈRE PARTIE.

**Q**UAND je vous ai fait le récit de quelques accidens de ma vie , je ne m'attendois pas , ma chere amie , que vous me prieriez de vous la donner toute entiere , d'en faire un livre à imprimer ; il est vrai que l'histoire en est particuliere , mais je la gâterai si je l'écris , car où voulez - vous que je prenne un style ?

Il est vrai que dans le monde on m'a trouvé de l'esprit ; mais , ma chere , je crois que cet esprit-là n'est bon qu'à être dit , & qu'il ne vaut rien à être lu.

Nous autres jolies femmes , car j'ai été de ce nombre , personne n'a plus d'esprit que nous , quand nous en avons un peu ; les hommes ne savent plus alors la valeur de ce que nous disons : en nous écoutant parler ils nous regardent , & ce que nous disons profite de ce qu'ils voient.

J'ai vu une jolie femme dont la conversation passoit pour un enchantement ; personne au monde ne s'exprimoit comme elle ; c'étoit la vivacité , c'étoit la finesse même qui parloit ; les connoisseurs n'y pouvoient tenir de plaisir. La petite vérole lui vint , elle en resta extrêmement marquée ; quand la pauvre femme reparut , ce n'étoit plus qu'une babillarde incommode : voyez combien auparavant elle avoit emprunté d'es-

prit de son visage. Il se pourroit bien faire que le mien m'en eût prêté aussi dans le temps qu'on m'en trouvoit beaucoup. Je me souviens de mes yeux de ce temps-là, & je crois qu'ils avoient plus d'esprit que moi.

Combien de fois me suis-je surprise à dire des choses qui auroient eu bien de la peine à passer toutes seules ! Sans le jeu d'une physionomie friponne qui les accompagnoit, on ne m'auroit pas applaudi comme on faisoit ; & si une petite vérole étoit venue réduire cela à ce que cela valoit, franchement je pense que j'y aurois perdu beaucoup.

Il n'y a pas plus d'un mois, par exemple, que vous me parliez encore d'un certain jour (il y a douze ans que ce jour est passé), où dans un repas on se récria tant sur ma vivacité : eh bien, en conscience, je n'étois qu'une étourdie. Croiriez-vous que je l'ai été souvent exprès, pour voir jusqu'où va la duperie des hommes avec nous ; tout me réussissoit, & je vous assure que dans la bouche d'une laide, mes folies auroient paru dignes des Petites-Maisons, & peut-être que j'avois besoin d'être aimable dans tout ce que je disois de mieux ; car à cette heure que mes agrémens sont passés, je vois qu'on me trouve un esprit assez ordinaire, & cependant je suis plus contente de moi que je ne l'ai jamais été. Mais enfin, puis-

# DE MARIANNE.

que vous voulez que j'écrive mon histoire, & que c'est une chose que vous demandez à mon amitié, soyez satisfaite; j'aime encore mieux vous ennuyer que de vous refuser.

Au reste, je parlois tout-à-l'heure de style; je ne fais pas seulement ce que c'est: comment fait-on pour en avoir un? Celui que je vois dans les livres, est-ce le bon? Pourquoi donc est-ce qu'il me déplaît tant le plus souvent? Celui de mes Lettres vous paroît-il passable? j'écrirai ceci de même.

N'oubliez pas que vous m'avez promis de ne jamais dire qui je suis; je ne veux être connue que de vous.

Il y a quinze ans que je ne savois pas encore si le sang d'où je sortois étoit noble ou non, si j'étois bâtarde ou légitime. Ce début paroît annoncer un Roman; ce n'en est pourtant pas un que je raconte; je dis la vérité comme je l'ai apprise de ceux qui m'ont élevée.

Un carrosse de voiture qui alloit à Bordeaux, fut dans la route attaqué par des voleurs; deux hommes qui étoient dedans voulurent faire résistance, & blessèrent d'abord un de ces voleurs; mais ils furent tués avec trois autres personnes: il en coûta aussi la vie au cocher & au postillon, & il ne restoit plus dans la Voiture qu'un Chanoine de Sens & moi, qui paroissais n'a-

voir tout au plus que deux ou trois ans. Le chanoine s'enfuit, pendant que tombée dans la portiere je faisois des cris épouvantables, à demi-étouffée sous le corps d'une femme qui avoit été blessée, & qui, malgré cela, voulant se sauver, étoit retombée dans la portiere, où elle mourut sur moi, & m'écrasoit.

Les chevaux ne faisoient aucun mouvement, & je restai dans cet état un bon quart d'heure, toujours criant, & sans pouvoir me débarrasser.

Remarquez qu'entre les personnes qui avoient été tuées, il y avoit deux femmes : l'une belle & d'environ vingt ans, & l'autre d'environ quarante : la première fort bien mise, & l'autre habillée comme le seroit une femme de chambre.

Si l'une des deux étoit ma mere, il y avoit plus d'apparence que c'étoit la jeune & la mieux mise, parce qu'on prétend que je lui ressemblois un peu, du moins à ce que disoient ceux qui la virent morte, & qui me virent aussi, & que j'étois vêtue d'une manière trop distinguée pour n'être que la fille d'une femme de chambre.

J'oubliois à vous dire qu'un laquais qui étoit à un des Cavaliers de la voiture, s'enfuit blessé à travers champs, & alla tomber de foiblesse à l'entrée d'un village voisin, où il mourut sans dire à qui il appartenoit ;

tout ce qu'on put tirer de lui, un moment avant qu'il expirât, c'est que son maître & sa maîtresse venoient d'être tués, mais cela n'apprenoit rien.

Pendant que je criois sous le corps de cette femme morte, qui étoit la plus jeune, cinq ou six Officiers qui couroient la poste, passèrent, & voyant quelques personnes étendues mortes auprès du carrosse, qui ne bougeoit, entendant un enfant qui crioit dedans, s'arrêtèrent à ce terrible spectacle, ou par la curiosité qu'on a souvent pour des choses qui ont une certaine horreur, ou pour voir ce que c'étoit que cet enfant qui crioit, & pour lui donner du secours. Ils regardent dans le carrosse, y voient encore un homme tué, & cette femme morte tombée dans la portière, où ils jugeoient bien par mes cris que j'étois aussi.

Quelqu'un d'entr'eux, à ce qu'ils ont dit depuis, vouloit qu'ils se retirassent, mais un autre, ému de compassion pour moi, les arrêta, & mettant le premier pied à terre, alla ouvrir la portiere où j'étois, & les autres le suivirent: nouvelle horreur qui le frappe, un côté du visage de cette Dame morte, étoit sur le mien, & elle m'avoit baignée de son sang. Ils repoussèrent cette Dame, & toute sanglante me retirèrent de dessous elle.

Après cela, il s'agissoit de savoir ce

qu'on feroit de moi, & où l'on me mettroit : ils voient de loin un petit village, où ils concluent qu'il faut me porter, & me donnent à un Domestique qui me tenoit enveloppée dans un manteau.

Leur dessein étoit de me remettre entre les mains du Curé de ce Village, afin qu'il me cherchât quelqu'un qui voulût bien prendre soin de moi ; mais ce Curé, chez qui tous les habitans les conduisirent, étoit allé voir un de ses confreres ; il n'y avoit chez lui que sa sœur, fille très-pieuse, à qui je fis tant de pitié qu'elle voulut bien me garder en attendant l'aveu de son frere ; il y eut même un Procès-verbal de fait sur tout ce que je vous ai dit, & qui fut écrit par une espece de Procureur-Fiscal du lieu.

Chacun de mes conducteurs donna ensuite généreusement pour moi quelque argent, qu'on mit dans une bourse, dont on chargea la sœur du curé, après quoi tout le monde s'en alla.

C'est de la sœur de ce Curé de qui je tiens tout ce que je viens de vous raconter.

Je suis sûre que vous en frémissez ; on ne peut en entrant dans la vie éprouver d'infortune plus grande & plus bizarre. Heureusement que je n'y étois pas quand elle m'arriva, car ce n'est pas y être que de l'éprouver à l'âge de deux ans.

Je ne vous dirai point ce que devint le carrosse, ni ce qu'on fit des Voyageurs tués; cela ne me regarde point.

Quelques-uns des voleurs furent pris trois ou quatre jours après, & pour comble de malheur, on ne retrouva dans les habits des personnes qu'ils avoient assassinnées, rien qui pût apprendre à qui j'appartenois. On eut beau recourir au registre, qui est toujours chargé du nom des voyageurs, cela ne servit de rien: on fut bien par là qui ils étoient tous, à l'exception de deux personnes, d'une Dame & d'un Cavalier, dont le nom assez étranger n'instruisit de rien, & peut-être qu'ils n'avoient pas dit le véritable.

On vit seulement qu'ils avoient pris cinq places, trois pour eux & pour une petite fille, & deux autres pour un laquais & une femme de chambre, qui avoient été tués aussi.

Par tout cela, ma naissance devint impénétrable, & je n'appartins plus qu'à la charité de tout le monde.

L'excès de mon malheur m'attira d'assez grands secours chez le Curé où j'étois, & qui consentit, aussi-bien que sa sœur, à me garder.

On venoit pour me voir de tous les cantons voisins; on vouloit savoir quelle physionomie j'avois, elle étoit devenue un objet de curiosité: on s'imaginait remar-

quer dans mes traits quelque chose qui sentoient mon aventure ; on se prenoit pour moi d'un goût romanesque : j'étois jolie , j'avois l'air fin ; vous ne sauriez croire combien tout cela me servoit , combien cela rendoit noble & délicat l'attendrissement qu'on sentoient pour moi. On n'auroit pas caressé une petite Princeſſe infortunée d'une façon plus digne ; c'est presque du respect que la compassion que j'inspirois.

Les Dames sur-tout s'intéressoient pour moi au-delà de ce que je puis vous dire ; c'étoit à qui d'entr'elles me feroit le présent le plus joli , me donneroient l'habit le plus galant.

Le Curé qui , quoique Curé de Village , avoit beaucoup d'esprit , & qui étoit un homme de très-bonne famille , disoit souvent depuis , que dans tout ce que ces Dames avoient alors fait pour moi , il ne leur avoit jamais entendu prononcer le mot de charité ; c'est que c'étoit un mot trop dur , & qui bleſſoit la mignardise des sentimens qu'elles avoient.

Aussi , quand elles parloient de moi , elles ne disoient point cette petite fille , c'étoit toujours cette aimable enfant.

Etoit-il question de mes parens , c'étoient des Etrangers , & sans difficulté de la première condition de leur pays : il n'étoit pas possible que cela fût autrement , on le savoit

comme si on l'avoit vu : il couroit là-dessus un petit raisonnement que chacune d'elles avoit grossi de sa pensée , & qu'ensuite elles croyoient comme si elles ne l'avoient pas fait elles-mêmes.

Mais tout s'use , & les beaux sentimens comme autre chose. Quand mon aventure ne fut plus si fraîche , elle frappa moins l'imagination. L'habitude de me voir dissipa les fantaisies qui me faisoient tant de bien ; elle épuisa le plaisir qu'on avoit à m'aimer : ce n'avoit été qu'un plaisir de passage , & au bout de six mois cette aimable enfant ne fut plus qu'une pauvre orpheline , à qui on n'épargna pas alors le mot de charité ; on disoit que j'en méritois beaucoup. Tous les Curés me recommanderent chez eux , parce que celui chez qui j'étois n'étoit pas riche ; mais la Religion de ces Dames ne fut pas si favorable que me l'avoit été leur folie , je n'en tirai pas si bon parti , & j'aurois été fort à plaindre , sans la tendresse que le Curé & sa sœur prirent pour moi.

Cette sœur m'éleva comme si j'avois été son enfant. Je vous ai déjà dit que son frère & elle étoient de très-bonne famille ; on disoit qu'ils avoient perdu leur bien par un procès , & que lui , il étoit venu se réfugier dans cette Cure où elle l'avoit suivi , car ils s'aimoient beaucoup.

Ordinairement , qui dit niece ou sœur de

Curé de Village , dit quelque chose de bien grossier , & d'approchant d'une payfanne.

Mais cette fille-ci n'étoit pas de même , c'étoit une personne pleine de raison & de politesse , qui joignoit à cela beaucoup de vertu.

Je me souviens que souvent, en me regardant, les larmes lui couloient des yeux au ressouvenir de mon aventure , & il est vrai qu'à mon tour je l'aimois comme ma mere. Je vous avouerai aussi que j'avois des grâces & des petites façons qui n'étoient point d'un enfant ordinaire ; j'avois de la douceur & de la gaieté , le geste fin , l'esprit vif , avec un visage qui promettoit une belle physionomie , & ce qu'il promettoit , il l'a tenu.

Je passai tout le temps de mon éducation dans mon bas âge , pendant lequel j'appris à faire je ne sais combien de petites nippes de femme ; industrie qui m'a bien servie dans la suite.

J'avois quinze ans , plus ou moins , car on pouvoit s'y tromper , quand un parent du Curé , qui n'avoit que sa sœur & lui pour héritiers , leur fit écrire de Paris qu'il étoit dangereusement malade ; & cet homme , qui leur avoit souvent donné de ses nouvelles , les prioit de se hâter de venir l'un ou l'autre s'ils vouloient le voir avant qu'il mourût. Le Curé aimoit trop son devoir de Pasteur pour quitter la Cure , & fit partir sa sœur.

Elle n'avoit pas d'abord envie de me mener avec elle, mais deux jours avant son départ, voyant que je m'attristois beaucoup, & que je soupirois; Marianne, me dit-elle, puisque vous craignez tant mon absence, consolez-vous, je veux bien que vous ne me quittiez point, & j'espere que mon frere le voudra bien aussi. Il me vient même actuellement des vues pour vous; j'ai dessein de vous faire entrer chez quelque Marchande, car il est temps de songer à devenir quelque chose: nous vous aiderons toujours pendant que nous vivrons mon frere & moi, sans compter ce que nous pourrons vous laisser après notre mort; mais cela ne suffit pas, nous ne saurions vous laisser beaucoup: le parent que je vais trouver, & dont nous sommes héritiers, je ne le crois pas fort riche, & il faut vous choisir un état qui puisse contribuer à vous établir. Je vous dis cela, parce que vous commencez à être raisonnable, ma chere Marianne, & je souhaiterois bien avant de mourir, avoir la consolation de vous voir mariée à quelque honnête homme, ou du moins en situation de l'être avantageusement pour vous: il est bien juste que j'aie ce plaisir-là.

Je me jetai entre ses bras après ce discours; je pleurai & elle pleura, car c'étoit la meilleure personne que j'aie jamais connue,

& de mon côté j'avois le cœur bon, comme je l'ai encore.

Le Curé entra là-dessus. Qu'est-ce, dit-il à sa sœur, je crois que Marianne pleure ? Elle lui dit alors ce dont nous parlions, & le dessein qu'elle avoit de me mener à Paris avec elle. Je le veux bien, dit-il ; mais si elle y reste, nous ne la verrons donc plus, & cela me fait de la peine, car je l'aime la pauvre enfant : nous l'avons élevée, je suis bien vieux & ce sera peut-être pour toujours que je lui dirai adieu.

Il n'y avoit rien de si touchant que cet entretien, comme vous le voyez. Je ne répondis point au Curé, mais en revanche je me mis à sanglotter de toute ma force ; cela les attendrit encore davantage, & le bon homme alors s'approchant de moi : Marianne, me dit-il, vous partirez avec ma sœur, puisque c'est pour votre bien, & que je dois le préférer à tout : nous vous avons tenu lieu de vos parens, que Dieu n'a pas permis que vous connoissiez, non plus que personne de votre famille, ainsi ne faites jamais rien sans nous consulter pendant que nous vivrons ; & si ma sœur vous laisse bien placée à Paris, sans quoi il faut que vous reveniez, écrivez-nous dans toutes les occasions où vous aurez besoin de nos conseils : pour nous, nous ne vous manquerons jamais.

Je ne vous rapporterai point tout ce qu'il me dit encore avant que nous partissions ; j'abrege, car je m'imagine que toutes ces minuties de mon bas âge vous ennuiant, cela n'est pas fort intéressant, & il me tarde d'en venir à d'autres choses : j'en ai beaucoup à dire, & il faut que je vous aime bien pour m'être mise en train de vous faire une histoire qui sera très-longue. Je vais barbouiller bien du papier, mais je ne veux pas songer à cela, il ne faut pas seulement que ma paresse le sache : avançons toujours.

Nous partîmes donc la sœur du Curé & moi, & nous voilà à Paris ; il falloit presque le traverser tout entier pour arriver chez le parent dont j'ai parlé.

Je ne saurois vous dire ce que je sentis en voyant cette grande ville, & son fracas, & son peuple, & ses rues. C'étoit pour moi l'empire de la Lune : je n'étois plus à moi, je ne me ressouvenois plus de rien ; j'allois, j'ouvrois les yeux, j'étois étonnée, & voilà tout.

Je me retrouvai pourtant dans la longueur du chemin, & alors je jouis de toute ma surprise ; je sentis mes mouvemens, je fus charmée de me trouver là, je respirai un air qui réjouit mes esprits ; il y avoit une douce sympathie entre mon imagination & les objets que je voyois, & je devinois qu'on

pouvoit tirer de cette multitude de choses différentes , je ne fais combien d'agrémens que je ne connoissois pas encore ; enfin , il me sembloit que les plaisirs habitoient au milieu de tout cela. Voyez si ce n'étoit pas là un vrai instinct de femme , & même un pronostic de toutes les aventures qui devoient m'arriver.

Le destin ne tarda pas à me les annoncer , car dans la vie d'une femme comme moi , il faut bien parler du destin. Le parent que nous allions trouver étoit mort quand nous arrivâmes ; il y avoit , dit-on , vingt - quatre heures qu'il avoit expiré.

Ce n'est pas là tout , c'est qu'on avoit mis le scellé chez lui : cet homme avoit été dans les affaires , & on prétendoit qu'il devoit plus qu'il n'avoit vaillant.

Je ne vous dirai point comment on justifioit cela , c'est un détail qui me passe ; tout ce que je fais , c'est que nous ne pûmes loger chez lui , que tout étoit saisi , & qu'après bien des discussions qui durèrent trois ou quatre mois , on nous fit voir qu'il n'y avoit pas le sou à espérer de la succession , & que c'étoit dommage qu'elle ne fût pas plus grande , parce qu'elle en auroit mieux payé ses dettes.

N'étoit-ce pas là un beau voyage que nous étions venues faire ? Aussi la sœur du Curé en prit-elle un si grand chagrin , qu'elle en

tomba malade dans l'auberge où nous étions.

Hélas ! ce fut à cause de moi qu'elle s'affligea tant ; elle avoit espéré que cette succession la mettroit en état de me faire du bien ; & d'ailleurs ce voyage inutile l'avoit épuisée d'argent : ce qu'elle en avoit apporté diminueoit beaucoup, & son frère, qui n'avoit que sa Cure, auroit bien de la peine à lui en envoyer encore. Pour comble d'embarras, elle étoit malade : quelle pitié !

Je l'entendois soupirer. Jamais cette chère fille ne m'aima tant, parce qu'elle me voyoit plus à plaindre que jamais ; & moi je la consolais, je lui faisois mille caresses, & elles étoient bien vraies, car j'étois remplie de sentiment ; j'avois le cœur plus fin & plus avancé que l'esprit, quoique ce dernier ne le fût déjà pas mal.

Vous jugez bien qu'elle avoit informé le Curé de toute notre histoire ; & comme il y a des temps où les malheurs fondent sur les gens avec furie, car on ne sauroit le penser autrement, cet honnête homme en allant voir ses Confrères, avoit fait une chute six semaines après notre départ ; accident dangereux pour un homme âgé. Il n'avoit pu se lever depuis, il ne faisoit que languir ; & les fâcheuses nouvelles qu'il reçut de sa sœur venant là-dessus, il tomba dans des infirmités qui l'obligèrent de se

nommer un successeur, & dont son esprit les ressentit autant que son corps. Il eut cependant le temps de nous envoyer encore quelque argent, après quoi il ne fut plus question de le compter parmi les vivans.

Je frissonne encore en me ressouvenant de ces choses-là : il faut que la terre soit un séjour bien étranger pour la vertu, car elle ne fait qu'y souffrir.

La guérison de la sœur étoit presque désespérée, quand nous apprîmes l'état du frère. A la lecture de sa Lettre qui nous en informoit, elle fit un cri & s'évanouit.

De mon côté, toute en pleurs, j'appellai à son secours ; elle revint à elle, & ne versa pas une larme. Je ne lui vis plus dès ce moment qu'une résignation courageuse ; son cœur devint plus ferme, ce ne fut plus cette amitié toujours inquiète qu'elle avoit eue pour moi, ce fut une tendresse vertueuse qui me remit avec confiance entre les mains de celui qui dispose de tout.

Quand son évanouissement fut passé, & que nous fûmes seules, elle me dit d'approcher, parce qu'elle avoit à me parler. Laissez-moi, ma chère amie, vous dire une partie de son discours ; le ressouvenir m'en est encore cher, & ce sont les dernières paroles que j'ai entendues d'elle.

« Marianne, me dit-elle, je n'ai plus » de frère ; quoiqu'il ne soit pas encore

» mort, c'est comme s'il ne vivoit plus  
» & pour vous & pour moi. Je sens aussi  
» que vous me perdrez bientôt ; mais Dieu  
» le veut , cela me console de l'état où je  
» vous laisse , tout triste qu'il est ; il a ses  
» vues pour vous qui valent mieux que  
» les miennes. Peut-être languirai-je encore  
» quelque temps ; peut-être mourrai-je dans  
» la première foiblesse qui me prendra ,  
» ( elle ne disoit que trop vrai. ) Je n'oserois  
» vous donner l'argent qui me reste ; vous  
» êtes trop jeune , & l'on pourroit vous  
» tromper ; je veux le remettre entre les  
» mains du Religieux qui me vient voir ;  
» je le prierai d'en disposer sagement pour  
» vous : il est notre voisin , s'il ne vient pas  
» aujourd'hui , vous irez le chercher demain ,  
» afin que je lui parle. Après cette unique  
» précaution qui me reste à prendre pour  
» vous , je n'ai plus qu'une chose à vous  
» dire , c'est d'être toujours sage. Je vous ai  
» élevée dans l'amour de la vertu ; si vous  
» gardez votre éducation, tenez, Marianne,  
» vous serez héritière du plus grand trésor  
» qu'on puisse vous laisser , car , avec lui ,  
» ce sera vous , ce sera votre ame qui sera  
» riche. Il est vrai , mon enfant , que  
» n'empêchera pas que vous ne soyez pauvre  
» du côté de la fortune , & que vous n'ayez  
» encore de la peine à vivre ; peut-être  
» aussi Dieu récompensera-t-il votre sagesse

» dès ce monde. Les gens vertueux sont  
» rares, mais ceux qui estiment la vertu  
» ne le sont pas, d'autant plus qu'il y a  
» mille occasions dans la vie où l'on a ab-  
» solument besoin des personnes qui en  
» ont. Par exemple, on ne veut se marier  
» qu'à une honnête fille : est-elle pauvre,  
» on n'est point déshonoré en l'épousant ;  
» n'a-t-elle que des richesses sans vertu,  
» on se déshonore, & les hommes feront  
» toujours dans cet esprit-là ; cela est plus  
» fort qu'eux, ma fille. Ainsi vous trouverez  
» quelque jour votre place ; & d'ailleurs  
» la vertu est si douce, si consolante dans  
» le cœur de ceux qui en ont ; fussent-ils  
» toujours pauvres, leur indigence dure si  
» peu, la vie est si courte. Les hommes  
» qui se moquent le plus de ce qu'on  
» appelle sagesse, traitent pourtant si cava-  
» lièrement une femme qui se laisse séduire,  
» ils acquièrent des droits si insolens avec  
» elle, ils la punissent tant de son désordre,  
» ils la sentent si dépourvue contre eux,  
» si désarmée, si dégradée, à cause qu'elle  
» a perdu cette vertu, dont ils se moquoient,  
» qu'en vérité, ma fille, ce n'est que faute  
» d'un peu de réflexion qu'on se dérange ;  
» car, en y songeant, qui est-ce qui vou-  
» droit cesser d'être pauvre, à condition  
» d'être infame ? »

Quelqu'un de la maison qui entra alors

l'empêcha d'en dire davantage ; peut-être êtes-vous curieuse de savoir ce que je lui répondis : rien , car je n'en eus pas la force ; son discours & les idées de sa mort m'avoient bouleversé l'esprit : je lui tenois son bras que je baisai mille fois , voilà tout ; mais je ne perdis rien de tout ce qu'elle me dit , & en vérité je vous le rapporte presque mot pour mot , tant j'en fus frappée ; aussi avois-je alors quinze ans & demi pour le moins , avec toute l'intelligence qu'il falloit pour entendre cela.

Venons maintenant à l'usage que j'en ai fait. Que de folies je vais bientôt vous dire ! faut-il que l'on ne soit sage que quand il n'y a point de mérite à l'être ! Que veut-on dire , en parlant de quelqu'un , quand on dit qu'il est en âge de raison ? C'est mal parler ; cet âge de raison est bien plutôt l'âge de la folie. Quand cette raison nous est venue , nous l'avons comme un bijou d'une grande beauté , que nous regardons souvent , que nous estimons beaucoup , mais que nous ne mettons jamais en œuvre. Souffrez mes petites réflexions , j'en ferai toujours quelque une en passant ; mes foiblesses m'ont bien acquis le droit d'en faire. Poursuivons ; j'ai été jusqu'ici à la charge d'autrui , & je vais bientôt être à la mienne.

La sœur du Curé m'avoit dit qu'elle craignoit de mourir dans la première foi-

blesse qui lui prendroit, & elle prophétisoit. Je ne voulus point me coucher cette nuit-là, je la veillai : elle reposa assez tranquillement jusqu'à deux heures après minuit ; mais alors je l'entendis se plaindre , je courus à elle, & lui parlai. Elle n'étoit plus en état de me répondre ; elle ne fit que me serrer la main très-légèrement, & elle avoit le visage d'une personne expirante.

La frayeur alors s'empara de moi, & ce fut une frayeur qui me vint de la certitude de la perdre : je tombai dans l'égarement ; je n'ai de ma vie rien senti de si terrible ; il me sembla que tout l'univers étoit un désert où j'allois rester seule ; je connus combien je l'aimois, combien elle m'avoit aimée : tout cela se peignit dans mon cœur d'une manière si vive, que cette image - là me désoloit.

Mon Dieu ! combien de douleur peut entrer dans notre ame ! Jusqu'à quel degré peut-on être sensible ! Je vous avouerai que l'épreuve que j'ai faite de cette douleur dont nous sommes capables, est une des choses qui m'a le plus épouvantée dans ma vie, quand j'y ai songé : je lui dois même le goût de retraite où je suis à présent.

Je ne fais point philosopher, & je ne m'en soucie guere, car je crois que cela n'apprend rien qu'à discourir. Les gens que j'ai entendu raisonner là-dessus, ont bien

de l'esprit assurément ; mais je crois que sur certaines matieres , ils ressemblent à ces Nouvellistes qui font des nouvelles quand ils n'en ont point , ou qui corrigent celles qu'ils reçoivent quand elles ne leur plaisent pas. Je pense , pour moi , qu'il n'y a que le sentiment qui nous puisse donner des nouvelles un peu sûres de nous , & qu'il ne faut pas trop se fier à celles que notre esprit veut faire à sa guise , car je le crois un grand visionnaire.

Mais reprenons vîte mon récit , je suis toute honteuse du raisonnement que je viens de faire , & j'étois toute glorieuse en le faisant. Vous verrez que j'y prendrai goût ; car dans tout , il n'y a , dit-on , que le premier pas qui coûte. Eh ! pourquoi n'y reviendrois je pas ? Est-ce à cause que je ne suis qu'une femme & que je ne fais rien ? Le bon sens est de tout sexe : je ne veux instruire personne ; j'ai cinquante ans passés , & un honnête homme très - savant me disoit l'autre jour que , quoique je ne fusse rien , je n'étois pas plus ignorante que ceux qui en favoient plus que moi : oui , c'est un savant du premier ordre qui a parlé comme cela ; car ces hommes , tout fiers qu'ils sont de leur science , ils ont quelquefois des momens où la vérité leur échappe d'abondance de cœur , & où ils se sentent si las de leur présomption , qu'ils la quittent

pour respirer en francs ignorans comme ils sont ; cela les soulage , & moi de mon côté , j'avois besoin de dire un peu ce que je pensois d'eux.

Je fus donc frappée d'une douleur mortelle en voyant que cette vertueuse fille , à qui je devois tant , se mouroit : elle avoit eu beau me parler de sa mort , je n'avois point imaginé que sa maladie la conduisît jusque-là.

Mes gémissemens firent retentir la maison , ils réveillèrent tout le monde ; l'Hôte & l'Hôtesse se doutant de la vérité , se leverent , vinrent frapper à la porte de notre chambre : je l'ouvris sans savoir que je l'ouvrais. Ils me parlerent , & je faisois des cris pour toute réponse : ils furent bientôt instruits de la cause de ma désolation , & voulurent secourir cette fille expirante , & peut-être déjà expirée , car elle n'avoit plus de mouvement ; mais une demi-heure après on vit qu'elle étoit morte. Les Domestiques arriverent , il se fit un fracas , pendant lequel je perdis connoissance , & on me porta dans une chambre voisine sans que je le sentisse. De l'état où je fus ensuite , je n'en parlerai point ; vous le devinez bien , & moi-même ce récit-là m'attriste encore.

Enfin , me voilà seule , & sans autre guide qu'une expérience de quinze ans & demi ,

de mi, plus ou moins. Comme la défunte m'avoit fait passer pour sa niece, & que j'avois l'air raisonnable, on me rendit compte de tout ce qu'on disoit lui avoir trouvé, & qui ne valoit pas la peine qu'on y fît plus de cérémonie, quand même on m'auroit remis tout ce qu'il y avoit. Mais une partie du linge fut volée avec d'autres bagatelles, & de près de quatre cents livres que je savois qui lui restoit, on en prit bien la moitié, je pense. Je m'en plaignis, mais si foiblement que je n'insistai point. Dans l'affliction où j'étois, je n'avois plus rien à cœur. Comme je ne voyois plus personne qui prît part à moi ni à ma vie, je n'y en prenois plus moi-même, & cette maniere de penser me mettoit dans un état qui ressembloit à de la tranquillité : mais qu'on est à plaindre avec cette tranquillité-là ! on est plus digne de pitié que dans le désespoir le plus emporté.

Tout le monde de la maison paroissoit s'intéresser beaucoup à moi, sur-tout l'hôte & sa femme, qui venoient tendrement me consoler d'un malheur dont ils avoient fait leur profit ; & tout est plein de pareilles gens dans la vie. En général, personne ne marque tant de zèle pour adoucir vos peines, que les fourbes qui les ont causées, & qui y gagnent.

Je laissai vendre des habits dont on me donna ce qu'on voulut, & il y avoit déjà

quinze jours que ma chere Tante , comme on l'appelloit, & je dirois volontiers ma chere Mere, ou plutôt mon unique amie ; car il n'y a point de qualité qui ne le cede à celle-là, ni de cœur plus tendre , plus insatiable que le cœur inspiré par la véritable amitié. Il y avoit donc déjà quinze jours que cette amie étoit morte , & je les avois passés dans cette Auberge sans savoir ce que je deviendrois, ni sans m'en mettre en peine, quand ce Religieux dont j'ai parlé, qui venoit souvent voir la défunte, & qui avoit été malade aussi, vint encore pour savoir de ses nouvelles. Il apprit sa mort avec chagrin ; & comme il étoit le seul qui fût le secret de ma naissance, que la défunte avoit trouvé à propos de l'en instruire, & que je savois qu'il en étoit instruit, je le vis arriver avec plaisir.

Il fut extrêmement sensible à mon malheur, & au peu de souci que j'avois de moi dans ma consternation ; il me parla là-dessus d'une maniere très-touchante, me fit envisager les dangers que je courois en restant dans cette maison, seule & sans être réclamée de qui que ce soit au monde : & effectivement , c'étoit une situation qui m'exposoit d'autant plus , que j'étois d'une figure très-aimable, & à cet âge où les grâces sont si charmantes, parce qu'elles sont ingénues, & toutes fraîches écloses.

Son discours fit son effet, j'ouvris les yeux sur mon état, & je pris de l'inquiétude de ce que je deviendrois; cette inquiétude me jetta encore mille fantômes dans l'esprit. Où irai-je, lui disois-je en fondant en larmes? Je n'ai personne sur la terre qui me connoisse, je ne suis la fille ni la parente de qui que ce soit; à qui demanderai-je du secours? qui est-ce qui est obligé de m'en donner? que ferai-je en sortant d'ici? L'argent que j'ai ne me durera pas long-temps; on peut me le prendre, & voilà la première fois que j'en ai, & que j'en dépense.

Ce bon Religieux ne savoit que me répondre; je crus même voir à la fin que je lui étois à charge, parce que je le conjurois de me conduire; & ces bonnes gens, quand ils vous ont parlé, qu'ils vous ont exhorté, ils ont fait pour vous tout ce qu'ils peuvent faire.

De retourner à mon Village, c'étoit une folie; je n'y avois plus d'asyle, je n'y retrouverois qu'un vieillard tombé dans l'imbécillité, qui avoit tout vendu pour nous envoyer le dernier argent que nous avons reçu, & qui achevoit de mourir sous la tutelle d'un successeur que je ne connoissois pas, à qui j'étois inconnue, ou pour le moins indifférente. Il n'y avoit donc nulle ressource de ce côté-là, & en vérité la tête m'en tournoit de frayeur.

Enfin, ce Religieux, à force de chercher & d'imaginer, pensa à un homme de considération, charitable & pieux, qui s'étoit, disoit-il, dévoué aux bonnes œuvres, & à qui il promit de me recommander dès le lendemain. Mais je n'entendois plus raison, il n'y avoit point de lendemain à me promettre, je ne pouvois supporter d'attendre jusque-là; je pleurois, je me désolois : il vouloit sortir, je le retenois, je me jetois à ses genoux. Point de lendemain, lui disois-je; tirez-moi d'ici tout-à-l'heure, ou bien vous allez me jeter au désespoir. Que voulez-vous que je fasse ici? On m'y a déjà pris une partie de ce que j'avois, peut-être cette nuit me prendra-t-on le reste. On peut m'enlever, je crains pour ma vie, je crains pour tout, & assurément je n'y resterai point; je mourrai plutôt, je fuirai, & vous en ferez fâché.

Ce Religieux alors, qui étoit dans un embarras cruel, & qui ne pouvoit se débarrasser de moi, s'arrêta, se mit à rêver un moment, ensuite prit une plume & du papier, & écrivit un billet à la personne dont il m'avoit parlé. Il me le lut; le billet étoit pressant, il la conjuroit par toute sa Religion de venir où nous étions. Dieu vous y réserve, lui disoit-il, l'action de charité la plus précieuse à ses yeux, & la plus méritoire que vous ayez jamais faite; & pour l'ex-

eiter encore davantage, il lui marquoit mon sexe, mon âge & ma figure, & tout ce qui pouvoit en arriver, ou par ma foiblesse, ou par la corruption des autres.

Le billet écrit, je le fis porter à son adresse, & attendant la réponse, je gardois ce Religieux à vue; car j'avois résolu de ne point coucher cette nuit-là dans la maison. Je ne saurois pourtant vous dire précisément quel étoit l'objet de ma peur, & voilà pourquoi elle étoit si vive: tout ce que je fais, c'est que je me représentois la physionomie de mon hôte, que je n'avois jamais trop remarquée jusque-là; & dans cette physionomie alors, j'y trouvois des choses terribles. Celle de sa femme me paroïssoit sombre & ténébreuse; les domestiques avoient la mine de ne valoir rien; enfin, tous ces visages-là me faisoient frémir, je n'y pouvois tenir; je voyois des épées, des poignards, des assassinats, des vols, des insultes; mon sang se glaçoit aux périls que je me figurois: car quand une fois l'imagination est en train, malheur à l'esprit qu'elle gouverne.

J'entretenois le Religieux de mes idées noires, quand celui qui avoit fait notre message, nous vint dire que le carrosse de l'honnête homme en question nous attendoit en bas, & qu'il n'avoit pu ni écrire, ni venir lui-même, parce qu'il étoit en

affaire quand il avoit reçu le billet. Sur le champ je fis mon paquet; on auroit dit qu'on me rachetoit la vie. Je fis appeller cet Hôte & cette Hôtesse si effrayans, & il est vrai qu'ils n'avoient pas trop bonne mine, & que l'imagination n'avoit pas grand ouvrage à faire pour les rendre désagréables. Ce qui est de sûr, c'est que j'ai toujours retenu leurs visages; je les vois encore, je les peindrois, & dans le cours de ma vie j'ai connu quelques honnêtes gens que je ne pouvois souffrir, à cause que leur physionomie avoit quelque air de ces visages-là.

Je monte donc dans ce carrosse avec ce Religieux, & nous arrivons chez la personne en question. C'étoit un homme de cinquante à soixante ans, encore assez bien fait, fort riche, d'un visage doux & sérieux, où l'on voyoit un air de mortification qui empêchoit qu'on ne remarquât tout son embonpoint.

Il nous reçut bonnement & sans façon, & sans autre compliment que d'embrasser d'abord le Religieux: il jeta un coup-d'œil sur moi, & puis nous fit asseoir.

Le cœur me battoit, j'étois honteuse; embarrassée; je n'osois lever les yeux, mon petit amour-propre étoit étonné, & ne savoit où il en étoit. Voyons, de quoi s'agit-il? dit alors notre homme pour entamer la

conversation, & en prenant la main du Religieux, qu'il serra avec componction dans la sienne. Là-dessus, le Religieux lui conta mon histoire. Voilà, répondit-il, une aventure bien particulière, & une situation bien triste. Vous pensiez juste, mon Pere, quand vous m'avez écrit qu'on ne pouvoit faire une meilleure action que de rendre service à Mademoiselle. Je le crois de même; elle a plus besoin de secours qu'une autre par mille raisons, & je vous suis obligé de vous être adressé à moi pour cela; je bénis le moment où vous avez été inspiré de m'avertir, car je suis pénétré de ce que je viens d'entendre. Allons, examinons un peu de quelle façon nous nous y prendrons. Quel âge avez-vous, ma chere enfant? ajouta-t-il en me parlant avec une charité cordiale. A cette question, je me mis à soupirer sans pouvoir répondre. Ne vous affligez pas, me dit-il, prenez courage, je ne demande qu'à vous être utile; & d'ailleurs, Dieu est le Maître, il faut le louer de tout ce qu'il fait. Dites-moi donc, quel âge avez-vous à peu-près? Quinze ans & demi, repris-je, & peut-être plus. Effectivement, dit-il en se retournant du côté du Pere, à la voir, on lui en donneroit davantage, mais sur sa physionomie, j'augure bien de son cœur, & du caractère de son esprit; on est même porté à croire qu'elle a

de la naissance. En vérité, son malheur est bien grand ! Que les desseins de Dieu sont impénétrables !

Mais revenons au plus pressé, ajouta-t-il, après s'être ainsi prosterné en esprit devant les desseins de Dieu ; comme vous n'avez nulle fortune dans ce monde, il faut voir à quoi vous vous destinez. La Demoiselle qui est morte, n'avoit-elle rien résolu pour vous ? Elle avoit, lui dis-je, intention de me mettre chez une Marchande. Fort bien, reprit-il, j'approuve ses vues ; sont-elles de votre goût ? Parlez franchement. Il y a plusieurs choses qui peuvent vous convenir. J'ai, par exemple, une belle-sœur, qui est une personne très-raisonnable, fort à son aise, & qui vient de perdre une Demoiselle qui étoit à son service, qu'elle aimoit beaucoup, & à qui elle auroit fait du bien dans la suite ; si vous vouliez tenir sa place, je suis persuadé qu'elle vous prendroit avec plaisir.

Cette proposition me fit rougir. Hélas ! Monsieur, lui dis-je, quoique je n'aie rien, & que je ne sache à qui je suis, il me semble que j'aimerois mieux mourir que d'être chez quelqu'un en qualité de domestique ; & si j'avois mon pere & ma mere, il y a toute apparence que j'en aurois moi-même, au lieu d'en servir à personne.

Je lui répondis cela d'une maniere fort

triste, après quoi, versant quelques larmes : puisque je suis obligée de travailler pour vivre, ajoutai-je en sanglottant, je préfère le plus petit métier qu'il y ait, & le plus pénible, pourvu que je sois libre, à l'état dont vous me parlez, quand j'y devrois faire ma fortune. Eh! mon enfant, me dit-il, tranquillisez-vous, je vous loue de penser comme cela; c'est une marque que vous avez du cœur, & cette fierté-là est permise : il ne faut pas la pousser trop loin, elle ne seroit plus raisonnable. Quelque conjecture avantageuse qu'on puisse faire de votre naissance, cela ne vous donne aucun état, & vous devez vous régler là-dessus. Mais enfin, nous suivrons les vues de cette amie que vous avez perdue : il en coûtera davantage, c'est une pension qu'il faudra payer; mais n'importe, dès aujourd'hui vous ferez placée, je vais vous mener chez ma Marchande de linge, & vous y ferez la bien venue : êtes-vous contente? Oui, Monsieur, lui dis-je, & jamais je n'oublierai vos bontés. Profitez-en, Mademoiselle, dit alors le Religieux qui nous avoit jusque-là laissé faire tout notre dialogue, & comportez-vous d'une manière qui récompense Monsieur des soins où sa piété l'engage pour vous. Je crains bien, reprit alors notre homme d'un ton dévot & scrupuleux, je crains bien de n'avoir pas de mérite à la

secourir , car je suis trop sensible à son infortune.

Alors il se leva , & dit : Ne perdons point de temps , il se fait tard , allons chez la Marchande dont je vous ai parlé , Mademoiselle. Pour vous , mon Pere , vous pouvez à présent vous retirer , je vous rendrai bon compte du dépôt que vous me confiez. Là-dessus le Religieux nous quitta ; je le remerciai de ses peines en bégayant , car j'étois toute troublée , & nous voilà en chemin dans le carrosse de mon Bienfaiteur.

Je voudrois bien pouvoir vous dire tout ce qui se passoit dans mon esprit , & comment je sortis de cette conversation que je venois d'essuyer , & dont je ne vous ai dit que la moindre partie ; car il y eut bien d'autres discours très-mortifians pour moi. Et il est bon de vous dire que toute jeune que j'étois , j'avois l'ame un peu fiere : on m'avoit élevée avec douceur , & même avec des égards , & j'étois bien étourdie d'un entretien de cette espece. Les bienfaits des hommes sont accompagnés d'une mal-adresse si humiliante pour les personnes qui les reçoivent ! Imaginez-vous qu'on avoit épluché à ma misere pendant une heure ; qu'il n'avoit été question que de la compassion que j'inspirois , que du grand mérite qu'il y auroit à me faire du bien , & puis c'étoit la Religion qui vouloit qu'on prît soin de moi. Ensuite

venoit un faste de réflexions charitables, une enflure de sentimens dévots. Jamais la charité n'étala ses tristes devoirs avec tant d'appareil; j'avois le cœur noyé dans la honte. Et puisque j'y suis, je vous dirai que c'est quelque chose de bien cruel que d'être abandonnée au secours de certaines gens : car qu'est-ce qu'une charité qui n'a point de pudeur avec le misérable, & qui, avant que de le soulager, commence par écraser son amour-propre? La belle chose qu'une vertu qui fait le désespoir de celui sur qui elle tombe! Est-ce qu'on est charitable à cause qu'on fait des œuvres de charité? Il s'en faut bien. Quand vous venez vous appesantir sur le détail de mes maux, disois-je à ces gens-là; quand vous venez me confronter avec toute ma misère, & que le cérémonial de vos questions, ou plutôt de l'interrogatoire dont vous m'accablez, marche devant les secours que vous me donnez, voilà ce que vous appelez faire une œuvre de charité; & moi je dis que c'est une œuvre brutale & haïssable, œuvre de métier & non de sentiment.

J'ai fini, que ceux qui ont besoin de leçon là-dessus, profitent de celles que je leur donne; elle vient de bonne part, car je leur parle d'après mon expérience.

Je me suis laissée dans le carrosse avec mon homme pour aller chez la Marchande. Je

me souviens qu'il me questionnoit beaucoup dans le chemin, & que je lui répondois d'un ton bas & douloureux : je n'osois me remuer, je ne tenois presque point de place, & j'avois le cœur mort.

Cependant, malgré l'anéantissement où je me sentoís, j'étois étonnée des choses dont il m'entretenoit, je trouvois sa conversation singulière ; il me sembloit que mon homme se mitigeoit, qu'il étoit plus flatteur que zélé, plus généreux que charitable ; il me paroissoit tout changé.

Je vous trouve bien gênée avec moi, me disoit-il ; je ne veux point vous voir dans cette contrainte-là, ma chere fille, vous me haïriez bientôt, quoique je ne vous veuille que du bien. Notre conversation avec ce Religieux vous a rendue triste ; le zèle de ces gens-là n'est pas consolant, il est dur, & il faut faire comme eux. Mais moi, j'ai naturellement le cœur bon, ainsi vous pouvez me regarder comme votre ami, comme un homme qui s'intéresse à vous de tout son cœur, & qui veut avoir votre confiance ; entendez-vous ? Je me retiens le privilège de vous donner quelques conseils, mais je ne prétends pas qu'ils vous effarouchent. Je vous dirai, par exemple, que vous êtes jeune & jolie, & que ces deux belles qualités vont vous exposer aux poursuites du premier étourdi qui vous verra, & que vous feriez

mal de l'écouter, parce que cela ne vous meneroit à rien, & ne mérite pas votre attention : c'est à votre fortune à qui il faut que vous la donniez, & à tout ce qui pourra l'avancer. Je fais bien qu'à votre âge on est charmé de plaire, & vous plairez même sans y tâcher, j'en suis sûr; mais du moins ne vous souciez point trop de plaire à tout le monde, sur-tout à mille petits soupirans, que vous ne devez pas regarder, dans la situation où vous êtes. Ce que je vous dis-là n'est point d'une sévérité outrée, continuait-il d'un air aisé, en me prenant la main que j'avois belle. Non, Monsieur, lui dis-je. Et puis voyant que j'étois sans gants : Je veux vous en acheter, me dit-il, cela conserve les mains, & quand on les a belles, il faut y prendre garde.

Là-dessus il fait arrêter le carrosse, & m'en prit plusieurs paires, que j'essayai toutes avec le secours qu'il me prêtoit; car il voulut m'aider, & moi je le laissois faire en rougissant de mon obéissance, & je rougissais sans savoir pourquoi, seulement par un instinct qui me mettoit en peine de ce que cela pouvoit signifier.

Toutes ces petites particularités, au reste, je vous les dis, parce qu'elles ne sont pas si bagatelles qu'elles le paroissent.

Nous arrivâmes enfin chez la Marchande, qui me parut une femme assez bien faite,

& qui me reçut aux conditions dont ils convinrent pour ma pension. Il me semble qu'il lui parla long-temps à part ; mais je n'imaginai rien là-dessus , & il s'en alla en disant qu'il nous reviendrait voir dans quelques jours , & en me recommandant extrêmement à la Marchande , qui , après qu'il fut parti , me fit voir une petite chambre où je mis mes hardes , & où je devois coucher avec une compagne.

Cette Marchande , il faut que je vous la nomme pour la facilité de l'histoire. Elle s'appelloit Madame Dutour ; c'étoit une veuve qui , je pense , n'avoit pas plus de trente ans ; une grosse réjouie , qui , à vue d'œil , paroissoit la meilleure femme du monde ; aussi étoit-elle. Son domestique étoit composé d'un petit garçon de six ou sept ans , qui étoit son fils , d'une servante , & d'une nommée Mademoiselle Toinon , sa fille de boutique.

Quand je serois tombée des nues , je n'aurois pas été plus étourdie que je l'étois. Les personnes qui ont du sentiment , sont bien plus abattues que d'autres dans de certaines occasions , parce que tout ce qui leur arrive les pénètre ; il y a une tristesse stupide qui les prend , & qui me prit. Madame Dutour fit de son mieux pour me tirer de cet état-là.

Allons , Mademoiselle Marianne , me

disoit-elle, (car elle avoit demandé mon nom) vous êtes avec de bonnes gens, ne vous chagrinez point; j'aime qu'on soit gaie. Qu'avez-vous qui vous fâche? Est-ce que vous vous déplaîsez ici? Moi, dès que je vous ai vue, j'ai pris de l'amitié pour vous. Tenez, voilà Toinon, qui est une bonne enfant, faites connoissance ensemble; & c'étoit en soupant qu'elle me tenoit ce discours, à quoi je ne répondois que par une inclination de tête, & avec une physionomie dont la douceur remercioit sans que je parlasse. Quelquefois je m'encourageois jusqu'à dire, vous avez bien de la bonté; mais en vérité, j'étois déplacée, & je n'étois pas faite pour être là.

Je sentoîs dans la franchise de cette femme-là, quelque chose de grossier qui me rebutoit.

Je n'avois pourtant encore vécu qu'avec mon Curé & sa sœur, & ce n'étoit pas des gens du monde, il s'en falloit bien; car je ne leur avois vu que des manières simples, & non pas grossières; leurs discours étoient unis & sensés. D'honnêtes gens vivant médiocrement, pouvoient parler comme ils parloient, & je n'aurois rien imaginé de mieux, si je n'avois jamais vu autre chose: au lieu qu'avec ces gens-ci, je n'étois pas contente, je leur trouvois un jargon, un ton brusque qui bleffoit ma délicatesse. Je

me disois déjà que dans le monde il falloit qu'il y eût quelque chose qui valoit mieux que cela : je soupirois après, j'étois triste d'être privée de ce mieux que je ne connoissois pas. Dites-moi d'où cela venoit ? où est-ce que j'avois pris mes délicatesses ? Etoient-elles dans mon sang ? cela se pourroit bien. Venoient-elles du séjour que j'avois fait à Paris ? cela se pourroit encore. Il y a des ames perçantes à qui il n'en faut pas beaucoup montrer pour les instruire, & qui sur le peu qu'elles voient, soupçonnent tout d'un coup tout ce qu'elles pourroient voir.

La mienne avoit le sentiment bien subtil, je vous assure, sur-tout dans les choses de la vocation comme étoit le monde. Je ne connoissois personne à Paris, je n'en avois vu que les rues ; mais dans ces rues il y avoit des personnes de toute espece ; il y avoit des carrosses, & dans ces carrosses un monde qui m'étoit très-nouveau, mais point étranger. Et sans doute, il y avoit en moi un goût naturel qui n'attendoit que ces objets-là pour s'y prendre ; de sorte que quand je les voyois, c'étoit comme si j'avois rencontré ce que je cherchois.

Vous jugez bien qu'avec ces dispositions, Madame Dutour ne me convenoit point, non plus que Mademoiselle Toinon, qui étoit une grande fille qui se redressoit tou-

jours, & qui manioit sa toile avec tout le jugement & toute la décence possibles : elle y étoit toute entiere, & son esprit ne passoit pas son aune.

Pour moi, j'étois si gauche à ce métier-là, que je l'impatientois à tout moment. Il falloit voir de quel air elle me reprenoit, avec quelle fierté de savoir elle corrigeoit ma mal-adresse : & ce qui est plaisant, c'est que l'effet ordinaire de ses corrections, c'étoit de me rendre encore plus mal-adroite, parce que j'en devenois plus dégoûtée.

Nous couchions dans la même chambre, comme je vous l'ai déjà dit ; & là, elle me donnoit des leçons pour parvenir, disoit-elle : ensuite, elle me contoit l'état de ses parens, leurs facultés, leur caractère, ce qu'ils lui avoient donné pour ses dernières étrennes. Après, venoit un Amant qu'elle avoit, qui étoit beau garçon, fait au tour ; & puis nous irions nous promener ensemble : & moi, sans en avoir d'envie, je lui répondois que je le voulois bien. Les inclinations de Madame Dutour n'étoient pas oubliées ; son Amant l'auroit déjà épousée, mais il n'étoit pas assez riche ; & en attendant il la voyoit toujours, venoit souvent manger chez elle, & elle lui faisoit un peu trop bonne chere. C'est pour vous divertir que je vous conte cela ; passez-le s'il vous ennuie.

M. de Climal, c'étoit ainsi que s'appel-

loit celui qui m'avoit mis chez Madame Dutour, revint trois ou quatre jours après m'avoir laissée là. J'étois alors dans notre chambre avec Mademoiselle Toinon, qui me montrait ses Belles hardes, & qui sortit, par savoir vivre, dès qu'il fut entré.

Hé bien, Mademoiselle, comment vous trouvez-vous ici, me dit-il ? Mais, Monsieur, répondis-je, j'espère que je m'y ferai. J'aurois, répondit-il, grande envie que vous fussiez contente, car je vous aime de tout mon cœur ; vous m'avez plu tout d'un coup, & je vous en donnerai toutes les preuves que je pourrai. Pauvre enfant, que j'aurai de plaisir à vous rendre service ! mais je veux que vous ayez de l'amitié pour moi. Il faudroit que je fusse bien ingrate pour en manquer, lui répondis-je. Non, non, reprit-il, ce ne sera point par ingratitude que vous ne m'aimerez point, c'est que vous n'aurez pas avec moi une certaine liberté que je veux que vous ayez. Je fais trop le respect que je vous dois, lui dis-je. Il n'est pas sûr que vous m'en deviez, dit-il, puisque nous ne savons pas qui vous êtes. Mais, Marianne, ajouta-t-il en me prenant la main qu'il ferroit imperceptiblement, ne seriez-vous pas un peu plus familière avec un ami qui vous voudroit autant de bien que je vous en veux ? Voilà ce que je demande. Vous lui diriez vos sen-

timens, vos goûts, vous aimeriez à le voir; pourquoi ne seriez-vous pas de même avec moi? Oh, j'y veux mettre ordre absolument, ou nous aurons querelle ensemble. A propos, j'oubliois à vous donner de l'argent: & en disant cela, il me mit quelques louis d'or dans la main. Je les refusai d'abord, & lui dis qu'il me restoit quelque argent de la défunte; mais malgré cela, il me força de les reprendre. Je les pris donc avec honte, car cela m'humilioit; mais je n'avois pas de fierté à écouter là-dessus avec un homme qui s'étoit chargé de moi, pauvre orpheline, & qui paroissoit vouloir me tenir lieu de pere.

Je fis une révérence assez sérieuse en recevant ce qu'il me donnoit. Eh, me dit-il, ma chere Marianne, laissons-là les révérences, & montrez-moi que vous êtes contente. Combien m'allez-vous saluer de fois pour un habit que je vais vous acheter? voyons. Je ne fis pas, ce me semble, une grande attention à l'habit qu'il me promettoit; mais il dit cela d'un air si bon & si badin, qu'il me gagna le cœur, je vous l'avoue; mes répugnances me quitterent, un vif sentiment de reconnoissance en prit la place, & je me jettai sur son bras, que j'embrassai de fort bonne grace, & presque en pleurant de sensibilité.

Il fut charmé de mon mouvement, &

me prit la main, qu'il baïsa d'une manière fort tendre : façon de faire qui, au milieu de mon petit transport, me parut encore singulière, mais toujours de cette singularité qui m'étonnoit sans rien m'apprendre, & que je penchois à regarder comme des expressions un peu extraordinaires de son bon cœur.

Quoi qu'il en soit, la conversation de ma part devint dès ce moment-là plus aisée, mon aisance me donna des grâces qu'il ne me connoissoit pas encore ; il s'arrêtoit de temps en temps à me considérer avec une tendresse dont je remarquai toujours l'excès, sans y entendre plus de finesse.

Il n'y avoit pas moyen non plus qu'alors j'en pénétrasse davantage, mon imagination avoit fait son plan sur cet homme-là ; & quoique je le visse enchanté de moi, rien n'empêchoit que ma jeunesse, ma situation, mon esprit & mes grâces ne lui eussent donné pour moi une affection très-innocente. On peut se prendre d'une tendre amitié pour les personnes de mon âge dont on veut avoir soin ; on se plaît à leur voir du mérite, parce que nos bienfaits nous en feront plus d'honneur : enfin, on aime ordinairement à voir l'objet de sa générosité ; & tous les motifs de simple tendresse qu'un bienfaiteur peut avoir dans ce cas-là, une fille de plus de quinze ans & demi, quoi-

qu'elle n'ait rien vu, les sent & les devine confusément ; elle n'en est non plus surprise, que de voir l'amour de son pere & de sa mere pour elle ; & voilà comment j'étois. Je l'aurois plutôt pris pour un original dans ses façons, que pour ce qu'il étoit. Il avoit beau reprendre ma main, l'approcher de sa bouche en badinant, je n'admirois là-dedans que la rapidité de son inclination pour moi, & cela me touchoit plus que tous ses bienfaits ; car à l'âge où j'étois, quand on n'a point encore souffert, on ne fait point trop l'avantage qu'il y a d'être dépourvue de tout.

Peut-être devrois-je passer tout ce que je vous dis-là, mais je vais comme je puis ; je n'ai garde de songer que je vous fais un Livre, cela me jetteroit dans un travail d'esprit dont je ne sortirois pas ; je m'imagine que je vous parle, & tout passe dans la conversation : continuons-là donc.

Dans ce temps on se coiffoit en cheveux, & jamais créature ne les a eu plus beaux que moi : cinquante ans que j'ai, n'en ont fait que diminuer la quantité sans en avoir changé la couleur, qui est encore du plus clair châtain.

M. de Climal les regardoit, les touchoit avec passion ; mais cette passion, je la regardois comme un pur badinage. Marianne, me disoit-il quelquefois, vous n'êtes point

si à plaindre ; de si beaux cheveux & ce visage - là ne vous laisseront manquer de rien. Ils ne me rendront ni mon pere ni ma mere, lui répondis-je. Ils vous feront aimer de tout le monde, me dit-il, & pour moi je ne leur refuserai jamais rien. Oh, pour cela, Monsieur, lui dis-je, je compte sur vous & sur votre bon cœur. Sur mon bon cœur, reprit-il en riant ; eh, vous parlez donc de cœur, cher enfant ? Et le vôtre, si je vous le demandois, me le donneriez-vous ? Hélas ! vous le méritez bien, lui dis-je naïvement.

A peine lui eus-je répondu cela, que je vis dans ses yeux quelque chose de si ardent, que ce fut un coup de lumiere pour moi ; sur le champ je me dis en moi-même, il se pourroit bien faire que cet homme-là m'aimât comme un Amant aime une Maîtresse : car enfin, j'en avois vu des Amans dans mon Village ; j'avois entendu parler d'amour, j'avois même déjà lu quelques Romans à la dérobée, & tout cela, joint aux leçons que la Nature nous donne, m'avoit du moins fait sentir qu'un Amant étoit bien différent d'un ami ; & sur cette différence que j'avois comprise à ma maniere, tout d'un coup les regards de M. de Climal me parurent d'une espece suspecte.

Cependant je ne regardai pas l'idée qui m'en vint sur le champ, comme une chose

encore bien sûre, mais je devois bientôt en avoir le cœur net, & je commençai toujours en attendant par en être un peu plus forte & plus à mon aise avec lui. Mes soupçons me défirent presque tout-à-fait de cette timidité qu'il m'avoit tant reprochée; je crus que s'il étoit vrai qu'il m'aimât, il n'y avoit plus tant de façon à faire avec lui, & que c'étoit lui qui étoit dans l'embarras, & non pas moi. Ce raisonnement coula de source: au reste, il paroît fin & ne l'est pas; il n'y a rien de si simple, on ne s'apperçoit pas seulement qu'on le fait.

Il est vrai que ceux contre qui on raisonne comme cela, n'ont pas grand retour à espérer de vous; cela suppose qu'en fait d'amour on ne se soucie guere d'eux; aussi de ce côté-là, M. de Climal m'étoit-il parfaitement indifférent, & même de cette indifférence qui va devenir haine si on la tourmente. Peut-être eût-il été ma première inclination, si nous avions commencé autrement ensemble; mais je ne l'avois connu que sur le pied d'un homme pieux, qui entreprenoit d'avoir soin de moi par charité, & je ne sache point de maniere de connoître les gens qui éloignent tant de les aimer de ce qu'on appelle amour; il n'y a plus de sentiment tendre à demander d'une personne qui n'a fait connoissance avec vous que dans ce goût-là: l'humiliation qu'elle a

soufferte vous a fermé son cœur de ce côté-là. Ce cœur en garde une rancune que lui-même il ne fait pas qu'il a, tant que vous ne lui demandez que des sentimens qui vous sont justement dus ; mais lui demandez-vous d'une certaine tendresse : oh, c'est une autre affaire, son amour-propre vous reconnoît alors ; vous vous êtes brouillé avec lui sans retour là-dessus, il ne vous pardonnera jamais ; & c'est ainsi que j'étois avec M. de Climal.

Il est vrai que si les hommes favoient obliger, je crois qu'ils feroient tout ce qu'ils voudroient de ceux qui leur auroient obligation : car est-il rien de si doux que le sentiment de reconnoissance, quand notre amour-propre n'y répugne point ? On en tireroit des trésors de tendresse ; au lieu qu'avec les hommes on a besoin de deux vertus ; l'une pour vous empêcher d'être indigné du bien qu'ils vous font, l'autre pour vous en imposer la reconnoissance.

M. de Climal m'avoit parlé d'un habit qu'il vouloit me donner, & nous sortîmes pour l'acheter à mon goût. Je crois que je l'aurois refusé si j'avois été bien convaincue qu'il avoit de l'amour pour moi ; car j'aurois eu un dégoût, ce me semble, invincible à profiter de sa foiblesse, surtout ne la partageant pas : car quand on la partage, on ajuste cela, on s'imagine qu'il

qu'il y a beaucoup de délicatesse à n'être point délicat là-dessus : mais je doutois encore de ce qu'il avoit dans l'ame, & supposé qu'il n'eût que de l'amitié, c'étoit donc une amitié extrême, qui méritoit assurément le sacrifice de toute ma fierté. Ainsi j'acceptai l'offre de l'habit à tout hasard.

L'habit fut acheté. Je l'avois choisi ; il étoit noble & modeste, & tel qu'il auroit pu convenir à une fille de condition qui n'auroit pas eu de bien. Après cela M. de Climal parla de linge, & effectivement j'en avois besoin. Encore autre achat que nous allâmes faire. Madame Dutour auroit pu lui fournir ce linge, mais il avoit ses raisons pour n'en point prendre chez elle, c'est qu'il le vouloit trop beau : Madame Dutour auroit trouvé la charité outrée ; & quoique ce fût une bonne femme qui ne s'en feroit pas soucier, & qui auroit cru que ce n'étoit pas là son affaire, il étoit mieux de ne pas profiter de la commodité de son caractère & d'aller ailleurs.

Oh, pour le coup, ce fut ce beau linge qu'il voulut que je prisse, qui me mit au fait de ses sentimens ; je m'étonnai même que l'habit, qui étoit très-propre, m'eût encore laissé quelque doute, car la charité n'est pas galante dans ses présens ; l'amitié même si secourable, donne du bon, & ne songe point au magnifique. Les vertus des

hommes ne remplissent que bien précisément leur devoir ; elles feroient plus volontiers mesquines que prodigues dans ce qu'elles font de bien , il n'y a que les vues qui n'ont point de ménage. Je lui dis tout bas que je ne voulois point de linge si distingué , je lui parlai sur ce ton-là sérieusement ; il se moqua de moi , & me dit : Vous êtes un enfant , taisez-vous ; allez vous regarder dans le miroir , & voyez si ce linge est trop beau pour votre visage. Et puis sans vouloir m'écouter , il alla son train.

Je vous avoue que je me trouvois bien embarrassée , car je voyois qu'il étoit sûr qu'il m'aimoit , qu'il ne me donnoit qu'à cause de cela , qu'il espéroit me gagner par là , & qu'en prenant ce qu'il me donnoit , moi je rendois ses espérances assez bien fondées.

Je consultois donc en moi-même ce que j'avois à faire , & à présent que j'y pense , je crois que je ne consultois que pour perdre du temps. J'assemblois je ne sais combien de réflexions dans mon esprit ; je me taillois de la besogne , afin que dans la confusion de mes pensées , j'eusse plus de peine à prendre mon parti , & que mon indétermination en fût plus excusable : par - là , je reculois une rupture avec M. de Climal , & je gardois ce qu'il me donnoit.

Cependant j'étois bien honteuse de ses

vues. Ma chere amie, la sœur du Curé me revenoit dans l'esprit. Quelle différence affreuse, me disois-je, des secours qu'elle me donnoit à ceux que je reçois ! quelle seroit la douleur de cette amie si elle vivoit, & qu'elle vît l'état où je suis ! Il me sembloit que mon aventure violoit d'une manière cruelle le respect que je devois à sa tendre amitié ; il me sembloit que son cœur en soupiroit dans le mien : & tout ce que je vous dis-là, je ne l'aurois point exprimé, mais je le sento.

D'un autre côté, je n'avois plus de retraite, & M. de Climal m'en donnoit une ; je manquois de hardes, & il m'en achetoit, & c'étoit de belles hardes que j'avois déjà essayées dans mon imagination, j'avois trouvé qu'elles m'alloient à merveille : mais je n'avois garde de m'arrêter à cet article qui se mêloit dans mes considérations ; car j'aurois rougi du plaisir qu'il me faisoit, & j'étois bien aise apparemment que ce plaisir fit son effet sans qu'il y eût de ma faute : souplesse admirable pour être innocent d'une sottise qu'on a envie de faire. Après cela, me dis-je, M. de Climal ne m'a point encore parlé de son amour, peut-être même n'osera-t-il m'en parler de longtemps, & ce n'est point à moi à deviner le motif de ses soins. On m'a menée à lui comme à un homme charitable & pieux.

il me fait du bien , tant pis pour lui si ce n'est point dans de bonnes vues , je ne suis point obligée de lire dans sa conscience , & je ne serai complice de rien tant qu'il ne s'expliquera pas ; ainsi j'attendrai qu'il me parle sans équivoque.

Ce petit cas de conscience ainsi décidé, mes scrupules se dissipèrent , & le linge & l'habit me parurent de bonne prise.

Je les emportai chez Madame Dutour : il est vrai qu'en nous en retournant , M. de Climal rendit , par-ci par-là , sa passion encore plus aisée à deviner que de coutume ; il se démasquoit petit à petit , l'homme amoureux se montrait , je lui voyois déjà la moitié du visage ; mais j'avois conclu qu'il falloit que je le visse tout entier pour le reconnoître , sinon il étoit arrêté que je ne verrois rien. Les hardes n'étoient pas encore en lieu de sureté , & si je m'étois scandalisée trop tôt , j'aurois peut-être tout perdu. Les passions de l'espece de celle de M. de Climal sont naturellement lâches quand on les désespere , elles ne se piquent pas de faire une retraite bien honorable , & c'est un vilain Amant qu'un homme qui vous désire plus qu'il ne vous aime ; non pas que l'Amant le plus délicat ne désire à sa maniere , mais du moins c'est que chez lui les sentimens de cœur se mêlent avec les sens , tout cela se fond ensemble ; ce

qui fait un amour tendre , & non pas vicieux , quoiqu'à la vérité capable du vice : car tous les jours en fait d'amour on fait très-délicatement des choses fort grossières ; mais il ne s'agit point de cela.

Je feignis donc de ne rien comprendre aux petits discours que me tenoit M. de Climal pendant que nous retournions chez Madame Dutour. J'ai peur de vous aimer trop , Marianne , me disoit-il , & si cela étoit , que feriez-vous ? Je ne pourrois en être que plus reconnoissante , s'il étoit possible , lui répondis-je. Cependant , Marianne , je me défie de votre cœur , quand il connoitra toute la tendresse du mien , ajouta-t-il , car vous ne la savez pas. Comment , lui dis-je , vous croyez que je ne vois pas votre amitié ? Eh , ne changez point mes termes , reprit-il , je ne dis pas mon amitié , je parle de ma tendresse. Quoi , dis-je , n'est-ce pas la même chose ? Non , Marianne , me répondit-il en me regardant d'une manière à m'en prouver la différence , non , chere fille , ce n'est pas la même chose , & je voudrois bien que l'une vous parût plus douce que l'autre. Là-dessus je ne pus m'empêcher de baisser les yeux , quoique j'y résistasse , mais mon embarras fut plus fort que moi. Vous ne me dites mot , est-ce que vous m'entendez ? me dit-il en me serrant la main. C'est , lui dis-je , que je

fuis honteuse de ne savoir que répondre à tant de bontés.

Heureusement pour moi la conversation finit-là, car nous étions arrivés : tout ce qu'il put faire, ce fut de me dire à l'oreille : Allez, friponne, allez rendre votre cœur plus traitable & moins lourd, je vous laisse le mien pour vous y aider.

Ce discours étoit assez net, & il étoit difficile de parler plus françois. Je fis semblant d'être distraite pour me dispenser d'y répondre ; mais un baiser qu'il m'appuyoit sur l'oreille en me parlant, s'attiroit mon attention malgré que j'en eusse, & il n'y avoit pas moyen d'être sourde à cela : aussi ne le fus-je pas. Monsieur, ne vous ai-je pas fait mal ? m'écriai-je d'un air naturel, en feignant de prendre le baiser qu'il m'avoit donné pour le choc de sa tête avec la mienne. Dans le temps que je disois cela, je descendois de carrosse, & je crois qu'il fut la dupe de ma petite finesse, car il me répondit très-naturellement que non.

J'emportai le ballot de hardes que j'allai ferrer dans notre chambre, pendant que M. de Climal étoit dans la boutique de Madame Dutour. Je redescendis sur le champ : Marianne, me dit-il d'un ton froid, faites travailler à votre habit dès aujourd'hui ; je vous reverrai dans trois ou quatre jours, & je veux que vous l'ayiez. Et puis parlant

à Madame Dutour : J'ai tâché , dit-il , de l'affortir avec de très-beau linge qu'elle m'a montré , que lui a laissé la Demoiselle qui est morte.

Et là-dessus vous remarquerez , ma chere amie , que M. de Climal m'avoit avertie qu'il parleroit comme cela à Madame Dutour , & je pense vous en avoir dit la raison , qu'il ne me dit pourtant pas , mais que je devinai. D'ailleurs , ajouta-t-il , je suis bien aise que Mademoiselle soit proprement mise , parce que j'ai des vûes pour elle qui pourront réussir. Et tout cela du ton d'un homme vrai & respectable ; car M. de Climal , tête-à-tête avec moi , ne ressembloit point du tout au M. de Climal parlant aux autres : à la lettre c'étoient deux hommes différens ; & quand je lui voyois son visage dévot , je ne pouvois pas comprendre comment ce visage-là feroit pour devenir profane , & tel qu'il étoit avec moi. Mon Dieu , que les hommes ont de talens pour ne rien valoir !

Il se retira après un demi-quart d'heure de conversation avec Madame Dutour. Il ne fut pas plutôt parti , que celle-ci , à qui il avoit conté mon histoire , se mit à louer sa piété & la bonté de son cœur. Marianne , me dit-elle , vous avez fait-là une bonne rencontre quand vous l'avez connu. Voyez ce que c'est , il a autant de soin de vous

que si vous étiez son enfant : cet homme-là n'a peut-être pas son pareil dans le monde pour être bon & charitable.

Le mot charité ne fut pas fort de mon goût, il étoit un peu crud pour un amour-propre aussi douillet que le mien ; mais Madame Dutour n'en savoit pas davantage, ses expressions alloient comme son esprit, qui alloit comme il plaisoit à son peu de malice & de finesse. Je fis pourtant la grimace, mais je ne dis rien, car nous n'avions pour témoin que la grave Mademoiselle Toinon, bien plus capable de m'envier les hardes qu'on me donnoit, que de me croire humiliée de les recevoir. Oh pour cela, Mademoiselle Marianne, me dit-elle à son tour d'un air un peu jaloux, il faut que vous soyez née coiffée. Au contraire, lui répondis-je, je suis née très-malheureuse ; car je devrois, sans comparaison, être mieux que je ne suis. A propos, reprit-elle, est-il vrai que vous n'avez ni pere ni mere, & que vous n'êtes l'enfant à personne ? cela est plaisant. Effectivement, lui dis-je d'un ton piqué, cela est fort réjouissant, & si vous m'en croyez, vous m'en ferez vos complimens. Taisez-vous, idiote, lui dit Madame Dutour, qui vit que j'étois fâchée, elle a raison de se moquer de vous ; remerciez Dieu de vous avoir conservé vos parens. Qui est-ce qui

a jamais dit aux gens qu'ils sont des enfans trouvés ? J'aimerois autant qu'on me dît que je suis bâtarde.

N'étoit-ce pas-là prendre mon parti d'une maniere bien consolante ? Aussi le zèle de cette bonne femme me choqua-t-il autant que l'insulte de l'autre, & les larmes m'en vinrent aux yeux. Madame Dutour en fut touchée, sans se douter de sa mal-adresse qui les faisoit couler ; son attendrissement me fit trembler, je craignis encore quelque nouvelle réprimande à Toinon, & je me hâtai de la prier de ne dire mot.

Toinon de son côté me voyant pleurer, se déconcerta de bonne foi, car elle n'étoit pas méchante, & son cœur ne vouloit fâcher personne ; sinon qu'elle étoit vaine, parce qu'elle s'imaginait que cela étoit décent. Mais comme elle n'avoit pas un habit neuf aussi-bien que moi, peut-être qu'elle avoit cru qu'en place de cela il falloit dire quelque chose, & redresser un peu son esprit comme elle redressoit sa figure.

Voilà d'où me vint la belle apostrophe qu'elle me fit, dont elle me demanda très-sincèrement excuse ; & comme je vis que ces bonnes gens n'entendoient rien à ma fierté ni à ces délicatesses, & qu'ils ne favoient pas le quart du mal qu'ils me faisoient, je me rendis de bonne grâce à leurs caresses, & il ne fut question que

de mon habit , qu'on voulut voir avec une curiosité ingénue , qui me fit venir aussi la curiosité d'éprouver ce qu'elles en diroient.

J'allai donc le chercher sans rancune , & avec la joie de penser que je le porterois bientôt. Je prends le paquet tel que je l'avois mis dans ma chambre , & je l'apporte. La première chose qu'on vit en le défaisant , ce fut ce beau linge , dont on avoit tant pris de peine à sauver l'achat , qui avoit coûté la façon d'un mensonge à M. de Climal , & à moi un consentement à ce mensonge. Voilà ce que c'est que l'étourderie des jeunes gens ; j'oubliai que ce maudit linge étoit dans le paquet avec l'habit. Ho , ho , dit Madame Dutour , en voici bien d'une autre ! M. de Climal nous disoit que c'étoit la Demoiselle défunte qui vous avoit laissé cela : c'est pourtant lui qui l'a acheté , Marianne , & c'est fort mal fait à vous de ne l'avoir pas pris chez moi. Vous n'êtes pas plus délicate que des Duchesses , qui en prennent bien , & votre M. de Climal est encore plaisant : mais je vois bien ce que c'est , ajouta-t-elle en tirant l'étoffe de l'habit qui étoit dessous pour la voir ; car sa colere n'interrompt point sa curiosité , qui est un mouvement chez les femmes qui va avec tout ce qu'elles ont dans l'esprit : je vois bien ce que c'est ,

je devine pourquoi on a voulu m'en faire accroire sur ce linge-là ; mais je ne suis pas si bête qu'on le croit, je n'en dis pas davantage. Rempportez, remportez : pardi, le tour est joli ! on a la bonté de mettre Mademoiselle en pension chez moi, & ce qu'il lui faut on l'achete ailleurs ; j'en ai l'embarras, & les autres le profit : je vous le conseille.

Pendant ce temps-là, Toinon soulevoit mon étoffe du bout des doigts, comme si elle avoit craint de se les salir, & disoit : Diantre, il n'y a rien de tel que d'être orpheline. Et la pauvre fille, ce n'étoit presque que pour figurer dans l'aventure qu'elle disoit cela ; & toute sage qu'elle étoit, quiconque lui en eût donné autant, l'auroit rendue stupide de reconnoissance. Laissez cela, Toinon, lui dit Madame Dutour ; je voudrois bien voir que cela vous fît envie.

Jusque-là, je n'avois rien dit ; je sentoient tant de mouvemens, tant de confusion, tant de dépit, que je ne savois par où commencer pour parler ; c'étoit d'ailleurs une situation bien neuve pour moi, que la mêlée où je me trouvois, je n'en avois jamais tant vu. A la fin, quand mes mouvemens furent un peu éclaircis, la colere se déclara la plus forte ; mais ce fut une colere si franche & si étourdie, qu'il

n'y avoit qu'une fille innocente de ce dont on l'accusoit qui pût l'avoir.

Il étoit pourtant vrai que M. de Climal étoit amoureux de moi, mais je savois bien aussi que je ne voulois rien faire de son amour ; & si , malgré cet amour que je connoissois , j'avois reçu ses présens , c'étoit par un petit raisonnement que mes besoins & ma vanité m'avoient dicté , & qui n'avoit rien pris sur la pureté de mes intentions. Mon raisonnement étoit sans doute une erreur , mais non pas un crime ; ainsi je ne méritois pas les outrages dont me chargeoit Madame Dutour , & je fis un vacarme épouvantable. Je débutai par jeter l'habit & le linge par terre sans savoir pourquoi , seulement par fureur ; ensuite je parlai , ou plutôt je criai , & je ne me souviens plus de tous mes discours , sinon que j'avouai en pleurant , que M. de Climal avoit acheté le linge , & qu'il m'avoit défendu de le dire sans m'instruire des raisons qu'il avoit pour cela ; qu'au reste , j'étois bien malheureuse de me trouver avec des gens qui m'accusoient à si bon marché ; que je voulois sortir sur le champ , que j'allois envoyer chercher un carrosse pour emporter mes hardes , que j'irois où je pourrois , qu'il valoit mieux qu'une fille comme moi mourût d'indigence que de vivre aussi déplacée que je l'étois ; que je leur laissois

tes présens de M. de Climal, que je m'en souciois aussi peu que de son amour, s'il étoit vrai qu'il en eût pour moi. Enfin, j'étois comme un petit lion, ma tête s'étoit démontée; outre que tout ce qui pouvoit m'affliger se présentoit à moi, la mort de ma bonne amie, la privation de sa tendresse, la perte terrible de mes parens, les humiliations que j'avois souffertes, l'effroi d'être étrangere à tous les hommes, de ne voir la source de mon sang nulle part; la vue d'une misere qui ne pouvoit peut-être finir que par une autre; car je n'avois que ma beauté qui pût me faire des amis: eh! voyez quelle ressource que le vice des hommes! n'étoit-ce pas-là de quoi renverser une cervelle aussi jeune que la mienne?

Madame Dutor fut effrayée du transport qui m'agitoit; elle ne s'y étoit pas attendue, & n'avoit compté que de me voir honteuse, Mon Dieu, Marianne, me disoit-elle quand elle pouvoit placer un mot, on peut se tromper; appeaisez-vous, je suis fâchée de ce que j'ai dit (car mon emportement ne manqua pas de me justifier; j'étois trop outrée pour être coupable): allons, finissons, ma fille. Mais j'allois toujours mon train, & à toute force je voulois sortir.

Enfin, elle me poussa dans une petite salle, où elle s'enferma avec moi, & là j'en dis encore tant que j'épuisai mes forces, il ne

me resta plus que des pleurs ; jamais on en a tant versé , & la bonne femme voyant cela , se mit à pleurer aussi du meilleur de son cœur.

Là-dessus Toinon entra pour nous dire que le dîner étoit prêt ; & Toinon , qui étoit de l'avis de tout le monde , pleura parce que nous pleurions , & moi , après tant de larmes , attendrie par les douceurs qu'elles me dirent toutes deux , j'em'apaisai , je me consolai , j'oubliai tout.

La forte pension que M. de Climal payoit pour moi , contribua peut-être un peu au tendre repentir que Madame Dutour eut de m'avoir fâchée ; de même que le chagrin de n'avoir pas vendu de linge , l'avoit , sans comparaison , bien plus indisposée contre moi que toute autre chose : car pendant le repas , prenant un autre ton , elle me dit elle-même , que si M. de Climal m'aimoit , comme il y avoit apparence , il falloit en profiter. ( Je n'ai jamais oublié les discours qu'elle me tint. ) Tenez , Marianne , me disoit-elle , à votre place je fais bien comment je ferois ; car puisque vous ne possédez rien , & que vous êtes une pauvre fille qui n'avez pas seulement la consolation d'avoir des parens , je prendrois d'abord tout ce que M. de Climal me donneroit , j'en tirerois tout ce que je pourrois. Je ne l'aimerois pas , moi , je m'en garderois bien ; car l'hon-

neur doit marcher le premier, & je ne suis pas femme à dire autrement : vous l'avez bien vu. En un mot comme en mille, tournez tant qu'il vous plaira, il n'y a rien de tel que d'être sage, & je mourrai dans cette vie. Mais ce n'est pas à dire qu'il faille jeter ce qui nous vient trouver ; il y a moyen d'accommoder tout dans la vie. Par exemple, voilà vous & M. de Climal ; eh bien, faut-il lui dire allez-vous-en ? Non assurément : il vous aime, ce n'est pas votre faute ; tous ces bigots n'en font point d'autre : laissez-les aimer, & que chacun réponde pour soi. Il vous achete des nippes, prenez toujours, puisqu'elles sont payées ; s'il vous donne de l'argent, ne faites pas la sotte, & tendez la main bien honnêtement : ce n'est pas à vous à faire la glorieuse. S'il vous demande de l'amour, allons doucement ici ; jouez d'adresse, & dites-lui que cela viendra : promettre & ne tenir mene les gens bien loin. Premièrement, il faut du temps pour que vous l'aimiez ; & puis quand vous ferez semblant de commencer à l'aimer, il faudra du temps pour que cela augmente ; & puis quand il croira que votre cœur est à point, n'avez-vous pas l'excuse de votre sagesse ? Est-ce qu'une fille ne doit pas se défendre ? n'a-t-elle pas mille bonnes raisons à dire aux gens ? ne les prêche-t-elle pas sur le mal qu'il y auroit ? Pendant quoi le temps

se passe , & les présens viennent sans qu'on les aille chercher ; & si un homme à la fin fait le mutin , qu'il s'accommode ; on fait se fâcher aussi-bien que lui , & puis on le laisse-là , & ce qu'il a donné est donné. Pardi , il n'y a rien de si beau que le don , & si les gens ne donnoient rien , ils garderoient donc tout ? Oh ! s'il me venoit un dévot qui m'en contât , il me feroit des présens jusqu'à la fin du monde avant que je lui dise , arrêtez-vous.

La naïveté & l'affection avec laquelle Madame Dutour débitoit ce que je vous dis-là , valoit encore mieux que ses leçons , qui sont assez douces assurément , mais qui pourroient faire d'étranges filles d'honneur des écolières qui les suivroient : la doctrine en est un peu périlleuse ; je crois qu'elle mene sur le chemin du libertinage , & je ne pense pas qu'il soit aisé de garder sa vertu sur ce chemin-là.

Toute jeune que j'étois , je n'approuvai point intérieurement ce qu'elle me disoit ; & effectivement , quand une fille en pareil cas seroit sûre d'être toujours sage , la pratique de ces lâches maximes la déshonorerait toujours. Dans le fond , ce n'est plus avoir de l'honneur que de laisser espérer aux gens qu'on en manquera. L'art d'entretenir un homme dans cette espérance-là , je l'estime encore plus honteux qu'une chûte

totale dans le vice : car dans les marchés , même infames , le plus infame de tous est celui où l'on est fourbe & de mauvaise foi par avarice : n'êtes-vous pas de mon sentiment ?

Pour moi j'avois le caractère trop vrai pour me conduire de cette manière-là ; je ne voulois ni faire le mal , ni sembler le promettre ; je haïssois la fourberie , de quelque espece qu'elle fût , sur-tout celle-ci , dont le motif étoit d'une bassesse qui me faisoit horreur.

Ainsi je secouai la tête à tous les discours de Madame Dutour , qui vouloit me convertir là-dessus pour son avantage & pour le mien. De son côté elle auroit été bien aise que ma pension eût duré long-temps , & que nous eussions fait quelques petits cadeaux ensemble de l'argent de M. de Climal : c'étoit ainsi qu'elle s'expliquoit en riant ; car la bonne femme étoit gourmande & intéressée , & moi je n'étois ni l'une ni l'autre.

Quand nous eumes dîné , mon habit & mon linge furent donnés aux ouvrières , & la Dutour leur recommanda beaucoup de diligence. Elle espéroit sans doute qu'en me voyant brave (c'étoit son terme) je serois tentée de laisser durer plus long-temps mon aventure avec M. de Climal ; & il est vrai que du côté de la vanité , je menaçois déjà d'être furieusement femme. Un ruban de bon goût , ou un habit galant , quand j'en

rencontrois, m'arrêtoit tout court; je n'étois plus de sang froid, je m'en ressentais pour une heure, & je ne manquois pas de m'ajuster de tout cela en idée (comme je vous l'ai déjà dit de mon habit): enfin, là-dessus je faisois toujours des châteaux en Espagne en attendant mieux.

Mais malgré cela, depuis que j'étois sûre que M. de Climal m'aimoit, j'avois absolument résolu, s'il m'en parloit, de lui dire qu'il étoit inutile qu'il m'aimât; après quoi je prendrois sans scrupule tout ce qu'il voudroit me donner: c'étoit-là mon petit arrangement.

Au bout de quatre jours on m'apporta mon habit & du linge: c'étoit un jour de Fête, & je venois de me lever quand cela vint. A cet aspect, Toinon & moi nous perdîmes d'abord toutes deux la parole, moi d'émotion de joie, elle de la triste comparaison qu'elle fit de ce que j'allois être à ce qu'elle feroit. Elle auroit bien troqué son pere & sa mere contre le plaisir d'être orpheline au même prix que moi. Elle ouvrit sur mon petit attirail de grands yeux stupéfaits & jaloux, & d'une jalousie si humiliée, que cela me fit pitié dans ma joie: mais il n'y avoit point de remède à sa peine; & j'essayai mon habit le plus modestement qu'il me fût possible devant un petit miroir ingrat, qui ne me rendoit que la moitié de

ma figure , & ce que j'en voyois me paroïssoit bien piquant.

Je me mis donc vîte à me coiffer & à m'habiller pour jouir de ma parure ; il me prenoit des palpitations , en songeant combien j'allois être jolie ; la main m'en trembloit à chaque épingle que j'attachois. Je me hâtois d'achever , sans rien précipiter pourtant ; je ne voulois rien laisser d'imparfait : mais j'eus bientôt fini , car la perfection que je connoissois étoit bien bornée : je commençois avec des dispositions admirables , & c'étoit tout.

Vraiment , quand j'ai connu le monde , j'y faisois bien d'autres façons. Les hommes parlent de science & de philosophie ; voilà quelque chose de beau en comparaison de la science de bien placer un ruban , ou de décider de quelle couleur on le mettra.

Si on savoit ce qui se passe dans la tête d'une coquette en pareil cas , combien son ame est déliée & pénétrante ; si on voyoit la finesse des jugemens qu'elle fait sur les goûts qu'elle essaie , & puis ce qu'elle rebute , & puis ce qu'elle hésite de choisir , & qu'elle choisit enfin par pure lassitude ; car souvent elle n'est pas contente , & son idée va toujours plus loin que son exécution : si on savoit tout ce que je dis-là , cela feroit peur , cela humilieroit les plus forts esprits , & Aristote ne paroîtroit plus qu'un petit gar-

çon. C'est moi qui le dis, qui le fais à merveille, & qu'en fait de parure, quand on a trouvé ce qui est bien, ce n'est pas grand'chose, & qu'il faut trouver le mieux pour aller de-là au mieux du mieux, & que pour attraper ce dernier mieux, il faut lire dans l'ame des hommes, & savoir préférer ce qui la gagne le plus, à ce qui ne fait que la gagner beaucoup; & cela est immense.

Je badine un peu sur notre science, & je n'en fais point de façon avec vous, car nous ne l'exerçons plus ni l'une ni l'autre; & à mon égard, si quelqu'un rioit de m'avoir vu coquette, il n'a qu'à me venir trouver, je lui en dirai bien d'autres, & nous verrons qui de nous deux rira le plus fort.

J'ai eu un petit minois qui ne m'a pas mal coûté de folies, quoiqu'il ne paroisse guere les avoir méritées à la mine qu'il fait aujourd'hui: aussi il me fait pitié quand je le regarde, & je ne le regarde que par hasard; je ne lui fais presque plus cet honneur-là exprès. Mais ma vanité en revanche s'en est bien donnée autrefois: je me jouois de toutes les façons de plaire, je savois être plusieurs femmes en une. Quand je voulois avoir un air fripon, j'avois un maintien & une parure qui faisoient mon affaire: le lendemain on me retrouvoit avec des grâces tendres; ensuite j'étois une beauté modeste, sérieuse, nonchalante. Je fixois l'homme le plus volage,

je dupois son inconstance , parce que tous les jours je lui renouvellois sa Maîtresse, & c'étoit comme s'il en avoit changé.

Mais je m'écarte toujours, je vous en demande pardon; cela me réjouit ou me délasse, & encore une fois je vous entretiens.

Je fus donc bientôt habillée, & en vérité, dans cet état, j'effaçois si fort la pauvre Toinon que j'en avois honte. La Dutour me trouvoit charmante, Toinon contrôloit mon habit, & moi j'approuvois ce qu'elle disoit par charité pour elle; car si j'avois paru aussi contente que je l'étois, elle en auroit été plus humiliée; ainsi je cachois ma joie. Toute ma vie j'ai eu le cœur plein de ces petits égards-là pour le cœur des autres.

Il me tarδοit de me montrer, & d'aller à l'Eglise pour voir combien on me regarderoit. Toinon, qui tous les jours de Fête étoit escortée de son Amant, sortit avant moi, de crainte que je ne la suivisse, & que cet Amant à cause de mon habit neuf, ne me regardât plus qu'elle si nous allions ensemble; car chez de certaines gens, un habit neuf c'est presque un beau visage.

Je sortis donc toute seule, un peu embarrassée de ma contenance, parce que je m'imaginois qu'il y en avoit une à tenir, & qu'étant jolie & parée, il falloit prendre garde à moi de plus près qu'à l'ordinaire. Je me redressois, car c'est par où commence

une vanité novice ; & autant que je puis m'en ressouvenir , je ressemblois assez à une aimable petite fille toute fraîche sortie d'une éducation de Village , & qui se tient mal , mais dont les grâces , encore captives , ne demandent qu'à se montrer.

Je ne faisois pas valoir non plus tous les agrémens de mon visage , je laissois aller le mien sur sa bonne foi , comme vous le disiez plaisamment l'autre jour d'une certaine Dame. Malgré cela , nombre de passans me regarderent beaucoup , & j'en étois plus réjouie que surprise , car je sentoie fort bien que je le méritois : & sérieusement il y avoit peu de figures comme la mienne : je plaisois au cœur autant qu'aux yeux , & mon moindre avantage étoit d'être belle.

J'approche ici d'un événement qui a été l'origine de toutes mes autres aventures , & je vais commencer par-là la seconde Partie de ma vie : aussi bien vous ennuierez-vous de la lire tout d'une haleine , & cela nous reposera toutes deux.

*Fin de la premiere Partie.*



L A V I E  
D E  
M A R I A N N E ,  
O U  
L E S A V E N T U R E S  
D E M A D A M E  
L A C O M T E S S E D E \*\*\*.

---

*S E C O N D E P A R T I E .*

**D**ITES-MOI, ma chere amie, ne seroit-ce point un peu par compliment que vous paroissez si curieuse de la suite de mon Histoire? Je pourrois le soupçonner; car jusqu'ici tout ce que je vous en ai rapporté n'est qu'un tissu d'aventures bien simples, bien communes, d'aventures dont le caractere paroîtroit bas & trivial à beau-

coup de Lecteurs si je les faisois imprimer. Je ne suis encore qu'une petite Lingere , & cela les dégoûteroit.

Il y a des gens dont la vanité se mêle de tout ce qu'ils font , même de leurs lectures. Donnez-leur l'Histoire du Cœur humain dans les grandes conditions , cela devient pour eux un objet important. Mais ne leur parlez pas des états médiocres ; ils ne veulent voir agir que des Seigneurs , des Princes , des Rois , ou du moins des personnes qui aient fait une grande figure. Il n'y a que cela qui existe pour la noblesse de leur goût. Laissez-là le reste des hommes ; qu'ils vivent , mais qu'il n'en soit pas question. Ils vous diroient volontiers que la Nature auroit bien pu se passer de les faire naître , & que les Bourgeois la déshonorent.

Oh , jugez , Madame , du dédain que de pareils Lecteurs auroient eu pour moi !

Au reste , ne confondons point ; le portrait que je fais de ces gens-là ne vous regarde pas , ce n'est pas vous qui serez la dupe de mon état : mais peut-être que j'écris mal. Le commencement de ma vie contient peu d'événemens , & tout cela auroit bien pu vous ennuyer. Vous me dites que non ; vous me pressez de continuer , je vous en rends grâce , & je continue : laissez-moi faire , je ne serai pas toujours chez Madame Dutour.

Je

Je vous ai dit que j'allai à l'Eglise, à l'entrée de laquelle je trouvai de la foule; mais je n'y restai pas. Mon habit neuf & ma figure y auroient trop perdu, & je tâchai, en me glissant tout doucement, de gagner le haut de l'Eglise, où j'appercevois de beau monde qui étoit à son aise.

C'étoient des femmes extrêmement parées; les unes assez laides, & qui s'en doutoient, car elles tâchoient d'avoir si bon air qu'on ne s'en apperçût pas; d'autres qui ne s'en doutoient point du tout, & qui de la meilleure foi du monde, prenoient leur coquetterie pour un joli visage.

J'en vis une fort aimable, & celle-là ne se donnoit pas la peine d'être coquette, elle étoit au-dessus de cela pour plaire, elle s'en fioit négligemment à ses grâces, & c'étoit ce qui la distinguoit des autres, de qui elle sembloit dire: Je suis naturellement tout ce que ces femmes-là voudroient être.

Il y avoit aussi nombre de jeunes Cavaliers bien faits, gens de robe & d'épée, dont la contenance témoignoit qu'ils étoient bien contens d'eux, & qui prenoient sur le dos de leurs chaises de ces postures aisées & galantes, qui marquent qu'on est au fait des bons airs du monde.

Je les voyois tantôt se baïsser, s'appuyer, se redresser, puis sourire, puis saluer à droite & à gauche, moins par politesse ou

par devoir, que pour varier les airs de bonne mine & d'importance, & se montrer sous différens aspects.

Et moi, je devinois la pensée de toutes ces personnes-là sans aucun effort : mon instinct ne voyoit rien là qui ne fût de sa connoissance, & n'en étoit pas plus délié pour cela ; car il ne faut pas s'y méprendre, ni estimer ma pénétration plus qu'elle ne vaut.

Nous avons deux sortes d'esprits, nous autres femmes. Nous avons d'abord le nôtre, qui est celui que nous recevons de la Nature, celui qui nous sert à raisonner, suivant le degré qu'il a, qui devient ce qu'il peut, & qui ne fait rien qu'avec le temps.

Et puis nous en avons encore une autre, qui est à part du nôtre, & qui peut se trouver dans les femmes les plus fortes : c'est l'esprit que la vanité de plaire nous donne, & qu'on appelle, autrement dit, la coquetterie.

Oh ! celui-là, pour être instruit, n'attend pas le nombre des années ; il est fin dès qu'il est venu ; dans les choses de son ressort, il a toujours la théorie de ce qu'il voit mettre en pratique. C'est un enfant de l'orgueil qui naît tout élevé, qui manque d'abord d'audace, mais qui n'en pense pas moins. Je crois qu'on peut lui enseigner

des grâces & de l'aisance; mais il n'apprend que la forme, & jamais le fonds: voilà mon avis.

Et c'est avec cet esprit-là que j'expliquois si bien les façons de ces femmes: c'est encore lui qui me faisoit entendre les hommes; car avec une extrême envie d'être de leur goût, on a la clef de tout ce qu'ils sont pour être du nôtre, & il n'y aura jamais d'autre mérite à tout cela que d'être vaine & coquette, & je pouvois me passer de cette petite parenthèse-là pour vous le prouver, car vous le savez aussi-bien que moi; mais je me suis avisée trop tard de penser que vous le savez. Je ne vois mes fautes que lorsque je les ai faites; c'est le moyen de les voir sûrement, mais non pas à votre profit & au mien: n'est-il pas vrai? Retournons à l'Eglise.

La place que j'avois prise me mettoit au milieu du monde dont je vous parle. Quelle fête! C'étoit la première fois que j'allois jouir un peu du mérite de ma petite figure. J'étois toute émue du plaisir de penser à ce qui alloit en arriver; j'en perdois presque haleine; car j'étois sûre du succès, & ma vanité voyoit venir d'avance les regards qu'on alloit jeter sur moi.

Ils ne se firent pas long-temps attendre.

A peine étois-je placée, que je fixai les yeux de tous les hommes; je m'emparai

de toute leur attention : mais ce n'étoit encore-là que la moitié de mes honneurs, & les femmes me firent le reste.

Elles s'apperçurent qu'il n'étoit plus question d'elles, qu'on ne les regardoit plus, que je ne leur laissois pas un curieux, & que la désertion étoit générale.

On ne sauroit s'imaginer ce que c'est que cette aventure-là pour des femmes, ni combien leur amour-propre en est déconcerté ; car il n'y a pas moyen qu'il s'y trompe, ni qu'il chicane sur l'évidence d'un pareil affront : ce sont de ces cas désespérés qui le poussent à bout, & qui résistent à toutes les tournures.

Avant que j'arrivasse, en un mot, ces femmes faisoient quelque figure ; elles vouloient plaire, & ne perdoient pas leur peine. Enfin, chacune d'elles avoit ses partisans, du moins la fortune étoit-elle assez égale ; & encore la vanité vit-elle quand les choses se passent ainsi : mais j'arrive, on me voit, & tous ces visages ne sont plus rien, il n'en reste pas la mémoire d'un seul.

Eh, d'où leur vient cette catastrophe ? de la présence d'une petite fille qu'on avoit à peine apperçue, qu'on avoit pourtant vu se placer, qu'on auroit même risqué de trouver très-jolie, si on ne s'en étoit pas défendu ; enfin, qui auroit bien pu se passer de venir-là, & que dans le fonds on

avoit un peu craint, mais le plus imperceptiblement qu'on l'avoit pu.

C'est encore leurs pensées que j'explique, & je soutiens que je les rends comme elles étoient. J'en eus pour garant certain coup d'œil que je leur avois vu jeter sur moi quand je m'avançai, & je compris fort bien tout ce qu'il y avoit dans ce coup d'œil-là : on avoit voulu le rendre distrait, mais c'étoit d'une distraction faite exprès; car il y étoit resté, malgré qu'on en eût un air d'inquiétude & de dédain, qui étoit un aveu bien franc de ce que je valois.

Cela me parut comme une vérité qui échappe, & qu'on veut corriger par un mensonge.

Quoi qu'il en soit, cette petite figure dont on avoit refusé de tenir compte, & devant qui toutes les autres n'étoient plus rien, il falloit en venir à voir ce que c'étoit pourtant, & retourner sur ses pas pour l'examiner, puisqu'il plaisoit au caprice des hommes de la distinguer, & d'en faire quelque chose.

Voilà donc mes coquettes qui me regardent à leur tour, & ma physionomie n'étoit pas faite pour les rassurer, il n'y avoit rien de si ingrat que l'espérance d'en pouvoir médire, & je n'avois en vérité que des grâces au service de leur colère. Oh, vous m'avouerez que ce n'étoit pas-là l'ar-

ficile de ma gloire le moins intéressant.

Vous me direz que dans leur dépit il étoit difficile qu'elles me trouvassent aussi jolie que je l'étois : soit ; mais je suis persuadée que le fond du cœur fut pour moi , sans compter que le dépit même donne de bons yeux.

Fiez-vous aux personnes jalouses du soin de vous connoître , vous ne perdrez rien avec elles ; la nécessité de bien voir est attachée à leur misérable passion , & elles vous trouvent toutes les qualités que vous avez , en vous cherchant tous les défauts que vous n'avez pas : Voilà ce qu'elles effluent.

Mes rivales ne me regardèrent pas longtemps ; leur examen fut court ; il n'étoit pas amusant pour elles , & l'on finit vite avec ce qui humilie.

A l'égard des hommes , ils me demeurèrent constamment attachés , & j'en eus une reconnoissance qui ne resta pas oisive.

De temps en temps , pour les tenir en haleine , je les régalois d'une petite découverte sur mes charmes ; je leur en apprenois quelque chose de nouveau , sans me mettre pourtant en grande dépense. Par exemple , il y avoit dans cette Eglise des Tableaux qui étoient à une certaine hauteur ; hé bien , j'y portois ma vue , sous prétexte de les regarder , parce que cette indus-

trie - là me faisoit le plus bel oeil du monde.

Ensuite c'étoit ma coiffe à qui j'avois recours; elle alloit à merveille, mais je voulois bien qu'elle allât mal en faveur d'une main nue qui se montrait en y retouchant, & qui amenoit nécessairement avec elle un bras rond, qu'on voyoit pour le moins à demi dans l'attitude où je le tenois alors.

Les petites choses que je vous dis-là, au reste, ne sont petites que dans le récit, car à les rapporter ce n'est rien; mais demandez-en la valeur aux hommes: ce qui est de vrai, c'est que souvent dans de pareilles occasions, avec la plus jolie physionomie du monde, vous n'êtes encore qu'aimable, vous ne faites que plaire; ajoutez-y seulement une main de plus, comme je viens de le dire, on ne vous résiste plus, vous êtes charmante.

Combien ai-je vu de cœurs hésitant de se rendre à de beaux yeux, & qui seroient restés à moitié chemin sans le secours dont je parle? Qu'une femme soit un peu laide, il n'y a pas grand malheur, si elle a la main belle; il y a une infinité d'hommes plus touchés de cette beauté-là, que du visage aimable: & la raison de cela, vous la dirai-je? Je crois l'avoir sentie.

C'est que ce n'est point une nudité qu'un

visage, quelque aimable qu'il soit; nos yeux ne l'entendent pas ainsi : mais une belle main commence à en devenir une, & pour fixer de certaines gens, il est bien aussi sûr de les tenter que de leur plaire. Le goût de ces gens-là, comme vous voyez, n'est pas le plus honnête; c'est pourtant en général le goût le mieux servi de la part des femmes, celui à qui leur coquetterie fait le plus d'avance.

Mais m'écarterai-je toujours? Je crois qu'oui, je ne saurois m'en empêcher, les idées me gagnent; je suis femme, & je conte mon histoire. Pesez ce que je vous dis-là, & vous verrez qu'en vérité je n'use presque pas des privilèges que cela me donne.

Où en étois-je? A ma coiffe que je raccommodois quelquefois dans l'intention que j'ai dite.

Parmi les jeunes gens dont j'attirois les regards, il y en eut un que je distinguai moi-même, & sur qui mes yeux tomboient plus volontiers que sur les autres.

J'aimois à le voir, sans me douter du plaisir que j'y trouvois; j'étois coquette pour les autres, & je ne l'étois pas pour lui; j'oubliois à lui plaire, & ne songeois qu'à le regarder.

Apparemment que l'amour, la première

fois qu'on en prend, commence avec cette bonne foi-là, & peut-être que la douceur d'aimer interrompt le soin d'être aimable.

Ce jeune homme à son tour m'examinait d'une façon toute différente de celle des autres; elle étoit plus modeste, & pourtant plus attentive; il y avoit quelque chose de plus sérieux qui se passoit entre lui & moi. Les autres applaudissoient ouvertement à mes charmes; il me sembloit que celui-ci les sentoit; du moins je le soupçonnois quelquefois, mais si confusément, que je n'aurois pu dire ce que je pensois de lui, non plus que ce que je pensois de moi.

Tout ce que je fais, c'est que ses regards m'embarrassoient, que j'hésitois de les lui rendre, & que je les lui rendois toujours; que je ne voulois pas qu'il me vît y répondre, & que je n'étois pas fâchée qu'il l'eût vu.

Enfin, on sortit de l'Eglise, & je me souviens que j'en sortis si lentement, que je retardois mes pas, que je regrettois la place que je quittois, & que je m'en allois avec un cœur à qui il manquoit quelque chose, & qui ne savoit pas ce que c'étoit. Je dis qu'il ne le savoit pas, c'est peut-être trop dire, car en m'en allant, je retournois souvent la tête pour revoir encore le jeune homme que je laissois derrière moi; mais je ne croyois pas me retourner pour lui.

De son côté, il parloit à des personnes

qui l'arrêtoient, & mes yeux rencontroient toujours les siens.

La foule à la fin m'enveloppa, & m'entraîna avec elle; je me trouvai dans la rue, & je pris tristement le chemin de la maison.

Je ne pensois plus à mon ajustement en m'en retournant, je négligeois ma figure, & ne me souciois plus de la faire valoir.

J'étois si rêveuse, que je n'entendis pas le bruit d'un carrosse qui venoit derrière moi, qui alloit me renverser, & dont le cocher s'enrouoit à me crier, *garre*.

Son dernier cri me tira de ma rêverie; mais le danger où je me vis, m'étourdit si fort, que je tombai en voulant fuir, & me blessai le pied en tombant.

Les chevaux n'avoient plus qu'un pas à faire pour marcher sur moi : cela alarma tout le monde; on se mit à crier; mais celui qui cria le plus, fut le Maître de cet équipage, qui en sortit aussi-tôt, & qui vint à moi. J'étois encore à terre, d'où, malgré mes efforts je n'avois pu me relever.

On me releva pourtant, ou plutôt on m'enleva, car on vit bien qu'il m'étoit impossible de me soutenir. Mais jugez de mon étonnement quand parmi ceux qui s'empressoient à me secourir, je reconnus le jeune homme que j'avois laissé à l'Eglise

C'étoit à lui à qui appartenoit le carrosse ; sa Maison n'étoit qu'à deux pas plus loin , & ce fut où il voulut qu'on me transportât.

Je ne vous dis point avec quel air d'inquiétude il s'y prit , ni combien il parut touché de mon accident. A travers le chagrin qu'il en marqua , je démêlai pourtant que le sort ne l'avoit pas tant désobligé en m'arrêtant. Prenez bien garde à Mademoiselle , disoit-il à ceux qui me tenoient ; portez-là doucement , ne vous pressez point : car dans ce moment ce ne fut point à moi à qui il parla ; il me sembla qu'il s'en abstenoit à cause de mon état & des circonstances , & qu'il ne se permettoit d'être tendre que dans ses soins.

De mon côté je parlai aux autres , & ne lui dis rien non plus : je n'osois même le regarder , ce qui faisoit que j'en mourois d'envie : aussi le regardois-je toujours en n'osant , & je ne fais ce que mes yeux lui dirent ; mais les siens me firent une réponse si tendre , qu'il falloit que les miens l'eussent méritée. Cela me fit rougir , & me remua le cœur à un point , qu'à peine m'aperçus-je de ce que je devenois.

Je n'ai de ma vie été si agitée. Je ne saurois vous définir ce que je sentoais.

C'étoit un mélange de trouble , de plaisir & de peur : oui , de peur , car une jeune

filles qui en est là-dessus à son apprentissage ; ne fait point où tout cela la mène ; ce sont des mouvemens inconnus qui l'enveloppent , qui disposent d'elle , qu'elle ne possède point , qui la possèdent , & la nouveauté de cet état l'alarme. Il est vrai qu'elle y trouve du plaisir ; mais c'est un plaisir fait comme un danger ; sa pudeur même en est effrayée : il y a là quelque chose qui la menace , qui l'étourdit , & qui prend déjà sur elle.

On se demanderoit volontiers dans ces instans-là : que vais-je devenir ? Car en vérité , l'amour ne nous trompe point : dès qu'il se montre , il nous dit ce qu'il est , & de quoi il sera question ; l'ame avec lui sent la présence d'un maître qui la flatte , mais avec une autorité déclarée qui ne la consulte pas , & qui lui laisse hardiment les soupçons de son esclavage futur.

Voilà ce qui m'a semblé de l'état où j'étois , & je pense aussi que c'est l'histoire de toutes les jeunes personnes de mon âge , en pareil cas.

Enfin , on me porta chez Valville (c'est le nom du jeune homme en question) , qui fit ouvrir une salle , où l'on me mit sur un lit de repos.

J'avois besoin de secours , je sentoais beaucoup de douleur à mon pied , & Valville envoya sur le champ chercher un

Chirurgien, qui ne tarda pas à venir.

Je passe quelques petites excuses que je lui fis dans l'intervalle, sur l'embarras que je lui caufois; excuses communes que tout le monde fait faire, & auxquelles il répondit à la maniere ordinaire.

Ce qu'il y eut pourtant de particulier entre nous-deux, c'est que je lui parlai de l'air d'une personne qui sent qu'il y a bien autre chose sur le tapis que des excuses, & qu'il me répondit d'un ton qui me préparoit à voir entamer la maniere.

Nos regards mêmes l'attendoient déjà; il n'en jettoit pas un sur moi qui ne signifiât *je vous aime*; & moi je ne savois que faire des miens, parce qu'ils lui en auroient dit autant.

Nous en étions, lui & moi, à ce muet entretien de nos cœurs, quand nous vîmes entrer le Chirurgien, qui, sur le récit que lui fit Valville de mon accident, débuta par dire qu'il falloit voir mon pied.

A cette proposition, je rougis d'abord par un sentiment de pudeur, & puis en rougissant pourtant, je songeai que j'avois le plus joli petit pied du monde, que Valville alloit le voir, que ce ne seroit point ma faute, puisque la nécessité vouloit que je le montrasse devant lui; ce qui étoit une bonne fortune pour moi: bonne fortune

honnête & faite à souhait, car on croyoit qu'elle me faisoit de la peine; on tâchoit de m'y résoudre, & j'allois en avoir le profit immodeste, en conservant tout le mérite de la modestie, puisqu'il me venoit d'une aventure dont j'étois innocente: c'étoit ma chute qui avoit tort.

Combien dans le monde y a-t-il d'honnêtes gens qui me ressemblent, & qui, pour pouvoir garder une chose qu'ils aiment, ne fondent pas mieux leur droit d'en jouir, que je faisois le mien dans cette occasion-là.

On croit souvent avoir la conscience délicate, non pas à cause des sacrifices qu'on lui fait, mais à cause de la peine qu'on prend avec elle pour s'exempter de lui en faire.

Ce que je dis-là, peint sur-tout beaucoup de dévots qui voudroient bien gagner le Ciel, sans rien perdre à la Terre, & qui croient avoir de la piété, moyennant les cérémonies pieuses qu'ils font toujours avec eux-mêmes, & dont ils bercent leur conscience. Mais n'admirez-vous pas, au reste, cette morale que mon pied amène?

Je fis quelque difficulté de le montrer, & je ne voulois ôter que le soulier; mais ce n'étoit pas assez. Il faut absolument que je voie le mal, disoit le Chirurgien qui y alloit tout uniment; je ne saurois rien

dire sans cela ; & là-dessus une femme de charge que Valville avoit chez lui, fut sur le champ appelée pour me déchauffer, ce qu'elle fit pendant que Valville & le Chirurgien se retirèrent un peu à quartier.

Quand mon pied fut en état, voilà le Chirurgien qui l'examine & qui le tâte. Le bon homme, pour mieux juger du mal, se baissoit beaucoup, parce qu'il étoit vieux, & Valville, en conformité de geste, prenoit insensiblement la même attitude, & se baissoit beaucoup aussi, parce qu'il étoit jeune ; car il ne connoissoit rien à mon mal, mais il se connoissoit à mon pied, & m'en paroissoit aussi content que je l'avois espéré.

Pour moi, je ne disois mot, & ne donnois aucun signe des observations clandestines que je faisois sur lui : il n'auroit pas été modeste de paroître soupçonner l'attrait qui l'attiroit, & d'ailleurs j'aurois tout gâté si je lui avois laissé appercevoir que je comprenois ces petites façons, cela m'auroit obligé moi-même d'en faire davantage, & peut-être auroit-il rougi des fiennes : car le cœur est bizarre ; il y a des momens où il est confus & choqué d'être pris sur le fait quand il se cache, cela l'humilie ; & ce que je dis-là, je le sentois par instinct.

J'agissois donc en conséquence, de sorte qu'on pouvoit bien croire que la présence de Valville m'embarassoit un peu, mais simplement à cause qu'il me voyoit, & non pas à cause qu'il aimoit à me voir.

Dans quel endroit sentez-vous du mal, me disoit le Chirurgien en me tâtant. Est-ce là ? Oui, lui répondis-je, en cet endroit même : aussi est-il un peu enflé, ajoutoit Valville, en y mettant le doigt d'un air de bonne foi. Allons, ce n'est rien que cela, dit le Chirurgien, il n'y a qu'à ne pas marcher aujourd'hui : un linge trempé dans de l'eau-de-vie, & un peu de repos vous guérira. Aussi-tôt le linge fut apporté avec le reste, la compresse fut mise, on me chauffa, le Chirurgien sortit, & je restai seule avec Valville, à l'exception de quelques domestiques qui alloient & venoient.

Le me doutai bien que je serois-là quelque temps, & qu'il voudroit me retenir à dîner ; mais je ne devois pas paroître m'en douter.

Après toutes les obligations que je vous ai, lui dis-je, oserois-je encore vous prier, Monsieur, de m'envoyer chercher une chaise, ou quelqu'autre voiture qui me mene chez moi ? Non, Mademoiselle, me répondit-il, vous n'irez pas si-tôt chez vous ; on ne vous y reconduira que dans quelques heures. Votre chute est tout ré-

cente, on vous a recommandé de vous tenir en repos, & vous dînerez ici. Tout ce qu'il faut faire, c'est d'envoyer dire où vous êtes, afin qu'on ne soit point en peine de vous.

Et il le falloit effectivement, car mon absence alloit alarmer Madame Dutour; & d'ailleurs, qu'est-ce que Valville auroit pensé de moi si j'avois été ma maîtresse au point de n'avoir à rendre compte à personne de ce que j'étois devenue? Tant d'indépendance n'auroit pas eu bonne grâce; il n'étoit pas convenable d'être hors de toute tutelle à mon âge, sur-tout avec la figure que j'avois; car il n'y a pas trop loin d'être si aimable à n'être plus digne d'être aimée. Voilà l'inconvénient qu'il y a d'avoir un joli visage; c'est qu'il nous donne l'air d'avoir tort quand nous sommes un peu soupçonnées, & qu'en mille occasions il conclut contre nous.

Il conclura pourtant ce qu'il voudra; cela ne nous dégoûtera pas d'en avoir un. En un mot, on plaît avec un joli visage, on inspire ou de l'amour ou des desirs. Est-ce de l'amour; fût-on de l'humeur la plus austère, il est le bien venu. Le plaisir d'être aimée trouve toujours sa place ou dans notre cœur ou dans notre vanité. Ne fait-on que nous désirer; il n'y a encore rien de perdu. Il est vrai que la vertu s'en scandalise, mais la vertueuse n'est pas fâchée du scandale.

Revenons. Vous êtes accoutumée à mes écarts.

Je vous disois donc que mon indépendance ne m'auroit pas été avantageuse, & Valville assurément ne m'envisageoit pas sous cette idée-là; ses égards, ou plutôt ses respects en faisoient foi.

Il y a des attentions tendres & même timides, de certains honneurs qui ne sont dus qu'à l'innocence & qu'à la pudeur; & Valville qui me les prodiguoit tous, auroit pu craindre de s'être mépris, & d'avoir été la dupe de mes grâces; je lui aurois du moins ôté la douceur de m'estimer en pleine fureté de confiance; & quelle chute n'étoit-ce pas faire-là dans son esprit?

Le croiriez-vous pourtant? malgré tout ce que je risquois là-dessus, en ne donnant de mes nouvelles à personne, j'hésitai sur le parti que je prendrois; & savez-vous pourquoi? C'est que je n'avois que l'adresse d'une Lingere à donner. Je ne pouvois envoyer que chez Madame Dutour, & Madame Dutour choquoit mon amour-propre, je rougissois d'elle & de sa boutique.

Je trouvois que cette boutique figuroit si mal avec une aventure comme la mienne; que c'étoit quelque chose de si décourageant pour un homme de condition comme Valville, que je voyois entouré de valets; quelque chose de si mal assorti aux

grâces qu'il mettoit dans ses façons. J'avois moi-même l'air si mignon, si distingué, il y avoit si loin de ma physionomie à mon petit état : comment avoir le courage de dire, allez-vous-en à telle enseigne, chez Madame Dutour, où je loge. Ah ! l'humiliant discours !

Passé pour n'être pas née de parens riches, pour n'avoir que de la naissance sans fortune ; l'orgueil tout nud qui est par-là, se sauve encore : cela ne lui ôte que son faste & ses commodités, & non pas le droit qu'il a aux honneurs de ce monde : mais un si grand étalage de politesse & d'égards n'étoit pas dû à une petite fille de boutique ; elle étoit bien hardie de l'avoir souffert, de n'y avoir pas mis ordre par sa confusion.

Et c'étoit-là le retour de réflexion que je craignois dans Valville. Quoi ! ce n'est que cela ! me sembloit-il lui entendre dire à lui-même ; & l'ironie de ce petit soliloque-là me révoltoit tant de sa part, que tout bien pesé j'aimois mieux lui paroître équivoque que ridicule, & le laisser douter de mes mœurs, que de le faire rire de tous ses respects. Ainsi je conclus que je n'enverrois chez personne, & que je dirois que cela n'étoit pas nécessaire.

C'étoit bien mal conclure, j'en conviens, & je le sento ; mais ne savez-vous pas que notre ame est encore plus superbe que

vertueuse, plus glorieuse qu'honnête, & par conséquent plus délicate sur les intérêts de sa vanité que sur ceux de son véritable honneur.

Attendez pourtant, ne vous alarmez pas. Ce parti que j'avois pris, je ne le suivis point; car dans l'agitation qu'il me caufoit à moi-même, il me vint subitement une autre pensée.

Je trouvai un expédient dont ma misérable vanité fut contente, parce qu'il ne prenoit rien sur elle, & qu'il n'affligeoit que mon cœur: mais qu'importe que notre cœur souffre, pourvu que notre vanité soit servie? Ne se passe-t-on pas de tout, & de repas, & de plaisir, & d'honneur même, & quelquefois de la vie, pour avoir la paix avec elle?

Or, cet expédient dont je vous parle, ce fut de vouloir absolument m'en retourner.

Quoi! quitter si-tôt Valville? me direz-vous. Oui, j'eus le courage de m'y résoudre, de m'arracher à une situation que je voyois remplie de mille instans délicieux si je la prolongeais.

Valville m'aimoit; il ne me l'avoit pas encore dit, & il auroit eu le temps de me le dire. Je l'aimois, il l'ignoroit, du moins je le croyois, & je n'aurois pas manqué de le lui apprendre.

Il auroit donc eu le plaisir de me voir

sensible, moi celui de montrer que je l'étois, tous deux celui de l'être ensemble.

Que de douceurs contenues dans ce que je vous dis-là, Madame ! L'amour peut en avoir de plus folles, peut-être n'en a-t-il point de plus touchantes, ni qui aillent si droit & si nettement au cœur, ni dont ce cœur jouisse avec moins de distraction, avec tant de connoissance & de lumieres, ni qu'il partage moins avec le trouble des sens ; il les voit, il les compte, il en démêle distinctement tout le charme, & cependant je les sacrifie.

Au reste, tout ce qui me vint alors dans l'esprit là-dessus, quoique long à dire, n'est qu'un instant à être pensé.

Ne vous inquiétez point, Mademoiselle, me dit Valville, donnez votre adresse, on partira sur le champ.

Et c'étoit en me prenant la main qu'il me parloit ainsi, d'un air tendre & pressant.

Je ne comprends pas comment j'y résistai. Faites-y attention, ajouta-t-il en insistant. Vous n'êtes point en état de vous en aller si-tôt ; il est tard : dînez ici, vous partirez ensuite. Pourquoi hésiter, vous n'avez rien à vous reprocher en restant, on ne sauroit y trouver à redire, votre accident vous y force : Allons, qu'on nous serve.

Non, Monsieur, lui dis-je; permettez que je me retire: on ne peut être plus sensible à vos honnêtetés que je le suis; mais je ne veux pas en abuser. Je ne demeure pas loin d'ici; je me sens beaucoup mieux, & je vous demande en grâce que je m'en aille.

Mais, me dit Valville, quel est le motif de votre répugnance là-dessus, dans une conjoncture aussi naturelle, aussi innocente que l'est celle-ci? De répugnance, je vous assure que je n'en ai point, répondis-je, & j'aurois grand tort; mais il sera plus séant d'être chez moi, puisque je puis m'y rendre avec une Voiture. Quoi! partir si-tôt! me dit-il en jettant sur moi le plus doux de tous les regards. Il le faut bien, repris-je en baissant les yeux d'un air triste (ce qui valoit bien le regarder moi-même); & comme les cœurs s'entendent, apparemment qu'il sentit ce qui se passoit dans le mien, car il reprit ma main qu'il baïsa avec une naïveté de passion si vive & si rapide, qu'en me disant mille fois, je vous aime, il me l'auroit dit moins intelligiblement qu'il ne fit alors.

Il n'y avoit plus moyen de s'y méprendre, voilà qui étoit fini; c'étoit un Amant que je voyois; il se monroit à visage découvert, & je ne pouvois, avec mes petites dissimulations, parer l'évidence de

son amour. Il ne restoit plus qu'à savoir ce que j'en pensois, & je crois qu'il dut être content de moi. Je demeurai étourdie, muette & confuse : ce qui étoit signe que j'étois charmée ; car avec un homme qui nous est indifférent, ou qui nous déplaît, on en est quitte à meilleur marché, il ne nous met pas dans ce désordre-là, on voit mieux ce qu'on fait avec lui ; & c'est ordinairement parce qu'on aime, qu'on est troublé en pareil cas.

Je l'étois tant, que la main me trembloit dans celle de Valville, que je ne faisois aucun effort pour la retirer, & que je la lui laissois par je ne fais quel attrait qui me donnoit une inaction tendre & timide. A la fin pourtant, je prononçai quelques mots qui ne mettoient ordre à rien, de ces mots qui diminuent la confusion qu'on a de se taire, qui tiennent la place de quelque chose qu'on ne dit pas, & qu'on devroit dire. Eh bien, Monsieur, eh bien ! qu'est-ce que cela signifie ? Voilà tout ce que je pus tirer de moi, encore y mêlai-je un soupir, qui en ôtoit le peu de force que j'y avois peut-être mis.

Je me retrouvai pourtant, la présence d'esprit me revint, & la vapeur de ces mouvemens qui me tenoient comme enchantée, se dissipa. Je sentis qu'il n'étoit pas décent de mettre tant de foiblesse dans

cette situation-là, ni d'avoir l'ame si entre-prise, & je tâchai de corriger cela par une action de courage.

Vous n'y songez pas ! Finissez donc, Monsieur, dis-je à Valville en retirant ma main avec assez de force, & d'un ton qui marquoit encore que je revenois de loin, supposé qu'il fût lui-même en état d'y voir si clair ; car il avoit eu des mouvemens aussi-bien que moi. Mais je crois qu'il vit tout ; il n'étoit pas si neuf en amour que je l'étois, & dans ces momens-là jamais la tête ne tourne à ceux qui ont un peu d'expérience par devers eux : vous les remuez, mais vous ne les étourdissez point, ils conservent toujours le jugement ; il n'y a que les novices qui le perdent. Et puis dans quel danger n'est-on pas, quand on tombe en de certaines mains, quand on n'a pour tout guide qu'un Amant qui vous aime trop mal pour vous mener bien ?

Pour moi, je ne courois alors aucun risque avec Valville. J'avoue que je fus troublée, mais à un degré qui étonna ma raison, & qui ne me l'ôta pas ; & cela dura si peu, qu'on auroit pu en abuser, du moins je me l'imagine : car au fond, tous ces étonnemens de raison ne valent rien non plus, on n'y est point en sûreté ; il s'y passe toujours un intervalle de temps où l'on a besoin d'être traitée doucement, le respect  
de

de celui avec qui vous êtes, vous fait grand bien.

Quant à Valville, je n'eus rien à lui reprocher là-dessus; aussi lui avois-je inspiré des sentimens. Il n'étoit pas amoureux, il étoit tendre; façon d'être épris, qui au commencement d'une passion rend le cœur honnête, qui lui donne des mœurs, & l'attache au plaisir délicat d'aimer & de respecter timidement ce qu'il aime.

Voilà de quoi d'abord s'occupe un cœur tendre, à parer l'objet de son amour de toute la dignité imaginable, & il n'est pas dupe. Il y a plus de charmes à cela qu'on ne pense; il y perdrait à ne s'y pas tenir, & vous, Madame, vous y gagneriez si je n'étois pas si babillarde.

Finissez donc, me diriez-vous volontiers; & c'est ce que je disois à Valville avec un sérieux encore altéré d'émotion. En vérité, Monsieur, vous me surprenez, ajoutai-je; vous voyez bien vous-même que j'ai raison de vouloir m'en aller, & qu'il faut que je parte.

Oui, Mademoiselle, vous allez partir, me répondit-il tristement, & je vais donner mes ordres pour cela, puisque vous ne pouvez vous souffrir ici, & qu'apparemment je vous y déplais moi-même, à cause du mouvement qui vient de m'échapper: car il est vrai que je vous aime, & que

j'emploierois à vous le dire tous les momens que nous passerions ensemble , & tout le temps de ma vie , si je ne vous quittois pas.

Et quand ce discours qu'il me tenoit auroit duré tout le temps de la mienne , il me semble qu'il ne m'auroit pas ennuyé non plus , tant la joie dont il me pénétoit étoit douce , flatteuse , & pourtant embarrassante , car je sentoís qu'elle me gagnoit, Je ne voulois pas que Valville la vît , & je ne savois quel air prendre pour la mettre à couvert de ses yeux.

D'ailleurs , ce qu'il m'avoit dit demandoit une réponse ; ce n'étoit pas à ma joie à la faire , & je n'avois que ma joie dans l'esprit ; de sorte que je me taisois les yeux baissés.

Vous ne répondez rien , me dit Valville ! partirez-vous sans me dire un mot ? Mon action m'a-t-elle rendu si désagréable ? vous a-t-elle offensée sans retour ?

Et remarquez que pendant ce discours il avançoit sa main pour ravoír la mienne , que je lui laissois prendre , & qu'il baisoit encore en me demandant pardon de l'avoir baisée ; & ce qui est de plaisant , c'est que je trouvois la réparation fort bonne , & que je la recevois de la meilleure foi du monde , sans m'appercevoir qu'elle n'étoit qu'une répétition de la faute : je crois même

que nous ne nous en apperçûmes ni l'un ni l'autre ; & entre deux personnes qui s'aiment , ce font-là de ces simplicités de sentiment que peut-être l'esprit remarquerait bien un peu s'il vouloit , mais qu'il laisse bonnement passer au profit du cœur.

Ne me direz-vous rien ? me disoit donc Valville. Aurai-je le chagrin de croire que vous me haïssez ?

Un petit soupir naïf précéda ma réponse ; ou plutôt la commença. Non , Monsieur , je ne vous hais pas , lui dis-je ; vous ne m'avez pas donné lieu de vous haïr , il s'en faut bien. Eh ! que pensez-vous donc de moi ? reprit-il avec feu. Je vous ai dit que je vous aime , comment regardez-vous mon amour ? Etes-vous fâchée que je vous en parle ?

Que voulez-vous que je réponde à cette question , lui dis-je ? je ne fais pas ce que c'est que l'amour , Monsieur ; je pense seulement que vous êtes un fort honnête homme , que je vous ai beaucoup d'obligation , & que je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi dans cette occasion-ci.

Vous ne l'oublierez jamais ? s'écria-t-il. Et comment saurai-je , que vous voudrez bien vous ressouvenir de moi , si j'ai le malheur de ne vous plus voir , Mademoiselle ? Ne m'exposez point à vous perdre pour toujours ; & s'il est vrai que vous n'ayez

point d'aversion pour moi , ne m'ôtez pas les moyens de vous parler quelquefois , & d'essayer si ma tendresse ne pourra vous toucher un jour. Je ne vous ai vue aujourd'hui que par un coup du hasard ; où vous retrouverai-je , si vous me laissez ignorer qui vous êtes ? je vous chercherois inutilement. J'en conviens , lui dis-je , avec une franchise qui alla plus vite que ma pensée , & qui sembloit nous plaindre tous deux. Hé bien , Mademoiselle , ajouta-t-il en approchant encore sa bouche de ma main , ( car nous ne prenions plus garde à cette minutie-là , elle nous étoit devenue familière ; & voilà comme tout passe en amour. ) Hé bien , nommez-moi , de grace , les personnes à qui vous appartenez ; instruisez-moi de ce qu'il faut faire pour être connu d'elles ; donnez-moi cette consolation avant que de partir.

A peine achevoit-il de parler , qu'un laquais entra : Qu'on mette les chevaux au carrosse , pour reconduire Mademoiselle , lui dit Valville , en se retournant de son côté.

Cet ordre que je n'avois point prévu , me fit frémir ; il rompoit toutes mes mesures , rejettoit ma vanité dans toutes ses angoisses.

Ce n'étoit point le carrosse de Valville qu'il me falloit ; la petite lingere n'échappoit

point par-là à l'affront d'être connue. J'avois compris qu'on m'enverroit chercher une voiture ; je comptois m'y mettre toute seule, en être quitte pour dire : menez-moi dans telle rue , & à l'abri de toute confusion regagner ainsi cette fâcheuse boutique qui m'avoit coûté tant de peines d'esprit , & dont je ne pouvois plus faire un secret si je m'en retournois dans l'équipage de Valville ; car il n'auroit pas oublié de demander à ses gens, où l'avez-vous menée ? & ils n'auroient pas manqué de lui dire, à une boutique.

Encore n'eût-ce été - là que demi - mal , puisque je n'aurois pas été présente au rapport, que je n'en aurois rougi que de loin. Mais vous allez voir que la politesse de Valville me destinoit à une honte bien plus complete.

J'imagine une chose, Mademoiselle, me dit-il tout de suite quand le laquais fut parti ; c'est de vous reconduire moi-même avec la femme que vous avez vu paroître. Qu'en dites - vous , Mademoiselle ? il me semble que c'est une attention nécessaire de ma part, après ce qui vous est arrivé ; je crois même qu'il y auroit de l'impolitesse à m'en dispenser ; c'est une réflexion que je fais , qui me vient fort à propos. Et moi, je la trouvois tuante.

Ah ! Monsieur , m'écriai - je , que me

proposez-vous-là ? Moi , m'en retourner dans votre carrosse au logis , & y arriver avec vous , avec un homme de votre âge ! Non , Monsieur , je n'aurois pas cette imprudence-là , le Ciel m'en préserve. Vous ne songez pas à ce qu'on en diroit : tout est plein de médifans , & si on ne va pas me chercher une voiture , j'aime encore mieux m'en aller à pied chez moi , & m'y traîner comme je pourrai , que d'accepter vos offres.

Ce discours ne souffroit point de réplique ; aussi m'en parut-il outré.

Allons , Mademoiselle , s'écria-t-il à son tour avec douleur , en se levant d'auprès de moi , je vous entends. Vous ne voulez plus que je vous-revoie , ni que je sache où vous reprendre : car de m'alléguer la crainte que vous avez , dites-vous , de ce qu'on pourroit dire , il n'y a pas d'apparence qu'elle soit le motif de vos refus. Vous vous blessez en tombant , vous êtes à ma porte , je m'y trouve , vous avez besoin de secours , mille gens sont témoins de votre accident ; vous ne sauriez vous soutenir , je vous fais porter chez moi , de-là je vous remène chez vous ; il n'y a rien de si simple , vous le sentez bien ; mais rien en même temps qui me mît plus naturellement à portée d'être connu de vos parens , & je vois bien que c'est à quoi vous ne vou-

lez pas que je parvienne. Vous avez vos raisons, sans doute ; ou je vous déplaïs, ou vous êtes prévenue.

Et là-dessus, sans me donner le temps de lui répondre, outré du silence morne que j'avois gardé jusque-là, & dans l'amertume de son chagrin, ayant l'air content d'être privé de ce qu'il étoit au désespoir de perdre, il part, s'avance vers la porte de la salle, & appelle impétueusement un laquais qui accourut. Qu'on aille chercher une chaise, lui dit-il, & si on n'en trouve pas, qu'on amène un carrosse, Mademoiselle ne veut pas du mien.

Et puis revenant à moi : soyez en repos, ajouta-t-il, vous allez avoir ce que vous fouhaitez, Mademoiselle ; il n'y a plus rien à craindre, & vous & vos parens me serez éternellement inconnus, à moins que vous ne me disiez votre nom, & je ne pense pas que vous en ayez envie.

A cela nulle réponse encore de ma part, je n'étois plus en état de parler. En revanche, devinez ce que je faisois, Madame. Excédée de peines, de soupirs, de réflexions, je pleurois la tête baissée. Vous pleuriez ? Oui, j'avois les yeux remplis de larmes. Vous en êtes surprise ; mais mettez-vous bien au fait de ma situation, & vous verrez dans quel épuisement de courage je devois tomber.

Que n'avois-je pas souffert depuis une demi-heure ! Comptons mes détresses. Une vanité inexorable qui ne vouloit point de Madame Dutour, ni par conséquent que je fusse lingere ; une pudeur gémissante de la figure d'aventuriere que j'allois faire, si je ne m'en tenois pas à être fille de boutique ; un amour désespéré, à quoi que je me déterminasse là-dessus : car une fille de mon état, me disois-je, ne pouvoit pas conserver la tendresse de Valville, ni une fille suspecte mériter qu'on l'aimât.

A quoi donc me résoudre ? à m'en aller sur le champ. Autre affliction pour mon cœur, qui se trouvoit si bien de l'entretien de Valville.

Et voyez que de différentes mortifications il avoit fallu sentir, peser, essayer sur mon ame, pour en comparer les douleurs, & savoir à laquelle je donnerois la préférence.

Ajoutez à cela qu'il n'y a rien de consolant dans de pareilles peines, parce que c'est la vanité qui nous les cause, & que de soi-même on est incapable d'une détermination. En effet, à quoi m'avoit-il servi d'opter, & de m'être enfin fixée à la douleur de quitter Valville ? M'en étoit-il moins difficile de lui rester inconnue, comme c'étoit mon dessein ? Non vraiment, car il m'offroit son carrosse, il vouloit me recon-

duire ; ensuite , il se retranchoit à savoir mon nom , qu'il n'étoit pas naturel de lui cacher , mais que je ne pouvois pas lui dire , puisque je ne le savois pas moi-même , à moins que je prisse celui de Marianne ; & prendre ce nom-là , c'étoit presque déclarer Madame Dutour & sa boutique , ou faire soupçonner quelque chose d'approchant.

A quoi donc en étois-je réduite ? A quitter brusquement Valville , sans aucun ménagement de politesse & de reconnoissance ; à me séparer de lui comme d'un homme avec qui je voulois rompre , lui qui m'aimoit , lui que je regrettois , lui qui m'apprenoit que j'avois un cœur ; car on ne le sent que du jour où l'on aime , ( & jugez combien ce cœur est remué de la première leçon d'amour qu'il reçoit ! ) Enfin , lui que je sacrifiois à une vanité haïssable , que je condamnois intérieurement moi-même , qui me paroïssoit ridicule , & qui , malgré tout le tourment qu'elle me causoit , ne me laissoit pas seulement la consolation de me trouver à plaindre !

En vérité , Madame , avec une tête de quinze ou seize ans , avois-je tort de succomber , de perdre tout courage , & d'être abattue jusqu'aux larmes ?

Je pleurai donc , & il n'y avoit peut-être pas de meilleur expédient pour me tirer d'affaire que de pleurer , & de laisser tout-là.

Notre ame fait bien ce qu'elle fait , ou du moins son instinct le fait bien pour elle.

Vous croyez que mon découragement est mal entendu, qu'il ne peut tourner qu'à ma confusion, & c'est le contraire. Il va remédier à tout ; car premièrement il me soula-gea, il me mit à mon aise, il affoiblit ma vanité, il me défit de cet orgueilleux effroi que j'avois d'être connue de Valville. Voilà déjà bien du repos pour moi ; voici d'autres avantages.

C'est que cet abattement & ces pleurs me donnerent aux yeux de ce jeune homme je ne fais quel air de dignité romanesque qui lui en imposa, qui corrigea d'avance la médiocrité de mon état, qui disposa Valville à l'apprendre sans en être scandalisé ; car vous sentez bien que tout ceci ne sauroit demeurer sans quelque petit éclaircissement : mais n'en foyez point en peine, & laissez faire aux pleurs que je répands ; ils viennent d'ennoblir Marianne dans l'ima-gination de son Amant ; ils font foi d'une fierté de cœur qui empêchera bien qu'il ne la dédaigne.

Et dans le fonds, observons une chose. Etre jeune & belle, ignorer sa naissance, & ne l'ignorer que par un coup de mal-heur, rougir & soupirer en illustre infor-tunée de l'humiliation où cela vous laisse ;

si j'avois affaire à l'Amour, lui qui est tendre & galant, qui se plaît à honorer ce qu'il aime; voilà, pour lui paroître charmante & respectable, dans quelle situation & avec quel amas de circonstances je voudrois m'offrir à lui.

Il y a de certaines infortunes qui embellissent la beauté même, qui lui prêtent de la majesté. Vous avez alors, avec vos grâces, celle que votre histoire, faite comme un Roman, vous donne encore. Et ne vous embarrassez pas d'ignorer ce que vous êtes née; laissez travailler les chimères de l'amour là-dessus, elles sauront bien vous faire un rang distingué, & tirer bon parti des ténèbres qui cacheront votre naissance. Si une femme pouvoit être prise pour une Divinité, ce seroit en pareil cas que son Amant l'en croiroit une.

A la vérité, il ne faut pas s'attendre que cela dure; ce sont-là de ces grâces & de ces dignités d'emprunt, qui s'en retournent avec les amoureuses folies qui vous en parent.

Et moi je retourne toujours aux réflexions, & je vous avertis que je ne me les reprocherai plus: vous voyez bien que je n'y gagne rien, & que je suis incorrigible; ainsi tâchons tous deux de n'y plus prendre garde.

J'ai laissé Valville désespéré de ce que je

voulois partir sans me faire connoître; mais les pleurs qu'il me vit répandre le calmerent tout d'un coup; je n'ai jamais rien vu de si doux ni de si tendre que ce qui se peignit alors sur sa physionomie : & en effet, mes pleurs ne concluoient rien de fâcheux pour lui; ils n'annonçoient ni haine, ni indifférence; ils ne pouvoient signifier que de l'embarras.

Hé quoi, Mademoiselle, vous pleurez! me dit-il en venant se jeter à mes genoux, avec un amour où l'on démêloit déjà je ne fais quel transport d'espérance; vous pleurez! Eh! quel est donc le motif de vos larmes? Vous ai-je dit quelque chose qui vous chagrine? Parlez, je vous en conjure. D'où vient que je vous vois dans cet état-là? ajouta-t-il en me prenant une main qu'il accabloit de caresses, & que je ne retirois pas, mais que dans ma consternation je semblois lui abandonner avec décence, & comme à un homme dont le bon cœur, & non pas l'amour, obtenoit de moi cette nonchalance-là.

Répondez-moi, s'écrioit-il; avez-vous d'autres sujets de tristesse, & pourriez-vous hésiter d'ouvrir votre cœur à qui vous a donné tout le sien, à qui vous jure qu'il sera toujours à vous, à qui vous aime plus que sa vie, à qui vous aime autant que vous méritez d'être aimée? Est-ce qu'on

peut voir vos larmes sans souhaiter de vous secourir; & vous est-il permis de m'en pénétrer, sans vouloir rien faire de l'attendrissement où elles me jettent? Parlez, quel service faut-il vous rendre? Je compte que vous ne vous en irez pas sitôt.

Il faudroit donc envoyer chez Madame Dutour, lui dis-je naïvement alors, comme entraînée moi-même par le torrent de sa tendresse & de la mienne.

Et la voilà enfin déclarée, cette Madame Dutour si terrible, & sa boutique & son enseigne (car tout cela étoit compris dans son nom) & la voilà déclarée sans que j'y hésitasse, je ne m'aperçus pas que j'en parlois.

Chez Madame Dutour! une Marchande de linge? Eh! je la connois, dit Valville. C'est donc elle qui aura soin d'aller chez vous avertir où vous êtes? Mais de la part de qui lui dira-t-on qu'on vient.

A cette question ma naïveté m'abandonna, je me retrouvai glorieuse & confuse, & je retombai dans tous mes embarras.

Et en effet, y avoit-il rien de si piquant que ce qui m'arrivoit? Je viens de nommer Madame Dutour, je crois par-là avoir tout dit, & que Valville est à peu près au fait. Point du tout, il se trouve qu'il faut recommencer, que je n'en suis pas quitte, que

je ne lui ai rien appris, & qu'au lieu de comprendre que je n'envoie chez elle que parce que j'y demeure, il entend seulement que mon dessein est de la charger d'aller dire à mes parens où je suis. C'est-à-dire, qu'il la prend pour ma commissionnaire; c'est-là toute la relation qu'il imagine entre elle & moi.

Eh, d'où vient cela? c'est que j'ai si peu l'air d'une Marianne; c'est que mes grâces & ma physionomie le préoccupent tant en ma faveur; c'est qu'il est si éloigné de penser que je puisse appartenir, de près ou de loin, à une Madame Dutour, qu'apparemment il ne saura que je loge chez elle, & que je suis sa fille de boutique, que quand je lui aurai dit, & peut-être répété dans les termes les plus simples, les plus naturels, & les plus clairs.

Oh! voyez combien il sera surpris, & si moi, qui prévois sa surprise, je ne dois pas frémir plus que jamais de la lui donner.

Je ne répondois donc rien, mais il se mêloit à mon silence un air de confusion si marqué, qu'à la fin Valville entrevit ce que je n'avois pas le courage de lui dire.

Quoi, Mademoiselle, est-ce que vous logez chez Madame Dutour? Oui, Monsieur, lui répondis-je d'un ton vraiment

humilié; je ne suis pourtant pas faite pour être chez elle, mais les plus grands malheurs du monde m'y réduisent. Voilà donc ce que signifioient vos pleurs, me répondit-il en me serrant la main avec un attendrissement qui avoit quelque chose de si honnête pour moi, de si respectueux, que c'étoit comme une réparation des injures que me faisoit le sort : voyez si mes pleurs m'avoient bien servie.

L'article sur lequel nous en étions, alloit sans doute donner matière à une longue conversation entre nous, quand on ouvrit avec un grand bruit la porte de la salle, & que nous vîmes entrer une Dame menée, devinez par qui? par M. de Climal, qui pour premier objet apperçut Marianne en face, à demi-couchée sur un lit de repos, les yeux mouillés de larmes, & tête à tête avec un jeune homme dont la posture tendre & soumise menoit à croire que son entretien rouloit sur l'amour, & qu'il me disoit, je vous adore; car vous savez qu'il étoit à mes genoux, & qui plus est, c'est que dans ce moment il avoit la tête baissée sur une de mes mains, ce qui concluoit aussi qu'il la baisoit. N'étoit-ce pas là un tableau bien amusant pour M. de Climal?

Je voudrois pouvoir vous exprimer ce qu'il devint. Vous dire qu'il rougit, qu'il

perdit toute contenance , ce n'est vous rendre que les gros traits de l'état où je le vis.

Figurez-vous un homme dont les yeux regardoient tout sans rien voir , dont les bras se remuoient toujours sans avoir de geste , qui ne savoit quelle attitude donner à son corps qu'il avoit de trop , ni que faire de son visage qu'il ne savoit sous quel air présenter , pour empêcher qu'on y vît son désordre qui alloit s'y peindre.

M. de Climal étoit amoureux de moi ; comprenez donc combien il étoit jaloux. Amoureux & jaloux , voilà déjà de quoi être bien agité ; & puis M. de Climal étoit un faux dévot qui ne pouvoit avec honneur laisser transpirer ni jalousie ni amour. Ils transpiroient pourtant malgré qu'il en eût ; il le sentoît bien , il en étoit honteux ; il avoit peur qu'on n'apperçût sa honte , & tout cela ensemble lui donnoit je ne fais quelle incertitude de mouvemens , fotte , ridicule , qu'on voit mieux qu'on ne l'explique. Et ce n'est pas-là tout ; son trouble avoit encore un autre motif que j'ignorois , le voici : c'est que Valville en se levant , s'écria à demi-bas : Eh ! c'est mon oncle !

Nouvelle augmentation de singularité dans ce coup de hasard. Je n'avois fait que rougir en le voyant , cet oncle ; mais

sa parenté que j'appréhendois me déconcerta encore davantage , & la maniere dont je le regardai , s'il y fit attention , m'accusoit bien nettement d'avoir pris plaisir aux discours de Valville. J'avois tout-à-fait l'air d'être sa complice ; cela n'étoit pas douteux à ma contenance.

De sorte que nous étions trois figures très-interdites. A l'égard de la Dame que menoit M. de Climal , elle ne me parut pas s'appercevoir de notre embarras , & ne remarqua , je pense , que mes grâces , ma jeunesse , & la tendre posture de Valville.

Ce fut elle qui ouvrit la conversation. Je ne vous plains point , Monsieur , vous êtes en bonne compagnie ; un peu dangereuse , à la vérité , je n'y crois pas votre cœur fort en sureté , dit-elle à Valville en nous saluant , à quoi d'abord il ne répondit que par un sourire , faute de savoir que dire. M. de Climal , sourioit aussi , mais de mauvaise grâce , en homme indéterminé sur le parti qu'il avoit à prendre , inquiet de celui que je prendrois : car falloit-il qu'il me connût ou non , & moi-même allois-je en agir avec lui comme avec un homme que je connoissois ?

D'un autre côté , ne sachant aussi quel accueil je devois lui faire , j'observois le sien pour m'y conformer ; & comme son

air souriant ne régloit rien là-dessus, la maniere dont je le saluai ne fut pas plus décisive, & se sentit de l'équivoque où il me laissoit.

En un mot, j'en fis trop & pas assez. Dans la moitié de mon salut il sembloit que je le connoissois, dans l'autre moitié je ne le connoissois plus; c'étoit oui, c'étoit non, & tous les deux marqués.

Valville remarqua cette façon d'agir obscure; car il me l'a dit depuis, il en fut frappé.

Il faut savoir que depuis quelque-temps il soupçonnoit son oncle de n'être pas tout ce qu'il vouloit paroître; il avoit appris par de certains faits à se défier de sa religion & de ses mœurs. Il voyoit que j'étois aimable, que je demurois chez Madame Dutour, que j'avois beaucoup pleuré avant que de Pavouer. Que pouvoit après cela signifier cet accueil à double sens que je faisois à M. de Climal, qui n'avoit pas à son tour un maintien moins composé ni plus clair? Il y avoit là matiere à de fâcheuses conjectures.

J'oublie de vous dire que je feignis de vouloir me lever pour saluer plus décemment. Non, Mademoiselle, non, demeurez me dit Valville, ne vous levez point; Madame vous en empêchera elle-même quand elle saura que vous vous êtes blessée a

piéd : pour Monsieur, ajouta-t-il en adressant la parole à son oncle, je crois qu'il vous en dispense, d'autant plus qu'il me paroît que vous vous connoissez.

Je ne pense pas avoir cet honneur-là ; répondit sur le champ M. de Climal, avec une rougeur qui vengeoit la vérité de son effronterie. Est-ce que Mademoiselle m'auroit vu quelque part ? ajouta-t-il en me regardant d'un œil qui me demandoit le secret. Je ne fais, repartis-je d'un ton moins hardi que mes paroles ; mais il me sembloit que la physionomie de Monsieur ne m'étoit point inconnue. Cela se peut, dit-il : mais qu'est-il donc arrivé à Mademoiselle ? Est-ce qu'elle est tombée ?

Et cette question - là il la faisoit à son neveu, qui ne lui répondit rien. Il ne l'avoit pas seulement entendu ; son inquiétude l'occupoit de bien d'autres choses.

Oui, Monsieur, dis-je alors pour lui, toute confuse que j'étois d'aider à soutenir un mensonge dans lequel je voyois bien que Valville m'accusoit d'être de moitié avec son oncle : oui, Monsieur, c'est une chute que j'ai faite près d'ici, presque au sortir de la Messe, & on m'a portée dans cette salle parce que je ne pouvois marcher.

Mais, dit la Dame, il faudroit du secours. Si c'étoit une entorse, cela est considérable. Etes-vous seule, Mademoiselle ? N'avez-

vous personne avec vous ? Pas un laquais, pas une femme ? Non , Madame , répondis-je , fâchée de l'honneur qu'elle me faisoit , & que je reprochois à ma figure qui en étoit cause. Je ne demeure pas loin d'ici. Hé bien , dit - elle , nous allons dîner M. de Climal & moi dans ce quartier , nous vous remenerons.

Encore , dis-je en moi-même. Quelle persécution ! Tout le monde a donc la fureur de me remener ; car sur cet article-là je n'avois pas l'esprit bien fait ; & ce qui me frappa d'abord , ce fut , comme avec Valville , l'affront d'être reconduite à cette malheureuse boutique.

Cette Dame qui parloit de femme , de laquais , dont elle s'imaginoit que je devois être suivie , après cette opinion fastueuse de mon état , qu'auroit-elle trouvé ? Marianne : le beau dénouement ! Et quelle Marianne encore ? Une petite friponne en liaison avec M. de Climal , c'est-à-dire , avec un franc hypocrite.

Car quel autre nom eût pu espérer cet homme de bien ? Je vous le demande. Que seroit devenue la bonne odeur de sa vie , lui qui avoit nié de me connoître , & moi-même qui m'étois prêtée à son imposture ? N'aurai-je pas été une jolie mignone avec mes grâces , si Madame Dutour & Toinon s'étoient trouvées sur le pas de leur porte

comme elles en avoient volontiers la coutume, & nous eussent dit : Ah ! c'est donc vous, Monsieur ? Eh , d'où venez-vous, Marianne ? comme assurément elles n'y auroient pas manqué.

Oh ! voilà ce qui devoit me faire trembler, & non pas ma boutique : c'étoit-là le véritable opprobre qui méritoit mon attention. Je ne l'apperçus pourtant que le dernier, & cela est dans l'ordre. On va d'abord au plus pressé, & le plus pressé pour nous, c'est nous-mêmes, c'est-à-dire notre orgueil ; car notre orgueil & nous ce n'est qu'un ; au lieu que nous & notre vertu , c'est deux ; n'est-ce pas Madame ?

Cette vertu, il faut qu'on nous la donne ; c'est en partie une affaire d'acquisition. Cet orgueil on ne nous le donne pas , nous l'apportons en naissant , nous l'avons tant qu'on ne sauroit nous l'ôter ; & comme il est le premier en date , il est dans l'occasion le premier servi. C'est la nature qui a le pas sur l'éducation. Comme il y a longtemps que je n'ai fait de pause , vous aurez la bonté de vouloir bien que j'observe encore une chose que vous n'avez peut-être pas assez remarquée.

C'est que dans la vie, nous sommes plus jaloux de la considération des autres , que de leur estime , & par conséquent de notre innocence, parce que c'est précisément nous

que leur considération distingue, & que ce n'est qu'à nos mœurs que leur estime s'adresse.

Oh ! nous nous aimons encore plus que nos mœurs. Estimez mes qualités tant qu'il vous plaira, vous diroient tous les hommes, vous me ferez grand plaisir, pourvu que vous m'honoriez, moi, qui les ai & qui ne suis pas elles; car si vous me laissez-là, vous négligez ma personne, je ne suis pas content, vous prenez à gauche; c'est comme si vous me donniez le superflu, & que vous me refusassiez le nécessaire. Faites-moi vivre d'abord, & me divertissez après, sinon j'y pourvoirai : & qu'est-ce que cela veut dire ? c'est que pour parvenir à être honoré, je saurai bien cesser d'être honorable ; & en effet, c'est assez-là le chemin des honneurs : qui les mérite, n'y arrive guere. J'ai fini.

Ma réflexion n'est pas mal placée; je l'ai faite seulement un peu plus longue que je ne croyois. En revanche j'en ferai quelque autre ailleurs qui sera trop courte.

Je ne fais pas comment nous nous serions échappés M. de Climal & moi du péril où nous jettoit cette Dame en offrant de me reconduire.

Auroit-il pu s'exempter de prêter son carrosse? Aurois-je pu refuser de le prendre? Tout cela étoit difficile. Il pâlissoit, & je

me répondois rien : ses yeux me disoient , tirez-moi d'affaire ; les miens lui disoient , tirez-m'en vous-même ; & notre silence commençoit à devenir sensible , quand il entra un laquais qui dit à Valville que le carrosse qu'il avoit envoyé chercher pour moi étoit à la porte.

Cela nous sauva , & mon Tartuffe en fut si rassuré , qu'il osa même abuser de la sécurité où il se trouvoit pour lors , & porter l'audace jusqu'à dire : Mais il n'y a qu'à renvoyer ce carrosse , il est inutile , puisque voilà le mien , & cela du ton d'un homme qui avoit compté me mener , & qui n'avoit négligé de répondre à la proposition , que parce qu'elle ne faisoit pas la moindre difficulté.

Je songe pourtant que je devois rayer l'épithète de Tartuffe que je viens de lui donner , car je lui ai obligation à ce Tartuffe-là. Sa mémoire me doit être chère ; il devint un homme de bien pour moi. Ceci soit dit pour l'acquit de ma reconnoissance , & en réparation du tort que la vérité historique pourra lui faire encore : cette vérité a ses droits qu'il faut bien que M. de Climal essuie.

Je compris bien qu'il s'en fioit à moi pour l'impunité de sa hardiesse , & qu'il ne craignoit pas que j'eusse la malice ou la simplicité de l'en faire repentir.

Non, Monsieur, lui répondis-je, il n'est pas nécessaire que je vous dérange, puisque j'ai une voiture pour m'en retourner; & si Monsieur, dis-je tout de suite en parlant à Valville, vouloit bien appeler quelqu'un pour m'aider à me lever d'ici, je partirois tout à l'heure.

Je pense que ces Messieurs vous aideront bien eux-mêmes, dit galamment la Dame, & en voici un (c'étoit Valville qu'elle montrait) qui ne sera pas fâché d'avoir cette peine-là, n'est-il pas vrai? (discours qui venoit sans doute de ce qu'elle l'avoit vu à mes genoux.) Au reste, ajouta-t-elle, comme nous nous en allons aussi, il faut vous dire ce qui nous amenoit. Avez-vous des nouvelles de Madame de Valville? (c'étoit la mere du jeune homme.) Arrive-t-elle de sa Campagne? La reverrons-nous bientôt? Je l'attends cette semaine, dit Valville d'un air distrait & nonchalant, qui prouvoit mal cet empressement que la Dame lui avoit supposé pour moi, & qui m'auroit peut-être piquée moi-même si je n'avois pas eu aussi mes petites affaires dans l'esprit; mais j'étois trop dans mon tort pour y trouver à redire. Il y avoit d'ailleurs dans sa nonchalance je ne fais quel fonds de tristesse qui me rendoit honteuse, parce que j'en appercevois le motif.

Je sentoie que c'étoit un cœur consterné  
de

de ne savoir plus si je méritois sa tendresse, & qui avoit peur d'être obligé d'y renoncer. Y avoit-il rien de plus obligeant pour moi que cette peur-là, Madame; rien de plus flatteur, de plus aimable; rien de plus digne de jeter mon cœur dans un humble & tendre embarras devant le sien? Car c'étoit là précisément tout ce que j'éprouvois. Un mélange de plaisir & de confusion, voilà mon état. Ce sont de ces choses dont on ne peut dire que la moitié de ce qu'elles sont.

Malgré cet air de froideur dont je vous ai parlé, Valville, après avoir satisfait à la question de la Dame, vint à moi pour m'aider à me lever, & me prit par-dessous les bras; mais comme il vit que M. de Climal s'avançoit aussi: non, Monsieur, dit-il, ne vous en mêlez pas, vous ne seriez pas assez fort pour soutenir Mademoiselle, & je doute qu'elle puisse poser le pied à terre; il vaut mieux appeler quelqu'un. M. de Climal se retira. (On a si peu d'assurance quand on n'a pas la conscience bien nette.) Et là-dessus il sonne. Deux de ses gens arrivent: approchez, leur dit-il, & tâchez de porter Mademoiselle jusqu'à son carrosse.

Je crois que je n'avois pas besoin de cette cérémonie-là, & qu'avec le secours de deux bras je me serois aisément soutenue; mais j'étois si étourdie, si déconcertée, que je

me laissai mener comme on vouloit ; & comme je ne voulois pas.

M. de Climal & la Dame qui s'en retournoient ensemble , me suivirent , & Valville marchoit le dernier en nous suivant aussi.

Quand nous traversâmes la cour , je vis du coin de l'œil qu'il parloit à l'oreille d'un laquais.

Et puis me voilà arrivée à mon carrosse ; où la Dame , avant que de monter dans le sien , voulut obligeamment m'arranger elle-même. Je l'en remerciai. Mon compliment fut un peu confus ; ce que je dis à Valville le fut encore davantage : je crois qu'il n'y répondit que par une révérence , qu'il accompagna d'un coup d'œil où il y avoit bien des choses que j'entendis toutes , mais que je ne saurois rendre , & dont la principale signifioit , que faut-il que je pense ?

Ensuite je partis interdite , sans savoir ce que je pensois moi-même , sans avoir ni joie , ni tristesse , ni peine , ni plaisir. On me menoit & j'allois. Qu'est-ce que tout cela deviendra ! que vient-il de se passer ! voilà tout ce que je me disois dans un étonnement qui ne me laissoit nul exercice d'esprit , & pendant lequel je jettai pourtant un grand soupir , qui échappa plus à mon instinct qu'à ma pensée.

Ce fut dans cet état que j'arrivai chez Madame Dutour. Elle étoit assise à l'entrée

de sa boutique, qui s'impatientoit à m'attendre, parce que son dîné étoit prêt.

Je l'apperçus de loin qui me regardoit dans le carrosse où j'étois, & qui m'y voyoit, non comme Marianne, mais comme une personne qui lui ressembloit tant, qu'elle en étoit surprise; & mon carrosse étoit déjà arrêté à la porte, qu'elle ne s'avisoit pas encore de croire que ce fût moi; (c'est qu'à son compte, je ne devois arriver qu'à pied.)

A la fin pourtant il fallut bien me reconnoître. Ah, ah, Marianne! eh! c'est vous, s'écria-t-elle? Hé, pourquoi donc en fiacre? Est-ce que vous venez de si loin? Non, Madame, lui dis-je, mais je me suis blessée en tombant, & il m'étoit impossible de marcher. Je vous conterai mon accident quand je serai rentrée. Ayez à présent la bonté de m'aider, avec le cocher, à descendre.

Le cocher ouvroit la portiere pendant que je parlois : allez, allez, me dit-il, arrivez, ne vous embarrassez pas, Mademoiselle; pardi, je vous descendrai bien tout seul; une belle enfant comme vous, qu'est-ce que cela pese? C'est le plaisir. Venez, venez, jetez-vous hardiment; je vous porterois encore plus loin que vous n'iriez sur vos jambes.

En effet, il me prit entre ses bras, & me transporta comme une plume jusqu'à la

boutique, où je m'assis tout d'un coup.

Il est bon de vous dire que dans l'intervalle du transport, je jetai les yeux dans la rue, du côté d'où je venois, & que je vis à trente ou quarante pas de-là un des gens de Valville qui étoit arrêté, & qui avoit tout l'air d'avoir couru pour me suivre; & c'étoit apparemment là le résultat de ce qu'il avoit dit à ce laquais quand je l'avois vu lui parler à l'oreille.

La vue de ce domestique aposté réveilla toute ma sensibilité sur mon aventure, & me fit encore rougir : c'étoit un témoin de plus de la petitesse de mon état; & ce garçon, quoiqu'il n'eût fait que me voir chez Valville, ne se feroit pas, j'en suis sûre, imaginé que je dusse entrer chez moi par une boutique; c'est une réflexion que je fis : n'en étoit-ce pas assez pour être fâchée de le trouver-là ? Il est vrai que ce n'étoit qu'un laquais ; mais quand on est glorieuse, on n'aime point à perdre dans l'esprit de personne : il n'y a point de petit mal pour l'orgueil, point de minutie, rien ne lui est indifférent; & enfin, ce valet me mortifia. D'ailleurs, il n'étoit-là que par l'ordre de Valville, il n'y avoit pas à en douter. C'étoit bien la peine que mon Maître fît tant de façons avec cette petite fille-là, pouvoit-il dire en lui-même, d'après ce qu'il voyoit; car ces gens-là sont plus moqueurs que

d'autres ; c'est le régal de leur bassesse que de mépriser ce qu'ils ont respecté par méprise , & je craignois que cet homme-ci , dans son rapport à Valville , ne glissât sur mon compte quelque tournure insultante , qu'il ne se régalât un peu aux dépens de mon domicile , & n'achevât de rebuter la délicatesse de son Maître : je n'avois déjà que trop baissé de prix à ses yeux ; il n'osoit déjà plus faire tant de cas de l'honneur qu'il y auroit à me plaire , & adieu le plaisir d'avoir de l'amour , quand la vanité d'en inspirer nous quitte ; & Valville étoit presque dans ce cas-là. Voyez le tort que m'eût fait alors le moindre trait railleur jetté sur moi : car on ne sauroit croire la force de certaines bagatelles sur nous , quand elles sont placées ; & la vérité est que les dégoûts de Valville , provenus de là , m'auroient plus fâchée que la certitude de ne le plus voir.

A peine fus-je assise que je tirai de l'argent pour payer le cocher ; mais Madame Dutour , en femme d'expérience , crut devoir me conduire là-dessus , & me trouva trop jeune pour m'abandonner ce petit détail. Laissez-moi faire , me dit-elle , je vais le payer. Où vous a-t-il prise ? Auprès de la Paroisse , lui dis-je. Hé ! c'est tout près d'ici , répliqua-t-elle en comptant quelque monnoie : tenez , mon enfant , voilà ce qu'il vous faut.

Ce qu'il me faut ! cela ! dit le cocher ; qui lui rendit sa monnoie avec un dédain brutal. Oh que nenni ; cela ne se mesure pas à l'aune. Mais que veut-il dire avec son aune, cet homme ? répliqua gravement Madame Dutour. Vous devez être content ; on fait peut-être bien ce que c'est qu'un carrosse, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en paie.

Eh, quand ce seroit demain, dit le cocher ; qu'est-ce que cela avance ? Donnez-moi mon affaire, & ne crions pas tant : voyez de quoi elle se mêle. Est-ce vous que j'ai menée ? Est-ce qu'on vous demande quelque chose ? Quelle diable de femme ; avec ses douze sous ! elle marchande cela comme une botte d'herbes.

Madame Dutour étoit fière, parée, & qui plus est assez jolie, ce qui lui donnoit encore une autre espece de gloire.

Les femmes d'un certain état s'imaginent en avoir plus de dignité quand elles ont un joli visage ; elles regardent cet avantage-là comme un rang. La vanité s'aide de tout, & remplace ce qui lui manque avec ce qu'elle peut. Madame Dutour donc se sentit offensée de l'apostrophe ignoble du cocher : ( je vous raconte cela pour vous divertir ) ; la botte d'herbes sonna mal à ses oreilles. Comment ce jargon-là pouvoit-il venir à la bouche de quelqu'un qui la voyoit ? Y avoit-il rien dans son air qui fît penser à

pareille chose ? En vérité , mon ami , dit-elle , il faut avouer que vous êtes bien impertinent , & il me convient bien d'écouter vos sottises. Allons , retirez-vous ; voilà votre argent , prenez ou laissez : qu'est-ce que cela signifie ? Si j'appelle un voisin , on vous apprendra à parler aux bourgeois plus honnêtement que vous ne faites.

Hé bien , qu'est-ce que vient conter cette chiffonniere ? répliqua l'autre en vrai fiacre. Garre , prenez garde à elle , elle a son fichu des Dimanches. Ne semble-t-il pas qu'il faille tant de cérémonie pour parler à Madame ? On parle bien à Perrette. Hé , palsambleu , payez-moi. Quand vous seriez encore quatre fois plus bourgeoise que vous n'êtes , qu'est-ce que cela me fait ? Faut-il pas que mes chevaux vivent ? Avec quoi dîneriez-vous , vous qui parlez , si on ne vous payoit pas votre toile ? Auriez-vous la face si large ? Fi ! que cela est vilain d'être crasseuse !

Le mauvais exemple débauche. Madame Dutour qui s'étoit maintenue jusque-là dans les bornes d'une assez digne fierté , ne put résister à cette dernière brutalité du cocher. Elle laissa-là le rôle de femme respectable qu'elle jouoit , & qui ne lui rapportoit rien , se mit à sa commodité , en revint à la maniere de quereller qui étoit à son usage , c'est-à-dire aux discours d'une

commere de comptoir subalterne ; elle ne s'y épargna pas.

Quand l'amour-propre, chez les personnes comme elle, n'est qu'à demi fâché, il peut encore avoir soin de sa gloire, se posséder, ne faire que l'important, & garder quelque décence ; mais dès qu'il est poussé à bout, il ne s'amuse plus à ces fadeurs-là, il n'est plus assez glorieux pour prendre garde à lui, il n'y a plus que le plaisir d'être bien grossier, & de se déshonorer tout à son aise, qui le satisfasse.

De ce plaisir-là, Madame Dutour s'en donna sans discrétion. Attends, attends, ivrogne, avec ton fichu des Dimanches, tu vas voir la Perrette qu'il te faut ; je vais te la montrer, moi, s'écria-t-elle en courant se saisir de son aune, qui étoit à côté du comptoir.

Et quand elle en fut armée : Allons, fors d'ici, s'écria-t-elle, ou je te mesure avec cela, ni plus ni moins qu'une piece de toile, puisque toile y a. Jarnibleu, ne me frappez pas, lui dit le cocher, qui lui retenoit le bras ; ne soyez pas si osée ; je me donne au diable, ne badinons point : voyez vous, je suis un gaillard qui n'aime pas les coups, ou la peste m'étouffe. Je ne vous demande que mon dû, entendez-vous : il n'y a point de mal à ça.

Le bruit qu'ils faisoient attiroit du monde, on s'arrêtoit devant la boutique. Me laisseras-tu ? lui disoit Madame Dutour, qui dispu-  
 toit toujours son aune contre le cocher. Levez - vous donc , Marianne , appelez M. Ricard. Monsieur Ricard ! crioit-elle tout de suite elle-même ; (& c'étoit notre hôte , qui logeoit au second & qui n'y étoit pas.) Elle s'en douta : Messieurs, dit-elle en apostrophant la foule qui s'étoit arrêtée devant la porte , je vous prends tous à témoins ; vous voyez ce qui en est , il m'a battue (cela n'étoit pas vrai) ; je suis maltraitée : une femme d'honneur comme moi ! Eh vite ! eh vite ! allez chez le Commissaire ; il me connoît bien , c'est moi qui le fournis ; on n'a qu'à lui dire que c'est chez Madame Dutour : courez-y , Madame Cathos : courez-y , ma mie , crioit-elle à une servante du voisinage ; le tout avec une cornette que les secouffes que le cocher donnoit à ses bras avoient rangée de travers.

Elle avoit beau crier , personne ne bougeoit , ni Messieurs , ni Cathos.

Le peuple à Paris n'est pas comme ailleurs ; en d'autres endroits , vous le verrez quelquefois commencer par être méchant , & puis finir par être humain. Se querelle-t-on , il excite , il anime. Veut-on se battre , il sépare. En d'autres pays il laisse faire , parce qu'il continue d'être méchant.

Celui de Paris n'est pas de même ; il est moins canaille, & plus peuple que les autres peuples.

Quand il accourt en pareil cas , ce n'est pas pour s'amuser de ce qui se passe , ni comme qui diroit de s'en réjouir ; non , il n'a pas cette maigne espiéglerie-là : il ne va pas rire : car il pleurera peut-être , & ce sera tant mieux pour lui. Il va voir , il va ouvrir des yeux stupidement avides , il va jouir bien sérieusement de ce qu'il verra ; en un mot , alors il n'est ni polisson , ni méchant , & c'est en quoi j'ai dit qu'il étoit moins canaille : il est seulement curieux , d'une curiosité sotte & brutale , qui ne veut ni bien ni mal à personne , qui n'y entend point d'autre finesse que de venir se repaître de ce qui arrivera. Ce sont des émotions d'ames que ce peuple demande ; les plus fortes sont les meilleures : il cherche à vous plaindre , si on vous outrage ; à s'attendrir pour vous , si on vous blesse ; à frémir pour votre vie , si on la menace : voilà ses délices ; & si votre ennemi n'avoit pas assez de place pour vous battre , il lui en feroit lui-même , sans en être plus mal intentionné , & lui diroit volontiers : tenez , faites à votre aise , & ne nous retranchez rien du plaisir que nous avons à frémir pour ce malheureux. Ce n'est pourtant pas les choses cruelles qu'il aime , il en a peur au contraire ; mais

Il aime l'effroi qu'elles lui donnent , cela remue son ame , qui ne fait jamais rien , qui n'a jamais rien vu , qui est toujours toute neuve.

Tel est le peuple de Paris à ce que j'ai remarqué dans l'occasion. Vous ne vous feriez peut-être pas trop fouciée de le connoître ; mais une définition de plus ou de moins , quand elle vient à propos , ne gâte rien dans une histoire : ainsi , laissons celle-là puisqu'elle y est.

Vous jugez bien , suivant le portrait que j'ai fait de ce peuple , que Madame Dutour n'avoit point de secours à en espérer.

Le moyen qu'aucun des assistans eût voulu renoncer à voir le progrès d'une querelle qui promettoit tant ? A tous momens on touchoit à la catastrophe. Madame Dutour n'avoit qu'à pouvoir parvenir à frapper le cocher de l'aune qu'elle tenoit , voyez ce qu'il en seroit arrivé avec un fiacre.

De mon côté j'étois désolée , je ne cessois de crier à Madame Dutour : Arrêtez-vous. Le cocher s'enrouoit à prouver qu'on ne lui donnoit pas son compte , qu'on vouloit avoir sa course pour rien , témoins les douze sous qui n'alloient jamais sans avoir leur épithete , & des épithetes d'un cocher , on en soupçonne l'incivile élégance.

Le seul intérêt des bonnes mœurs devoit engager Madame Dutour à composer avec

ce misérable : il n'étoit pas honnête à elle de soutenir l'énergie de ses expressions ; mais elle en dévorait le scandale en faveur de la rage qu'elle avoit d'y répondre , elle étoit trop fâchée pour avoir les oreilles délicates.

Oui , malotru , oui , douze sous ; tu n'en auras pas davantage , disoit-elle. Et moi je ne les prendrai pas , douze diablesses , répondoit le cocher. Encore ne les vaux-tu pas , continuoit-elle : n'es-tu pas honteux , fripon ? Quoi , pour venir d'auprès de la Paroisse ici ! Quand ce seroit pour un carrosse d'Ambassadeur. Tiens , jarni de ma vie , un denier avec tu ne l'aurois pas ; j'aimerois mieux te voir mort , & il n'y auroit pas grande perte ; & souviens-toi seulement que c'est aujourd'hui la saint Matthieu , bon jour bonne œuvre ; ne l'oublie pas , & laisse venir demain , tu verras comme il sera fait : c'est moi qui te le dis , qui ne suis pas une chiffonniere , mais bel & bien Madame Dutour , Madame pour toi , Madame pour les autres , & Madame tant que je serai au monde , entends-tu ?

Tout ceci ne se disoit pas sans tâcher d'arracher le bâton des mains du cocher qui le tenoit , & qui , à la grimace & au geste que je lui vis faire , me parut prêt à traiter Madame Dutour comme un homme.

Je crois que c'étoit fait de la pauvre femme : un gros poing de mauvaise volonté

levé sur elle, alloit lui apprendre à badiner avec la modération d'un fiacre, si je ne m'étois pas hâtée de tirer environ vingt sous & de les lui donner.

Il les prit sur le champ, secoua l'aune entre les mains de Madame Dutour assez violemment pour l'en arracher, la jetta dans son arriere-boutique, enfonça son chapeau, en me disant : grand merci, Mignone ; sortit de là, traversa la foule qui s'ouvrit alors, tant pour le laisser sortir, que pour livrer passage à Madame Dutour, qui vouloit courir après lui, que j'en empêchai, & qui me disoit : Jour de Dieu ! vous n'êtes qu'une petite sotte. Vous voyez bien ces vingt sous-là, Marianne, je ne vous les pardonnerai jamais, ni à la vie, ni à la mort : ne m'arrêtez pas, car je vous battraï. Vous êtes encore bien plaisante avec vos vingt sous, pendant que c'est votre argent que j'épargne ! Et mes douze sous, s'il vous plaît, qui est-ce qui me les rendra ? (car l'intérêt chez Madame Dutour ne s'étourdisoit de rien.) Les emporte-t-il aussi, Mademoiselle ? Il falloit donc lui donner toute la boutique.

Eh, Madame, lui dis-je, votre monnoie est à terre, & je vous la rendrai si on ne la trouve pas ; ce que je disois en fermant la porte d'une main, pendant que je tenois Madame Dutour de l'autre.

Le beau carillon ! dit-elle, quand elle vit

la porte fermée. Nous voilà pas mal. Ah ça, voyons donc cette monnoie qui est à terre, ajouta-t-elle, en la ramassant avec autant de sang froid que s'il ne s'étoit rien passé. Le coquin est bienheureux que Toinon n'ait pas été ici; elle vous auroit bien empêché de jeter l'argent par les fenêtres: mais il faut justement que cette bégueule-là ait été dîner chez sa mere. Malepeste! elle est un peu meilleure ménagere; aussi n'a-t-elle que ce qu'elle gagne, & les autres ce qu'on leur donne: au lieu que vous, Dieu merci, vous êtes riche; vous avez un si bon Trésorier, pourvu qu'il dure.

Eh, Madame, lui dis-je avec quelque impatience, ne plaisantons point là-dessus, je vous prie. Je fais bien que je suis pauvre, mais il n'est pas nécessaire de m'en railler, non plus que des secours qu'on a bien voulu me donner; & j'aime encore mieux y renoncer, n'avoir rien, & sortir de chez vous, que d'y demeurer exposée à des discours aussi désobligeans. Tenez, dit-elle, où va-t-elle chercher que je la raille, à cause que je lui dis qu'on lui donne! Hé, pardi! oui, on vous donne, & vous prenez, comme de raison; à bien donné bien pris; ce qui est donné n'est pas fait pour rester là peut-être; & quand on voudra, je prendrai, voilà tout le mal que j'y sache, & je prie Dieu qu'il m'arrive. On ne me donne rien,

je ne prends rien , & c'est tant pis. Voyez de quoi elle se fâche. Allons, allons, dîmons, cela devroit être fait : il faut aller à vêpres, & tout de suite elle alla se mettre à table. Je me levai pour en faire autant , en me soutenant sur cette aune que Madame Dutour avoit remis sur le comptoir, & je n'en avois pas trop besoin.

Il me faudroit un chapitre exprès si je voulois rapporter l'entretien que nous eûmes en mangeant.

Je ne disois mot , & je boudois. Madame Dutour , commé je crois l'avoir déjà dit , étoit une bonne femme dans le fond , se fâchant souvent au-delà de ce qu'elle étoit fâchée : c'est-à-dire , que de toute la colere qu'elle montrait dans l'occasion , il y en avoit bien la moitié dont elle auroit pu se passer , & qui n'étoit-là que pour représenter : c'est qu'elle s'imaginait que plus on se fâchoit , plus on faisoit figure ; & d'ailleurs , elle s'animoit elle-même du bruit de sa voix. Son ton , quand il étoit brusque , engageoit son esprit à l'être aussi , & c'étoit de tout cela ensemble que me vint cette enfilade de duretés que j'essuyai de sa part : & ce que je dis-là d'elle n'annonce pas des mouvemens de mauvaise humeur bien opiniâtres ni bien sérieux ; ce sont des bêtises ou des enfances , dont il n'y a que de bonnes gens qui soient capables ; de bonnes

gens de peu d'esprit, à la vérité, qui n'ont que de la foiblesse pour tout caractère; ce qui leur donne une bonté habituelle avec de petits défauts, de petites vertus qui ne sont que copies de ce qu'ils ont vu faire aux autres.

Et telle étoit Madame Dutour, que je vous peins par hasard en passant. Ce fut donc par cette bonté habituelle qu'elle fut touchée de mon silence.

Peut-être aussi s'en inquiéta-t-elle à cause de la menace que je lui avois faite de sortir de chez elle, si elle me chagrinoit davantage : ma pension étoit bonne à conserver.

A qui en avez-vous donc ? me dit-elle, comme vous voilà muette & pensive ? Est-ce que vous avez du chagrin ? Oui, Madame ; vous m'avez mortifiée, lui répondis-je sans la regarder.

Quoi ! vous songez encore à cela ? reprit-elle : Eh, mon Dieu, Marianne, que vous êtes enfant ! Qu'est-ce donc que je vous ai dit ? Je ne m'en souviens plus. Est-ce que vous croyez quand on est en colère qu'on va éplucher ses paroles ? Eh, pardi, ce n'est pas pour s'épiloguer qu'on vit ensemble. Hé bien, j'ai parlé un petit brin de M. de Climal ; est-ce cela qui vous fâche, à cause que c'est lui qui prend soin de vous & qui fait votre dépense ? Est-ce là tout ? Gageons, parce que vous n'avez ni pere ni

mere, que vous avez cru encore que je pensois à cela. Car vous êtes d'un naturel soupçonneux, Marianne; vous avez toujours l'esprit au guet. Toinon me l'a bien dit; & sous prétexte que vous ne connoissez point vos parens, vous allez toujours vous imaginant qu'on n'a que cela dans la tête. Par hasard, hier avec notre voisine, nous parlions d'un enfant trouvé qu'on avoit pris dans une allée : vous étiez dans la salle, vous nous entendîtes ; n'allâtes - vous pas croire que c'étoit vous que nous disions ? Je le vis bien à la mine que vous fîtes en venant ; & voilà que vous recommencez encore aujourd'hui : & je prie Dieu que ce soit-là mon dernier morceau, si j'ai non plus pensé à pere & mere, que s'il n'y en avoit jamais eu pour personne. Au surplus, les enfans trouvés, les enfans qui ne le sont point, tout cela se ressemble ; & si on mettoit là tous ceux qui sont comme vous sans qu'on le sache, s'il falloit que le Commissaire les emportât, où diantre les mettroit-il ? Dans le monde on est ce qu'on peut, & non pas ce qu'on veut. Vous voilà grande & bien faite ; & puis Dieu est le pere de ceux qui n'en ont point ; charité n'est pas morte. Par exemple, n'est-ce pas une Providence que ce M. de Climal ? Il est vrai qu'il ne va pas droit dans ce qu'il fait pour vous, mais qu'importe, Dieu mene tout-à

138 LA VIE DE MARIANNE:

bien : si l'homme ne vaut rien , l'argent en est bon , & encore meilleur que d'un bon Chrétien , qui ne donneroit pas la moitié tant. Demeurez en repos , mon enfant , je ne vous recommande que le ménage. On ne vous dit point d'être avaricieuse. Voilà que ma Fête arrive ; quand ce viendra la vôtre , celle de Toinon , dépensez alors , qu'on se régale , à la bonne heure , chacun en profite ; mais hors cela , & dans les jours de Carnaval , où tout le monde se réjouit , gardez-moi votre petit fait.

Elle en étoit là de ses leçons , dont elle ne se lassoit pas , & dont une partie me scandalisoit plus que ses brusqueries , quand on frappa à la porte. Nous verrons qui c'étoit dans la suite. C'est ici que mes aventures vont devenir nombreuses & intéressantes : je n'ai pas encore deux jours à demeurer chez Madame Dutour , & je vous promets aussi moins de réflexions si elles vous fâchent , vous m'en direz votre sentiment.

*Fin de la seconde Partie.*



L A V I E  
D E  
M A R I A N N E,  
O U  
L E S A V E N T U R E S  
D E M A D A M E  
L A C O M T E S S E D E\*\*\*

---

*TROISIEME PARTIE.*

OUI, Madame, vous avez raison, il y a trop long-temps que vous attendez la suite de mon histoire : je vous en demande pardon, je ne m'excuserai point, j'ai tort, & je commence.

Je vous ai dit qu'on frappa à la porte pendant que Madame Dutour me prêchoit

une économie dont elle approuvoit pourtant que je me dispensasse à son profit, c'est-à-dire à sa Fête, à celle de Toinon, à la mienne, & à de certains jours de réjouissance, où ce seroit fort bien de dépenser mon argent pour la régaler elle & sa maison.

C'étoit donc-là à peu près ce qu'elle me disoit, quand le bruit qu'on fit à la porte l'interrompit. Qui est-là ? cria-t-elle tout de suite & sans se lever ; qui est-ce qui frappe ? Je venois d'entendre arrêter un carrosse ; & comme on répondit au qui est-là de Madame Dutour, il me sembla reconnoître la voix de la personne qui répondoit. Je pense que c'est M. de Climal, lui dis-je. Croyez-vous ? me dit-elle en courant vite ; & je ne me trompois point ; c'étoit lui-même.

Eh, mon Dieu, Monsieur, je vous fais bien excuse : vraiment je me serois bien plus pressée si j'avois cru que c'étoit vous, lui dit-elle. Tenez, Marianne & moi nous étions encore à table ; il n'y a que nous deux ici. Jannot (c'étoit son fils) est avec sa Tante qui doit le mener tantôt à la foire ; car il faut toujours que cet enfant soit fourré chez elle, sur-tout les Fêtes. Madelon (c'étoit sa servante) est à la noce d'un cousin qu'elle a, & je lui ai dit, va-t-en ; cela n'arrive pas tous les jours, & en voilà pour long-temps. D'un autre côté, Toinon

est allée voir sa mere, qui ne la voit pas souvent, la pauvre femme. Elle demeure si loin; c'est au fauxbourg saint-Marceau, imaginez-vous s'il y a à trotter: & tant mieux, j'en suis bien aise, moi; cela fait que la fille ne sort guere: de sorte que je suis restée seule en attendant Marianne, qui par-dessus le marché s'est avisée de tomber en venant de l'Eglise, & qui s'est fait mal à un pied; ce qui est cause qu'elle n'a pu marcher, & qu'il a fallu la porter près de là dans une maison pour accommoder son pied, pour avoir un Chirurgien qui ne se trouve pas là à point nommé; il faut qu'il vienne, qu'il voie ce que c'est, qu'on déchauffe une fille, qu'on la rechauffe, qu'elle se repose; ensuite un fiacre dont elle a eu besoin, & qui me l'a ramenée ici toute éclopée, pour ma peine de l'avoir attendue jusqu'à une heure & demie: & puis est-ce là tout? Vous croyez qu'on va dîner, n'est-ce pas? Bon! n'y avoit-il pas encore ce maudit fiacre que j'ai voulu payer moi-même pour épargner l'argent de Marianne, qui ne se connoît pas à cela, & qui, malgré moi, a été lui donner une fois plus qu'il ne falloit, j'étois dans une colere; aussi je l'aurois battue si j'avois été assez forte.

Il y a eu donc bien du bruit, dit M. de Climat? Oh, du bruit: si vous voulez, reprit-elle, je me suis un peu emportée.

contre lui ; mais au surplus il n'y a eu que quelques voisins qui se sont assemblés à notre porte , quelques passans , par-ci , par-là.

Tant pis , lui dit-il assez froidement ; ce sont-là de ces scènes qu'il faut éviter le plus qu'on peut , & Marianne qui l'a payé a pris le bon parti. Comment va votre pied ? ajouta-t-il en s'adressant à moi. Assez bien , lui dis-je , je n'y sens presque plus que de la foiblesse ; j'espère que demain il n'y aura rien.

Avez-vous achevé de dîner , nous dit-il ? Ho , sans doute , reprit Madame Dutour , nous causions de choses & d'autres. Ne vous asseyez - vous pas , Monsieur ? avez - vous quelque chose à dire à Marianne ? Oui , dit-il , j'ai à lui parler.

Eh bien , reprit-elle , ayez donc la bonté de passer dans la salle ; vous ne seriez pas bien ici , c'est notre taudis. Venez , Marianne , appuyez - vous sur moi , je vous menerai jusque - là : attendez , attendez , je m'en vais chercher mon aune , avec quoi vous vous soutiendrez. Non , non , dit M. de Climal , je l'aiderai : prenez mon bras , Mademoiselle ; & là-dessus je me levai , nous rentrâmes dans la boutique pour passer dans cette petite salle , où je crois que j'aurois fort bien été toute seule , en me soutenant d'une canne.

Ah ça, dit Madame Dutour pendant que je m'asseyois dans un fauteuil, puisque vous avez à entretenir Marianne, moi je vais prendre ma coiffe, & sortir pour aller entendre un petit bout de vêpres : elles seront bien avancées, mais je ne perdrai pas tout, & j'en aurai toujours peu ou prou. Adieu, Monsieur; excusez si je m'en vais; je vous laisse le gardien de la maison. Marianne, si quelqu'un vient me demander, dites que je ne serai pas long-temps, entendez-vous, ma fille ? Monsieur, je suis votre servante.

Elle nous quitta alors, sortit un moment après, ne fit que tirer la porte de la rue sans la fermer, parce qu'il ne pouvoit entrer qui que soit dans la boutique, sans que nous le vissions de la salle.

Jusque-là, M. de Climal avoit eu l'air sombre & rêveur; il ne m'avoit pas dit quatre paroles, & sembloit attendre qu'elle fût partie pour entamer la conversation. De mon côté, à l'air intrigué que je lui voyois, je me doutois de ce qu'il alloit me dire, & j'en étois dégoûtée d'avance. Apparemment qu'il va être question de son amour, pensois-je en moi-même.

Car avant mon aventure avec Valville, vous vous ressouvenez bien que j'avois déjà conclu que M. de Climal m'aimoit, & j'en étois encore plus sûre depuis ce qui

s'étoit passé chez son neveu. Un dévot qui avoit rougi de m'y rencontrer, qui avoit feint de ne m'y pas connoître, ne pouvoit y avoir été si confus & si dissimulé, que parce que le fond de sa conscience sur mon chapitre ne lui faisoit pas honneur : on appelle cela rougir devant son péché, & vous ne sauriez croire combien alors ce vieux pécheur me paroissoit laid, combien sa présence m'étoit à charge.

Trois jours auparavant, en découvrant qu'il m'aimoit, je m'étois contentée de penser que c'étoit un hypocrite que je n'avois qu'à laisser être ce qu'il voudroit, & qu'il n'y gagneroit rien ; mais à présent je n'en restois pas-là ; je ne me contenois plus pour lui dans cette tranquille indifférence. Ses sentimens me scandalisoient, m'indignoient, le cœur m'en soulevoit. En un mot, ce n'étoit plus le même homme à mes yeux ; les tendresses du neveu, jeune, aimable & galant, m'avoient appris à voir l'oncle tel qu'il étoit, & tel qu'il méritoit d'être vu ; elles l'avoient flétri, & m'éclaireroient sur son âge, sur ses rides & sur toute la *laideur de son caractère*.

Quelle folle & ridicule figure n'a-t-il pas été obligé de faire chez Valville ? Que va-t-il me dire avec son vilain amour, qui offense Dieu ? Va-t-il m'exhorter à ne valoir pas mieux que lui, sous prétexte des services qu'il

qu'il me rendra, me disois-je ? Ah ! qu'il est haïssable ! Comment un homme, à cet âge-là, ne se trouve-t-il pas lui-même horrible ? Etre aussi vieux qu'il l'est, avoir l'air dévot, passer pour un si bon chrétien, & ensuite venir dire en secret à une jeune fille, ne prenez pas garde à cela, je ne suis qu'un fourbe, je trompe tout le monde, & je vous aime en débauché honteux, qui voudroit bien aussi vous rendre libertine ! ne voilà-t-il pas un Amant bien ragoûtant ?

C'étoit - là à peu près les petites idées dont je m'occupois, pendant qu'il gardoit le silence en attendant que la Dutour fût partie.

Enfin, nous restâmes seuls dans la maison. Que cette femme est babillarde ! me dit-il en levant les épaules. J'ai cru que nous ne pourrions nous en défaire. Oui, lui répondis-je, elle aime assez à parler ; d'ailleurs, elle ne s'imagine pas que vous ayez rien de si secret à me dire.

Que pensez-vous de notre rencontre chez mon neveu ? reprit-il en souriant. Rien, dis-je, sinon que c'est un coup de hasard. Vous avez très-sagement fait de ne me pas connoître, me dit-il. C'est qu'il m'a paru que vous le souhaitiez ainsi, répondis-je. Et à propos de cela, Monsieur, d'où vient est-ce que vous êtes bien aise que je ne vous aie pas nommé, & que vous avez

fait semblant de ne m'avoir jamais vue ?

C'est, me répondit-il d'un air insinuant & doux, qu'il vaut mieux pour vous & pour moi qu'on ignore les liaisons que nous avons ensemble, qui dureront plus d'un jour, & sur lesquelles il n'est pas nécessaire qu'on glose, ma chere fille : vous êtes si aimable, qu'on ne manqueroit pas de croire que je vous aime.

Oh, il n'y a rien à appréhender, repris-je d'un ton ingénu ; on fait que vous êtes un si honnête homme. Oui, oui, dit-il comme en badinant, on le fait, & on a raison de le croire ; mais, Marianne, on n'en est pas moins honnête homme pour aimer une jolie fille.

Quand je dis honnête homme, répondis-je, j'entends un homme de bien, pieux & plein de Religion ; ce qui, je crois, empêche qu'on ait de l'amour, à moins que ce ne soit pour sa femme.

Mais, ma chere enfant, me dit-il, vous me prenez donc pour un Saint ? Ne me regardez point sur ce pied-là vraiment ; vous me faites trop d'honneur, je ne le suis point ; & un Saint même auroit bien de la peine à l'être auprès de vous : oui, bien de la peine ; jugez des autres : & puis je ne suis pas marié, je n'ai plus de femme à qui je doive mon cœur, moi ; il ne m'est point défendu d'aimer, je suis libre. Mais nous

parlerons de cela; revenons à votre accident.

Vous êtes onbée, il a fallu vous porter chez mon neveu, qui est un étourdi, & qui aura débuté par vous dire des galanteries, n'est-il pas vrai? Il vous en contoît du moins quand nous sommes entrés cette Dame & moi, & il n'y avoit rien là d'étonnant. Il vous a trouvée ce que vous êtes, c'est-à-dire belle, aimable, charmante; en un mot; ce que tout le monde vous trouvera : mais comme je suis assurément le meilleur ami que vous ayiez dans le monde; (& c'est de quoi j'espère bien vous donner des preuves) dites-moi, ma belle enfant, n'auriez-vous pas quelque penchant à l'écouter? Il m'a semblé vous voir un air assez satisfait auprès de lui; me suis-je trompé?

Moi, Monsieur! répondis-je; je l'écoutois parce que j'étois chez lui, je ne pouvois pas faire autrement; mais il ne me disoit rien que de fort poli & fort honnête.

De fort honnête, dit-il en répétant ce mot : prenez garde, Marianne, ceci pourroit déjà bien venir d'un peu de prévention. Hélas! que je vous plaindrois, dans la situation où vous êtes, si vous étiez tentée de prêter l'oreille à de pareilles cajoleries! Ah, mon Dieu! que ce seroit dommage! eh, que deviendriez-vous? Mais, dites-moi, vous a-t-il demandé où vous demeurez?

Je crois qu'oui, Monsieur, répondis-je en rougissant; & vous qui n'en saviez pas les conséquences, vous le lui avez sans doute appris, ajouta-t-il. Je n'en ai point fait de difficulté, repris-je; aussi-bien l'auroit-il su quand je serois montée dans le fiacre, puisque avant que de partir il faut bien dire où l'on va.

Vous me faites trembler pour vous, s'écria-t-il d'un air sérieux & compatissant; oui, trembler. Voilà un événement bien fâcheux, & qui aura les plus malheureuses suites du monde, si vous ne les prévenez pas: il vous perdra, ma fille, je n'exagère rien, & je ne saurois me lasser de le dire. Hélas! qu'il seroit dommage qu'avec les grâces & la beauté que vous avez, vous devinssiez la proie d'un jeune homme qui ne vous aimera point! car ces jeunes fous-là savent-ils aimer? ont-ils un cœur? ont-ils des sentimens, de l'honneur, un caractère enfin? Ils n'ont que des vices, sur-tout avec une fille de votre état, que mon neveu croira fort au-dessous de lui, qu'il regardera comme une jolie grisette, dont il va tâcher de faire une bonne fortune, & à qui il se promet bien de tourner la tête: ne vous attendez pas à autre chose. De petites galanteries, de petits présens qui vous amuseront, les protestations les plus tendres que vous croirez, un étalage de sa

fausse passion, qui vous séduira, un éloge éternel de vos charmes; enfin, de petits rendez-vous que vous refuserez d'abord, que vous accorderez après, & qui cesseront tout d'un coup par l'inconstance & par les dégoûts du jeune homme; voilà tout ce qui en arrivera: voyez, cela vous convient-il? Je vous le demande, est-ce cela qu'il vous faut? Vous avez de l'esprit & de la raison, & il n'est pas possible que vous ne considériez quelquefois le cas où vous êtes, que vous n'en soyez inquiète, effrayée. On a beau être jeune, distraite, imprudente, tout ce qu'il vous plaira, on ne sauroit pourtant oublier son état, quand il est aussi triste, aussi déplorable que le vôtre; & je ne dis rien de trop, vous le savez, Marianne. Vous êtes une orpheline, & une orpheline inconnue à tout le monde, qui ne tient à qui que ce soit sur la terre, dont qui que ce soit ne s'inquiète & ne se soucie, ignorée pour jamais de votre famille, que vous ignorez de même, sans parens, sans biens, sans amis, moi seul excepté, que vous n'avez connu que par hasard, qui suis le seul qui s'intéresse à vous, & qui, à la vérité, vous suis tendrement attaché, comme vous le voyez bien par la manière dont je vous parle, & comme il ne tiendra qu'à vous de le voir infiniment plus dans la suite: car je suis riche, (soit dit en passant)

& je puis vous être d'un grand secours, pourvu que vous entendiez vos véritables intérêts, & que j'aie lieu de me louer de votre conduite : quand je dis de votre conduite, c'est de la prudence que j'entends, & non pas une certaine austérité de mœurs. Il n'est pas question ici d'une vie rigide & sévère, qu'il vous seroit difficile, & peut-être impossible de mener ; vous n'êtes pas même en situation de regarder de trop près à vous là-dessus. Dans le fond, je vous parle ici en homme du monde, entendez-vous ? en homme qui, après tout, songe qu'il faut vivre, & que la nécessité est une chose terrible. Ainsi, quelque ennemi que je vous paroisse de ce qu'on appelle amour, ce n'est pas contre toutes sortes d'engagemens que je me déclare : je ne vous dis pas de les fuir tous ; il y en a d'utiles & de raisonnables, de même qu'il y en a de ruineux & d'insensés, comme le seroit celui que vous prendriez avec mon neveu, dont l'amour n'aboutiroit à rien qu'à vous ravir tout le fruit du seul avantage que je vous connoisse, qui est d'être aimable. Vous ne voudriez pas perdre votre temps à être la Maîtresse d'un jeune étourdi, que vous aimeriez tendrement & de bonne foi, à la vérité ; ce qui seroit un plaisir, mais un plaisir bien malheureux, puisque le petit libertin ne vous aimeroit pas de même, &

qu'au premier jour il vous laisseroit dans une indigence, dans une misere dont vous auriez plus de peine à sortir que jamais. Je dis une misere, parce qu'il s'agit de vous éclairer, & non pas d'adoucir les termes, & c'est à tout cela que j'ai songé depuis que je vous ai quittée. Voilà ce qui m'a fait sortir de si bonne heure de la maison où j'ai dîné : car j'ai bien des choses à vous dire, Marianne; je suis dans de bons sentimens pour vous; vous vous en êtes sans doute apperçue.

Oui, Monsieur, lui répondis-je les larmes aux yeux, confuse & même aigrie de la triste peinture qu'il venoit de faire de mon état, & scandalisée du vilain intérêt qu'il avoit à m'effrayer tant; oui, parlez, je me fais un devoir de suivre en tout les conseils d'un homme aussi pieux que vous.

Laissons-là ma piété, vous dis-je, reprit-il en s'approchant d'un air badin pour me prendre la main; je vous ai déjà dit dans quel esprit je vous parle. Encore une fois, je mets ici la Religion à part; je ne vous prêche point, ma fille, je vous parle raison; je ne fais ici auprès de vous que le personnage d'un homme de bon sens, qui voit que vous n'avez rien, & qu'il faut pourvoir aux besoins de la vie; à moins que vous ne vous déterminiez à servir; ce dont vous m'avez paru fort éloignée,

& ce qui effectivement ne vous convient pas.

Non, Monsieur, lui dis-je en rougissant de colere; j'espere que je ne serai pas obligée d'en venir-là.

Ce seroit une triste ressource, me dit-il; je ne saurois moi-même y penser sans douleur; car je vous aime, ma chere enfant, & je vous aime beaucoup.

J'en suis persuadée, lui dis-je, je compte sur votre amitié, Monsieur, & sur la vertu dont vous faites profession, ajoutai-je pour lui ôter la hardiesse de s'expliquer plus clairement.

Mais je n'y gagnai rien. Eh! Marianne, me répondit-il, je ne fais profession de rien que d'être foible, & plus foible qu'un autre, & vous savez fort bien ce que je veux dire par le mot d'amitié; mais vous êtes une petite malicieuse, qui vous divertissez, & qui feignez de ne pas m'entendre. Oui, je vous aime, vous le savez; vous y avez pris garde, & je ne vous apprends rien de nouveau. Je vous aime comme une belle & charmante fille que vous êtes. Ce n'est pas de l'amitié que j'ai pour vous, Mademoiselle; j'ai cru d'abord que ce n'étoit que cela, mais je me trompois; c'est de l'amour, & du plus tendre: m'entendez-vous à présent? de l'amour, & vous ne perdez rien au change; votre for-

tune n'en ira pas plus mal : il n'y a point d'ami qui vaille un Amant comme moi.

Vous mon Amant ! m'écriai-je en baissant les yeux ; vous , Monsieur ! je ne m'y attendois pas.

Hélas ! ni moi non plus, reprit-il ; ceci est une affaire de surprise , ma fille. Vous êtes dans une grande infortune ; je n'ai rien vu de si à plaindre que vous , de si digne d'être secouru. Je suis né avec un cœur sensible aux malheurs d'autrui , & je m'imaginois n'être que généreux en vous secourant , que compatissant , que pieux même , puisque vous me regardez aussi comme tel ; & il est vrai que je suis dans l'habitude de faire tout le bien qu'il m'est possible. J'ai cru d'abord que c'étoit de même avec vous ; j'en ai agi imprudemment dans cette confiance , & il en est arrivé ce que je méritois ; c'est que ma confiance a été confondue : car je ne prétends pas m'excuser , j'ai tort ; il auroit été mieux de ne vous pas aimer , j'en serois plus louable assurément : il falloit vous craindre , vous fuir , vous laisser-là. Mais d'un autre côté , si j'avois été si prudent , où en seriez-vous , Marianne ! dans quelles affreuses extrémités alliez-vous vous trouver ? Voyez combien ma petite foiblesse , ou mon amour , (comme il vous plaira l'appeller) vint à propos pour vous. Ne semble-t-il pas que

c'est la Providence qui permet que je vous aime, & qui vous tire d'embarras à mes dépens ? Si j'avois pris garde à moi, vous n'aviez point d'afile, & c'est cette réflexion-là qui me console quelquefois des sentimens que j'ai pour vous. Je me les reproche moins, parce qu'ils m'étoient nécessaires, & que d'ailleurs ils m'humilient ; c'est un petit mal qui fait un grand bien, un bien infini : vous n'imaginez pas jusqu'où il va. Je ne vous ai parlé que de cette indigence où vous resteriez au premier jour, si vous écoutiez mon neveu, lui ou tout autre, & ne vous ai rien dit de l'opprobre qui la suivroit, & que voici : c'est que la plupart des hommes, & sur-tout des jeunes gens, ne ménagent pas une fille comme vous quand ils la quittent ; c'est qu'ils se vantent d'avoir réussi auprès d'elle ; c'est qu'ils sont indiscrets, imprudens & moqueurs sur son compte ; c'est qu'ils l'indiquent, qu'ils la montrent, qu'ils disent aux autres, la voilà. Oh ! jugez quel avantage ce feroit-là pour vous, qui êtes la plus aimable personne de votre sexe, & qui par conséquent seriez aussi la plus déshonorée. Car dans un pareil cas, c'est ce qu'il y a de plus beau qui est le plus méprisé, parce que c'est ce dont on est le plus fâché de trouver méprisable : non pas qu'on exige qu'une belle fille n'ait point d'Amans ; au

contraire, n'en eût-elle point, on lui en soupçonne, & il lui sied mieux d'en avoir qu'à une autre, pourvu que rien n'éclate, & qu'on puisse toujours penser en la voyant, que c'est un grand bonheur que d'être bien venu d'elle. Or, ce n'en est plus un quand elle est décriée, & vous ne risquez rien de tout cela avec moi. Vous sentez bien, du caractère dont je suis, que votre réputation ne court aucun hasard; je ne ferai pas curieux qu'on sache que je vous aime, ni que vous y répondiez. C'est dans le secret que je prétends réparer vos malheurs, & vous assurer sourdement une petite fortune qui vous mette pour jamais en état de vous passer du secours des gens qui ne me ressembleroient pas, qui seroient plus ou moins riches, mais tous avarés, tous amoureux sans tendresse, qui ne vous donneroient qu'une aisance médiocre & passagère, & dont vous seriez pourtant obligée de souffrir l'amour, même en restant chez Madame Dutour.

A ce discours, je me sentis faisie d'une douleur si vive, je me fis tant de pitié à moi-même, de me voir exposée à l'insolence d'un pareil détail, que je m'écriai en fondant en larmes : Eh, mon Dieu ! à quoi suis-je réduite !

Et comme il crut que mon exclamation venoit de l'épouvante qu'il me donnoit :

doucement, me dit-il d'un air consolant & en me serrant la main, doucement, mon aimable & chere fille, rassurez-vous; puis-que nous nous sommes rencontrés, vous voilà hors du péril dont je parle: il est vrai que vous ne l'éviteriez pas sans moi; car il ne faut pas vous flatter, vous n'êtes point née pour être une lingere; ce n'est point une ressource pour vous que ce métier là, vous n'y ferez aucun progrès. Vous le sentez bien, j'en suis sûr; & quand vous vous y rendriez habile, il faut de l'argent pour devenir Maîtresse, & vous n'en avez pas; vous seriez donc toujours fille de boutique. Oh, je vous prie, gagneriez-vous dans cet état de quoi subvenir à tous vos besoins? & belle comme vous êtes, manquant de mille choses nécessaires, comment ferez-vous si vous ne consentez pas que les gens en question vous aident? & si vous y consentez, quelle horrible situation!

Eh, Monsieur! lui dis-je en sanglottant, ne m'en entreprenez plus; ayez cette considération pour moi & pour ma jeunesse: vous savez que je fors d'entre les mains d'une fille vertueuse, qui ne m'a pas élevée pour entendre de pareils discours, & je ne fais pas comment un homme comme vous est capable de me le tenir, sous prétexte que je suis pauvre.

Non, ma fille, me répondit-il en me ferrant les bras, non, vous ne l'êtes point; vous avez du bien, puisque j'en ai; c'est à moi désormais à vous tenir lieu de vos parens que vous n'avez plus. Tranquillisez-vous; je n'ai voulu, dans ce que je vous ai dit, que vous inspirer un peu de frayeur utile, que vous montrer de quelle conséquence il étoit pour vous, non-seulement que nous nous connussions, mais encore que je prisse, sans m'en appercevoir, cette tendre inclination qui m'attache à vous; qui m'humilie pourtant, mais dont je subis humblement la petite humiliation, parce qu'en effet cet événement-ci a quelque chose d'admirable. Oui, la fin de vos malheurs en dépendoit : il est certain que sans ce penchant imprévu je ne vous aurois pas assez secourue; je n'aurois été qu'un homme de bien envers vous, qu'un bon cœur, comme on l'est à l'ordinaire, & cela ne vous auroit pas suffi. Vous aviez besoin que je fusse quelque chose de plus; il falloit que je vous aimasse, que je sentisse de l'amour pour vous : je dis un amour d'inclination; il falloit que je ne pusse le vaincre, & que, forcé d'y céder, je me fisse du moins un devoir de racheter ma foiblesse, & de l'expier en vous sauvant de tous les inconvéniens de votre état. C'est aussi ce que j'ai résolu, ma fille, &

j'espère que vous ne vous y opposerez pas : je compte même que vous ne ferez pas ingrate. Il y a beaucoup de différence de votre âge au mien, je l'avoue; mais prenez garde; dans le fond, je ne suis vieux que par comparaison, & parce que vous êtes bien jeune; car, avec toute autre qu'avec vous, je serois d'un âge fort supportable, ajoutait-il du ton d'un homme qui se sent encore assez bonne mine. Ainsi voyons, convenons de nos mesures avant que la Dutour arrive. Je crois que vous ne songez plus à être lingere. D'un autre côté, voici Valville qui est une tête folle, à qui vous avez dit où vous demeurez, & qui infailliblement cherchera à vous revoir; il s'agit donc d'échapper à sa poursuite, & de lui dérober nos liaisons, qu'il n'ignoreroit pas longtemps si vous restiez chez cette femme-ci; de sorte que l'unique parti qu'il y a à prendre, c'est de disparoître dès demain de ce quartier, & de vous loger ailleurs, ce qui ne sera pas difficile. Je connois un honnête homme que je charge quelquefois du soin de mes affaires, qui est ce qu'on appelle un sollicitateur de procès, dont la femme est très-raisonnable, & qui a une petite maison fort jolie, où il y a un appartement que vient de quitter un homme de Province à qui il le louoit; & cet appartement, j'irai dès ce soir le retenir pour

vous : vous ferez-là on ne peut pas mieux, sur-tout venant de ma part. Ce sont de bonnes gens, qui seront charmés de vous avoir, qui s'en tiendront honorés, d'autant plus que vous y paroîtrez d'une manière convenable, & qui vous y fera respecter. Vous y arriverez sous le titre d'une de mes parentes, qui n'a plus ni pere ni mere, que j'ai retirée de la campagne, dont je veux prendre soin; ce qui, joint à la forte pension que vous y paierez (car vous mangerez avec eux), à la parure qu'ils vous verront, à l'ameublement que vous aurez dans deux jours, aux Maîtres que je vous donnerai; Maîtres de Danfes, de Musique, de Claveffin (comme il vous plaira;) ce qui joint, dis-je, à la façon dont j'en agirai avec vous quand j'irai vous voir, achevera de vous rendre totalement la maîtresse chez eux; n'est-il pas vrai? Il n'y a point à hésiter; ne perdons point de temps, Marianne; &, pour préparer la Dutoir à votre sortie, dites-lui ce soir que vous ne vous sentez pas propre à son négoce, & que vous allez dans un Couvent, où demain matin on doit vous mener sur les dix heures; en conformité de quoi je vous enverrai la femme de l'homme en question, qui viendra en effet vous prendre avec un carrosse, & qui vous conduira chez elle, où vous me trouverez. N'en

êtes-vous pas d'accord ? dites , & ne voulez-vous pas bien aussi que , pour vous encourager , pour vous prouver la sincérité de mes intentions ( car je ne veux pas que vous ayez le scrupule de m'en croire totalement sur ma parole ) ; ne voulez-vous pas bien , dis-je , qu'en attendant mieux je vous apporte demain un petit contrat de cinq cents livres de rente ? Parlez , ma belle enfant , ferez-vous prête demain ; viendra-t-on ? oui , n'est-ce pas ?

D'abord , je ne répondis rien ; une indignité si déclarée me confondoit , me coupoit la parole , & je restois immobile , les yeux baissés & mouillés de larmes.

A quoi rêvez-vous donc , ma chere Marianne , me dit-il ! Le temps nous passe , la Dutour va rentrer , en est-ce fait ? parlerai-je ce soir à mon homme ?

A ces mots , revenant à moi : Ah ! Monsieur , m'écriai-je , on ne vous connoît donc pas ! ce Religieux qui m'a menée à vous , m'avoit dit que vous étiez un si honnête homme.

Mes pleurs & mes soupirs m'empêcherent d'en dire davantage. Eh ! ma chere enfant , me répondit-il , quelle fausse idée vous faites-vous des choses ? Hélas ! lui-même , s'il savoit mon amour , il n'en feroit point si surpris que vous vous le figurez , & n'en estimeroit pas moins mon ca-

raçtere; il vous diroit que ce sont-là de ces mouvemens involontaires qui peuvent arriver aux plus honnêtes gens, aux plus raisonnables, aux plus pieux; il vous diroit que, tout Religieux qu'il est, il n'oseroit pas jurer de s'en garantir; qu'il n'y a point de faute si pardonnable qu'une sensibilité comme la mienne. Ne vous en faites donc point un monstre, Marianne, ajouta-t-il en pliant imperceptiblement un genouil devant moi; ne m'en croyez pas le cœur moins vrai, moins digne de votre confiance, parce que je l'ai tendre. Ceci ne touche point à la probité, je vous l'ai déjà dit; c'est une foiblesse & non pas un crime, & une foiblesse à laquelle les meilleurs cœurs sont les plus sujets : votre expérience vous l'apprendra. Ce Religieux, dites-vous, a prétendu vous adresser à un homme vertueux; aussi l'ai-je été jusqu'ici, aussi le suis-je encore, & si je l'étois moins, je ne vous aimerois peut-être pas : ce sont vos malheurs & mes vertus naturelles qui ont contribué au penchant que j'ai pour vous; c'est pour avoir été généreux, pour vous avoir trop plaint que je vous aime, & vous me le reprochez, vous, que d'autres aimeront, qui ne me vaudront pas; vous, qui le voudrez bien sans que votre fortune y gagne! & vous me rebutez, moi, par qui vous allez être quitte de toutes les langueurs, de tous

les opprobres qui menacent vos jours ; moi, dont la tendresse ( & je vous le dis sans en être plus fier ) est un présent que le hasard vous fait ; moi, dont le Ciel, qui se sert de tout, va se servir aujourd'hui pour changer votre sort !

Il en étoit là de son discours, quand le Ciel, qu'il osoit pour ainsi dire faire son complice, le punit subitement par l'arrivée de Valville, qui, comme je l'ai déjà marqué, connoissoit Madame Dutour, & qui, de la boutique où il entra, passa dans la salle où nous étions, & trouva mon homme dans la même posture où deux ou trois heures auparavant l'avoit surpris Monsieur de Climal ; je veux dire à genoux devant moi, tenant ma main qu'il baisoit, & que je m'efforçois de retirer : en un mot, la revanche étoit complète.

Je fus la première à appercevoir Valville ; & à un geste d'étonnement que je fis, M. de Climal retourna la tête, & le vit à son tour.

Jugez de ce qu'il devint à cette vision ; elle le pétrifia la bouche ouverte, elle le fixa dans son attitude. Il étoit à genoux, il y resta ; plus d'action, plus de présence d'esprit, plus de parole ; jamais hypocrite confondu ne fit moins mystère de sa honte, ne la laissa contempler plus à l'aise, ne plia de meilleure grâce sous le poids de son ini-

quité, & n'avoua plus franchement qu'il étoit un misérable. J'ai beau appuyer là-dessus, je ne peindrois pas ce qui en étoit.

Pour moi, qui n'avois rien à me reprocher, il me semble que je fus plus fâchée qu'interdite de cet événement, & j'allois dire quelque chose, quand Valville, qui avoit d'abord jetté un regard assez dédaigneux sur moi, & qui ensuite s'étoit mis froidement à contempler la confusion de son oncle, me dit d'un air tranquille & méprisant : Voilà qui est fort joli, Mademoiselle. Adieu, Monsieur, je vous demande pardon de mon indiscretion ; & là-dessus il partit en me lançant encore un regard aussi cavalier que le premier, & au moment que M. de Climal se relevoit.

Que voulez-vous dire avec ce voilà qui est joli ? lui criai-je en me levant aussi avec précipitation. Arrêtez, Monsieur, arrêtez ; vous vous trompez, vous me faites tort, vous ne me rendez pas justice.

J'eus beau crier, il ne revint point. Courez donc après, Monsieur, dis-je alors à l'oncle, qui, tout palpitant encore, d'une main tremblante ramenoit son manteau sur ses épaules (car il en avoit un) : courez donc, Monsieur ; voulez-vous que je sois la victime de ceci ? Que va-t-il penser de

moi ? pour qui me prendra-t-il ? Mon Dieu ! que je suis malheureuse !

Ce que je disois la larme à l'œil, & si outrée, que j'allois moi-même rappeler le neveu qui étoit déjà dans la rue.

Mais l'oncle m'empêchant de passer : qu'allez-vous faire ? me dit-il ; restez, Mademoiselle ; ne vous inquiétez pas, je sais la tournure qu'il faut donner à ce qui vient d'arriver : est-il question d'ailleurs de ce que pense un petit sot que vous ne verrez plus si vous voulez ?

Combien ? s'il en est question ! repris-je avec emportement, lui qui connoît Madame Dutour, à qui il dira ce qu'il en pense ; lui avec qui j'ai eu un entretien de plus d'une heure, & qui par conséquent me reconnoîtra, Monsieur ! Ne peut-il pas me rencontrer tous les jours, peut-être demain ? Ne me méprisera-t-il pas, ne me regardera-t-il pas comme une indigne à cause de vous, moi qui suis sage, qui aimerois mieux mourir que de ne pas l'être, qui ne possède rien que ma sagesse qu'on s'imaginera que j'aurai perdue ? Non, Monsieur, je suis désolée, je suis au désespoir de vous connoître ; c'est le plus grand malheur qui pouvoit m'arriver. Laissez-moi aller, je veux absolument parler à votre neveu, & lui dire, à quelque prix que ce soit, mon innocence.

Il n'est pas juste que vous vous ménagiez à mes dépens. Pourquoi contrefaire le dévot, si vous ne l'êtes pas ? J'ai bien affaire de toutes ces hypocrisies-là, moi.

Petite ingrate que vous êtes, me répondit-il en pâlisant, est-ce là comme vous payez mes bienfaits ? A propos de quoi parlez-vous de votre innocence ? où avez-vous pris qu'on songe à l'attaquer ? Vous ai-je dit autre chose, sinon que j'avois quelque inclination pour vous, à la vérité ; mais qu'en même-temps je me la reprochois, que j'en étois fâché, que je m'en sentoais humilié, que je la regardois comme une faute dont je m'accusois, & que je voulois l'effacer en la tournant à votre profit, sans rien exiger de vous qu'un peu de reconnoissance ? Ne sont-ce pas là mes termes ? & y a-t-il rien à tout cela qui n'ait dû vous rendre mon procédé respectable ?

Hé bien, Monsieur, lui dis-je, puisque ce sont-là vos desseins, & que vous avez tant de Religion, ne souffrez donc pas que cet accident-ci me fasse tort ; menez-moi à votre neveu ; allons tout-à-l'heure lui dire ce qui en est, pour empêcher qu'il ne juge mal, aussi-bien de vous que de moi. Vous teniez ma main quand il est entré, je crois même que vous la baisiez malgré moi ; vous étiez à genoux ; comment voulez-vous qu'il prenne cela pour de la piété, & qu'il ne

s' imagine pas que vous êtes mon Amant & que je suis votre Maîtresse , à moins que vous ne vous donniez la peine de le détromper ? Il faut donc absolument que vous lui parliez , quand ce ne seroit qu'à cause de moi ; vous y êtes obligé pour ma réputation , & même pour ôter le scandale , autrement ce seroit offenser Dieu ; & puis vous verrez que j'ai le meilleur cœur du monde , qu'il n'y aura personne qui vous chérira , qui vous respectera tant que moi , ni qui soit née si reconnoissante : vous me ferez aussi tout le bien qu'il vous plaira , j'irai où vous voudrez , je vous obéirai en tout , je serai trop heureuse que vous preniez soin de moi , que vous ayez la charité de ne me point abandonner , pourvu qu'à présent vous ne fassiez plus mystère de cette charité , à laquelle je me soumets , & que sans tarder davantage vous veniez dire à M. de Valville : Mon neveu , vous ne devez point avoir mauvaise opinion de cette fille ; c'est une pauvre orpheline que j'ai la bonté de secourir en bon chrétien que je suis ; & si tantôt j'ai fait semblant de ne la pas connoître chez vous , c'est que je ne voulois pas qu'on fût mon action pieuse. Voilà tout ce que je vous demande , Monsieur , en vous priant de me pardonner les mots que j'ai dits sans intention , qui vous ont déplu , & que je réparerai par

toute la soumission possible. Ainsi, dès que Madame Dutour sera rentrée, nous n'avons qu'à partir : aussi-bien quand vous n'iriez pas, je vous avertis que j'irai moi-même.

Allez, petite fille, allez, me répondit-il en homme plus prudent, qui ne se soucioit plus de mon estime, & qui vouloit bien que je le méprisasse autant qu'il le méritoit ; je ne vous crains point, vous n'êtes pas capable de me nuire ; & vous, qui me menacez, craignez à votre tour que je ne me fâche ; entendez-vous ? Je ne vous en dis pas davantage : mais on se repent quelquefois d'avoir trop parlé. Adieu, ne comptez plus sur moi, je retire mes charités ; il y a d'autres gens dans la peine, qui ont le cœur meilleur que vous, & à qui il est juste de donner la préférence. Il vous restera encore de quoi vous ressouvenir de moi ; vous avez des habits, du linge & de l'argent que je vous laisse.

Non, lui dis-je, ou plutôt lui criai-je, il ne me restera rien, car je prétends vous rendre tout, & je commence par votre argent que j'ai heureusement sur moi : le voici, ajoutai-je en le jettant sur une table avec une action vive & rapide, qui exprimait bien les mouvemens d'un jeune petit cœur fier, vertueux & insulté. Il n'y a plus que l'habit & le linge, dont je vais tout-à-l'heure faire un paquet que vous emporterez

dans votre carrosse, Monsieur ; & comme j'ai sur moi quelques-unes de ces hardes-là, dont j'ai autant d'horreur que de vous, je ne veux que le temps d'aller me déshabiller dans ma chambre, & je suis à vous dans l'instant. Attendez-moi, sinon je vous promets de jeter le tout par la fenêtre.

Et pendant que je lui tenois ce discours, vous remarquerez que je détachois mes épingles, & que je me décoiffois, parce que la cornette que je portois, venoit de lui ; de façon qu'en un moment elle fut ôtée, & que je restai nue-tête avec ces beaux cheveux dont je vous ai parlé, & qui me descendoient jusqu'à la ceinture.

Ce spectacle le démonta. J'étois dans un transport étourdi qui ne ménageoit rien ; j'élevois ma voix, j'étois échevelée, & le tout ensemble jettoit dans cette scene un fracas, une indécence qui l'alarmoit, & qui auroit pu dégénérer en avanie pour lui.

Je voulois le quitter pour aller faire ce paquet dans ma chambre ; il me retenoit à cause de mon impétuosité, & balbutioit avec de levres pâles quelques mots que je n'écoutois point. Mais, rêvez-vous ? A quoi bon ce bruit-là ?.. quelle folie !.. Mais laissez-donc, prenez garde. Madame Dutoir arriva là-dessus.

Oh, oh ! me dit-elle, en me voyant  
dans

dans le désordre où j'étois : eh ! qu'est-ce que c'est que tout cela ? qu'est-ce donc ? Sainte-Vierge , comme elle est faite ! A qui en a-t-elle , Monsieur ? Où a-t-elle mis sa cornette ? Je crois qu'elle est à terre , Dieu me le pardonne : eh ! mon Dieu , est-ce qu'on l'a battue ?

Ce qu'elle demandoit avec plus de bruit que nous n'en avions fait.

Non , non , dit M. de Climal , qui se hâta de répondre , de peur que je n'en vinsse à une explication. Je vous dirai de quoi il est question ; ce n'est qu'un mal-entendu de sa part , qui m'a fâché , & qui ne me permet plus de rien faire pour elle : je vous paierai pour le peu de temps qu'elle a passé ici ; mais de celui qu'elle y passera à présent , je n'en répons plus.

Quoi , lui dit Madame Dutour , d'un air inquiet , vous ne continuez pas la pension de cette pauvre fille ? Eh ! comment voulez-vous que je la garde ?

Eh ! Madame , n'en foyez point en peine , je ne serai point à votre charge , & Dieu me préserve d'être à la sienne , dis-je à mon tour , d'un fauteuil où je m'étois assise sans savoir ce que je faisois , & où je pleurois sans les regarder ni l'un ni l'autre. Quant à lui , il s'esquivoit pendant que je parlois ainsi , & je restai seul tête-à-tête avec la Dutour , qui , toute déconfortée , croisoit

les mains d'étonnement, & disoit : quel charivari ! & puis s'affeyant : n'est-ce pas-là de la belle besogne que vous avez faite , Marianne ? Plus d'argent , plus de pension , plus d'entretien : accommode-toi , te voilà sur le pavé , n'est-ce pas ? Le beau coup d'état ! la belle équipée ! Oui , pleurez à cette heure , pleurez , vous voilà bien avancée : quelle tête à l'envers !

Eh ! laissez-moi , Madame , laissez-moi , lui dis-je , vous parlez sans savoir de quoi il s'agit. Oui , je t'en réponds , sans savoir : ne fais-je pas que vous n'avez rien ? N'est-ce pas en savoir assez ? Qu'est-ce qu'elle veut avec sa science ? Demandez-moi où elle ira à présent ; c'est-là ce qui me chagrine , moi : je parle par amitié , & puis c'est tout ; car si j'avois le moyen de vous nourrir , pardi , on s'embarasseroit beaucoup de M. de Climal. Eh ! merci de ma vie , je vous dirois , ma fille , tu n'as rien ; eh bien , moi j'ai plus qu'il ne faut : va , laisse-le aller , & ne t'inquietes pas ; qui en a pour quatre , en a pour cinq : mais oui-dà , on a beau avoir un bon cœur , on va bien loin avec cela , n'est-ce pas ? Le temps est mauvais , on ne vend rien , les loyers sont chers , & c'est tout ce qu'on peut faire que de vivre & d'attraper le jour de l'an , encore faut-il bien tirer pour y aller.

Soyez tranquille , lui répondis-je , en jetant

un soupir, je vous assure que j'en sortirai demain, à quelque prix que ce soit; je ne suis pas sans argent, & je vous donnerai ce que vous voudrez pour la dépense que je ferai encore chez vous.

Quelle pitié! me répondit-elle. Hé mais, Marianne, d'où est-elle donc venue cette misérable querelle? Je vous avois tant prêché, tant recommandé de ménager cet homme.

Ne m'en parlez plus, lui dis-je, c'est un indigne; il vouloit que je vous quittasse & que j'allasse loger loin d'ici chez un homme de sa connoissance, qui apparemment ne vaut pas mieux que lui, & dont la femme devoit venir me prendre demain matin: ainsi quand je n'aurois pas rompu avec lui, quand j'aurois fait semblant de consentir à ses sentimens, comme vous le dites, je n'en aurois pas demeuré plus long-temps chez vous, Madame Dutour.

Ah, ah! s'écria-t-elle, c'étoit donc là son intention? vous retirer de chez moi pour vous mettre en chambre avec quelque canaille! Ah! pardi, celle-là est bonne! Voyez-vous ce vieux fou, ce vieux penard, avec sa mine d'Apôtre! A le voir on le mettroit volontiers dans une niche, & pourtant il me fourboit aussi. Mais à propos de quoi vous aller planter ailleurs? Est-ce qu'il ne pouvoit pas vous voir ici? Qui est-ce

qui l'en empêchoit ? Il étoit le maître ; il m'avoit dit qu'il prenoit soin de vous , que c'étoit une bonne œuvre qu'il faisoit : eh , tant mieux , je l'avois pris au mot , moi. Est-ce qu'on trouble une bonne œuvre ? Au contraire , on est bien aise d'y avoir part ; va-t-on éplucher si elle est mauvaise ? Il n'y a que Dieu qui sache la conscience des gens , & il veut qu'on pense bien de son prochain. De quoi avoit-il peur ? Il n'avoit qu'à venir & aller son train. Dès qu'il dit qu'il est homme de bien , lui aurois-je dit , tu en as menti ? N'avez-vous pas votre chambre , y aurois-je été voir ce qu'il vous disoit ? Que lui falloit-il donc ? Je ne comprends pas la fantaisie qu'il a eue ; pourquoi vous changer de lieu , dites-moi ?

C'est , repris-je négligemment , qu'il ne vouloit pas que M. de Valville , chez qui on m'a portée , & à qui j'ai dit où je demeurois , vînt me voir ici. Ah ! nous y voilà , dit - elle ; oui , j'entends : vraiment je ne m'étonne pas , c'est que l'autre est son neveu , qui n'auroit pas pris la bonne œuvre pour argent comptant , & qui lui auroit dit , qu'est - ce que vous faites de cette fille ? Mais , est-ce qu'il est venu ce neveu ? Il n'y a qu'un moment qu'il vient de sortir , lui dis-je , sans entrer dans un plus grand détail , & c'est après qu'il a été parti , que M. de Climal s'est fâché de ce

que je refusois de me retirer demain où il me disoit, & qu'il m'a reproché ce que j'ai reçu de lui; ce qui a fait que j'ai voulu lui rendre le tout, même jusqu'à la cornette que j'avois & que j'ai ôtée.

Quel train que tout cela ! s'écria-t-elle. Allez, vous avez bien eu du guignon de vous laisser cheoir justement auprès de la maison de ce Monsieur de Valville. Eh ! mon Dieu, comment est-ce que le pied vous a glissé ? Ne faut-il pas prendre garde où l'on marche, Marianne ? Voyez ce que c'est que d'être étourdie ; & puis en second lieu, pourquoi aller dire à ce neveu où vous demeurez ? Est-ce qu'une fille donne son adresse à un homme, & ne sauroit-on avoir le pied foulé, sans dire où l'on loge ? car il n'y a que cela qui nous nuit aujourd'hui.

Je ne faisois pas grande attention à ce qu'elle me disoit, & ne lui répondois même que par complaisance.

Enfin, ma fille, continua-t-elle, de remède je n'y en vois point : voyez, avisez-vous, car, après ce qui est arrivé, il faut bien prendre votre parti, & le plutôt sera le mieux. Je ne veux point d'esclandre dans ma maison ; ni moi, ni Toinon n'en avons que faire. Je fais bien que ce n'est pas votre faute ; mais il n'importe, on prend tout à rebours dans ce monde, chacun juge

& ne fait ce qu'il dit. Les caquets viennent : eh, qui est-il ; eh, qui est-elle ; eh, où est-ce que c'est, où est-ce que ce n'est pas. Cela n'est pas agréable, sans compter que nous ne vous sommes de rien, ni vous de rien à nous. Pour une parente, pour la moindre petite cousine, encore passe ; mais vous ne l'êtes ni de près, ni de loin, ni à nous, ni à personne.

Vous mafligez, Madame, lui répartis-je vivement ; ne vous ai-je pas dit que je m'en irois demain ? Est-ce que vous voulez que je m'en aille aujourd'hui ? Ce sera comme il vous plaira.

Non, ma fille, non, me répondit-elle, j'entends raison, je ne suis pas une femme si étrange ; & si vous saviez la pitié que vous me faites, assurément vous ne vous plaindriez pas de moi. Non, vous coucherez ici, vous y souperez, ce qu'il y aura nous le mangerons ; de votre argent, je n'en veux point ; & si, par hasard, il y a occasion de vous rendre quelque service par le moyen de mes connoissances, ne m'épargnez pas. Au surplus, je vous conseille une chose, c'est de vous défaire de cette robe que M. de Climal vous a donnée ; vous ne pourriez plus honnêtement la porter, à cette heure que vous allez être pauvre & sans ressource ; elle seroit trop belle pour vous, aussi bien que ce linge si fin qui ne serviroit

qu'à faire demander où vous l'avez pris. Croyez-moi, quand on est gentille & à votre âge, pauvreté & bravoure n'ont pas bon air ensemble, on ne fait qu'en dire; ainsi point d'ajustement, c'est mon avis; ne gardez que les hardes que vous aviez quand vous êtes entrée ici, & vendez le reste: je vous l'achèterai même si vous voulez; non pas que je m'en soucie beaucoup, mais j'avois dessein de m'habiller, pour vous faire plaisir, tenez, je m'accommoderai de votre robe: je suis un peu plus grosse que vous, mais vous êtes un peu plus grande, & comme elle est ample, j'ajusterai cela, je tâcherai qu'elle me serve. A l'égard du linge, ou je vous le paierai, ou je vous en donnerai d'autre.

Non, Madame, lui dis-je froidement; je ne vendrai rien, parce que j'ai résolu & même promis de remettre tout à M. de Climal.

A lui, reprit-elle: vous êtes donc folle? Je lui remettrois comme je danse, pas plus à lui qu'à Jean de Verd; il n'en verroit pas seulement une rognure, ni petite, ni grosse; vous vous moquez. N'est-ce pas une aumône qu'il vous a faite? Et ce qu'on a remis, savez-vous bien qu'on ne l'a plus, ma fille?

Elle n'en seroit pas restée là sans doute, & se seroit efforcée, quoiqu'inutilement,

de me convertir là-dessus , sans une vieille femme qui arriva , & qui avoit affaire à elle ; & dès qu'elle m'eut quittée , je montai dans notre chambre ; je dis la nôtre , parce que je la partageois avec Toinon.

De mes sentimens à l'égard de M. de Climal , je ne vous en parlerai plus ; je n'aurois pu tenir à lui que par de la reconnaissance ; il n'en méritoit plus de ma part : je le détestois , & je le regardois comme un monstre , & ce monstre m'étoit indifférent , je n'avois point de regret que c'en fût un. Il étoit bien arrêté que je lui rendrois ses présens , que je ne le reverrois jamais ; cela me suffisoit , & je ne songeai presque plus à lui. Voyons ce que je fis dans ma chambre.

L'objet qui m'occupa d'abord , vous allez croire que ce fut la malheureuse situation où je restois ; non , cette situation ne regardoit que ma vie , & ce qui m'occupa me regardoit moi.

Vous direz que je rêve de distinguer cela ; point du tout , notre vie , pour ainsi dire , nous est moins chère que nous , que nos passions. A voir quelquefois ce qui se passe dans notre instinct là-dessus , on diroit que pour être , il n'est pas nécessaire de vivre , que ce n'est que par accident que nous vivons ; mais que c'est naturellement que nous sommes ; on diroit que lorsqu'un

homme se tue, par exemple, il ne quitte la vie que pour se sauver, que pour se débarrasser d'une chose incommode; ce n'est pas de lui dont il ne veut plus, mais bien du fardeau qu'il porte.

Je n'allonge mon récit de cette réflexion que pour justifier ce que je vous disois, qui est que je pensai à un article qui m'intéressoit plus que mon état; & cet article, c'étoit Valville, autrement dit, les affaires de mon cœur.

Vous vous ressouvenez que ce neveu, en me surprenant avec M. de Climal, m'avoit dit, voilà qui est joli, Mademoiselle, & ce neveu, vous savez que je l'aimois: jugez combien ce petit discours devoit m'être sensible.

Premièrement, j'avois de la vertu; Valville ne m'en croyoit plus, & Valville étoit mon Amant: un Amant, Madame, ah! qu'on le hait en pareil cas! mais qu'il est douloureux de le haïr! Et puis sans doute qu'il ne m'aimoit plus; ah, l'indigne! Oui; mais avoit-il tant de tort? Ce Climal est un homme âgé, un homme riche; il le voit à genoux devant moi, je lui ai caché que je le connoissois, & je suis pauvre; à quoi cela ressemble-t-il? Quelle opinion peut-il avoir de moi après cela? Qu'ai-je à lui reprocher? S'il m'aime, il est naturel qu'il me croie coupable; il a dû me dire ce

qu'il m'a dit, & il est bien fâcheux pour lui d'avoir eu tant d'estime & de penchant pour une fille qu'il est obligé de mépriser..... Oui ; mais enfin il me méprise donc actuellement, il m'accuse de tout ce qu'il y a de plus affreux ; il n'a pas hésité un instant à me condamner, pas seulement attendu qu'il m'eût parlé ; & je pourrois excuser cet homme-là ! j'aurois encore le courage de le voir ! Il faudroit que je fusse bien lâche, que j'eusse bien peu de cœur. Qu'il eût des soupçons, qu'il fût en colère, qu'il fût outré, à la bonne heure ; mais du mépris, du dédain, des outrages ! mais s'en aller, voir que je le rappelle, & ne pas revenir, lui qui m'aimoit, & qui ne m'aime plus apparemment ! Ah ! j'ai bien autre chose à faire qu'à songer à un homme qui se trompe si indignement, qui me connoît si mal. Qu'il devienne ce qu'il voudra : l'oncle est parti, laissons-là le neveu ; l'un est misérable, & l'autre croit que j'en suis une : ne sont-ce pas là des gens bien regrettables ?

Mais à propos, j'ai un paquet à faire, dis-je encore en moi-même, en me levant d'un fauteuil où j'avois fait tout le soliloque que je viens de rapporter : à quoi est-ce que je m'amuse, puisque je sors demain ? Il faut renvoyer ces hardes aujourd'hui, aussi bien que l'argent que ces jours passés m'a

donné Climal ; (lequel argent étoit resté sur la table où je l'avois jetté, & Madame Durtour me l'avoit par force remis dans ma poche.)

Là-dessus j'ouvris ma cassette pour y prendre d'abord le linge nouvellement acheté. Oui, Monsieur de Valville, oui, disois-je en le tirant, vous apprendrez à me connoître, à penser de moi comme vous le devez ; & cette idée me hâtoit, de sorte que sans y songer c'étoit plus à lui qu'à son oncle que je rendois le tout, d'autant plus que le renvoi du linge, de la robe & de l'argent, joint à un billet que j'écrirois, ne manqueroit pas de désabuser Valville, & de lui faire regretter ma perte.

Il m'avoit paru avoir l'ame généreuse, & je m'applaudissois d'avance de la douleur qu'il auroit d'avoir outragé une fille aussi respectable que moi, car je me voyois confusément je ne fais combien de titres pour être respectée.

Premièrement, j'avois mon infortune qui étoit unique ; avec cette infortune, j'avois de la vertu, & elles étoient si bien ensemble, & puis j'étois jeune, & puis j'étois belle, que voulez-vous de plus ? Quand je me ferois faite exprès pour être attendrissante, pour faire soupirer un amant généreux de m'avoir maltraitée, je n'aurois pu y mieux réussir ; & pourvu que j'affligeasse Valville,

j'étois contente, après quoi je ne voulois plus entendre parler de lui. Mon petit plan étoit de ne le voir de ma vie; & ce que je trouvois auffi très-beau à moi, & très-fier, car je l'aimois, & j'étois même bien aise de l'aimer, parce qu'il s'étoit apperçu de mon amour, c'étoit que me voyant malgré cela rompre avec lui, il en verroit mieux à quel cœur il avoit affaire.

Cependant le paquet s'avançoit, & ce qui va vous réjouir, c'est qu'au milieu de ces idées si hautes & si courageuses, je ne laissois pas, chemin faisant, que de considérer ce linge en le pliant, & de dire en moi-même (mais si bas, qu'à peine m'entendois-je), il est pourtant bien choisi; ce qui signifioit, c'est dommage de le quitter.

Petit regret qui déshonoroit un peu la fierté de mon dépit; mais que voulez-vous? Je me serois parée de ce linge que je renvoyois, & les grandes actions sont difficiles; quelque plaisir qu'on y prenne; on se passeroit bien de les faire, il y auroit plus de douceur à les laisser-là: soit dit en badinant à mon égard; mais en général, il faut se redresser pour être grand, il n'y a qu'à rester comme on est pour être petit: revenons.

Il n'y avoit plus que ma cornette à plier; & comme en entrant dans la chambre je

l'avois mise sur un siège près de la porte, je l'oublois : une fille de mon âge, qui va perdre sa parure, peut avoir des distractions.

Je ne songeois donc plus qu'à ma robe qu'il falloit emballer aussi, je dis celle que m'avoit donnée M. de Climal. Comme je l'avois sur moi, & qu'apparemment je reculois à l'ôter ; n'y a-t-il plus rien à mettre, disois-je, est-ce là tout ? Non, il y a encore l'argent, & cet argent je le tirai sans aucune peine ; je n'étois point avare, je n'étois que vaine, & voilà pourquoi le courage ne me manquoit que sur la robe.

A la fin pourtant il ne restoit plus qu'elle. Comment ferai-je ? Allons, avant que d'ôter celle-ci, commençons par détacher l'autre, ajoutai-je, toujours pour gagner du temps sans doute ; & cette autre, c'étoit la vieille dont je parlois, & que je voyois crochée à la tapisserie.

Je me levai donc pour l'aller prendre, & dans le trajet, qui n'étoit que de deux pas, ce cœur si fier s'amollit, mes yeux se mouillèrent je ne sais comment, & je fis un grand soupir, ou pour moi, ou pour Valville, ou pour la belle robe ; je ne sais pour lequel des trois.

Ce qui est certain, c'est que je décrochai l'ancienne, & qu'en soupirant encore

je me laissai tristement aller sur un siège, pour y dire, que je suis malheureuse ! Eh, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous ôté mon pere & ma mere.

Peut-être n'étoit-ce pas là ce que je voulois dire, & ne parlois-je de mes parens que pour rendre le sujet de mon affliction plus honnête ; car quelquefois on est glorieux avec soi-même ; on fait des lâchetés qu'on ne veut pas savoir, & qu'on se déguise sous d'autres noms ; ainsi peut-être ne pleurois-je qu'à cause de mes hardes. Quoi qu'il en soit, après ce court monologue, qui, malgré que j'en eusse, auroit fini par me déshabiller, j'allai par hasard jeter les yeux sur ma cornette qui étoit à côté de moi.

Bon, dis-je alors, je croyois avoir tout mis dans le paquet, & la voilà encore ; je ne songe pas seulement à en tirer une de ma cassette pour me recoiffer, & je fris me-tête : quelle peine que tout cela ! Et puis passant insensiblement d'une idée à une autre, mon Religieux me revint dans l'esprit. Hélas ! le pauvre homme, me dis-je, il sera bien étonné quand il saura tout ceci.

Et tout de suite je pensai que je devois l'aller voir, qu'il n'y avoit point de temps à perdre, que c'étoit le plus pressé à cause de ma situation, que je renverrois bien le

paquet le lendemain. Pardi, je suis bien fotte de m'inquiéter tant aujourd'hui de ces vilaines hardes (je disois vilaines pour me faire accroire que je ne les aimois pas); il vaut encore mieux les envoyer demain matin. Valville fera chez lui alors, il n'y a pas d'apparence qu'il y soit à présent; laissons-là le paquet, je l'acheverai tantôt, quand je serai revenue de chez ce Religieux: mon pied ne me fait presque plus de mal, j'irai bien tout doucement jusqu'à son Couvent, que vous remarquerez qu'il m'avoit enseigné la dernière fois qu'il étoit venu me voir.

Oui; mais quelle cornette mettrai-je? Quelle cornette? Eh, celle que j'avois ôtée, & qui étoit à côté de moi. C'étoit bien la peine d'aller fouiller dans ma cassette pour en tirer une autre, puisque j'avois celle-ci toute prête.

Et d'ailleurs, comme elle valoit beaucoup plus que la mienne, il étoit même à propos que je m'en servisse, afin de la montrer à ce Religieux, qui jugeroit en la voyant que celui qui me l'avoit donnée, y avoit entendu finesse, & que ce ne pouvoit pas être par charité qu'on en achetât de si belles, car j'avois dessein de conter toute mon aventure à ce bon Moine qui m'avoit paru un vrai homme de bien. Or, cette cornette feroit une preuve sensible de ce que je lui dirois.

Et la robe que j'avois sur moi : eh , vraiment il ne faut pas l'ôter non plus , il est nécessaire qu'il la voie , elle fera une preuve encore plus forte.

Je la gardai donc , & sans scrupule , j'y étois autorisée par la raison même ; l'art imperceptible de mes petits raisonnemens m'avoit conduite jusque-là , & je repris courage jusqu'à nouvel ordre.

Allons , recoiffons-nous ; ce qui fut bientôt fait , & je descendis pour sortir.

Madame Dutour étoit en bas avec sa voisine. Où allez-vous Marianne ? me dit-elle. A l'église , lui répondis-je , & je ne mentois presque pas ; une Eglise & un Couvent sont à peu près la même chose. Tant mieux , ma fille , reprit-elle , tant mieux , recommandez-vous à la sainte volonté de Dieu : nous parlions de vous , ma voisine & moi , je lui disois que je ferai dire demain une Messe à votre intention.

Et pendant qu'elle me tenoit ce discours , cette voisine qui m'avoit déjà vue deux ou trois fois , & qui jusque-là ne m'avoit pas trop regardée , ouvroit alors les yeux sur moi , me considéroit avec une curiosité populaire , dont de temps en temps le résultat étoit de lever les épaules , & de dire , la pauvre enfant ! cela fait compassion : à la voir , il n'y a personne qui ne croie que c'est une fille de famille ; façon de

s'attendrir qui n'étoit ni de bon goût, ni intéressante; aussi ne l'en remerciai-je pas, & je quittai bien vite mes deux commerces.

Depuis le départ de M. de Climal jusqu'à ce moment où je sortis, je n'avois, à vrai dire, pensé à rien de raisonnable; je ne m'étois amusé qu'à mépriser Climal, qu'à me plaindre de Valville, qu'à l'aimer, qu'à méditer des projets de tendresse & de fierté contre lui, & qu'à regretter mes hardes; & de mon état pas un mot, il n'en avoit pas été question, je n'y avois pas pris garde.

Mais le fracas des rues écarta toutes ces idées frivoles, & me fit rentrer en moi-même.

Plus je voyois de monde & de mouvemens dans cette prodigieuse ville de Paris, plus j'y trouvois de silence & de solitude pour moi; une forêt m'auroit paru moins déserte, je m'y serois sentie moins seule, moins égarée: de cette forêt, j'aurois pu m'en tirer; mais comment sortir du désert où je me trouvois? Tout l'univers en étoit un pour moi, puisque je n'y tenois par aucun lien à personne.

La foule de ces hommes qui m'entouroient, qui se parloient, le bruit qu'ils faisoient, celui des équipages, la vue même

de tant de maisons habitées, tout cela ne servoit qu'à me consterner davantage.

Rien de tout ce que je vois ici ne me concerne, me dis-je; & un moment après: que ces gens-là sont heureux, disois-je! chacun d'eux a sa place & son asile; la nuit viendra, & ils ne seront plus ici, ils seront retirés chez eux; & moi je ne fais où aller, on ne m'attend nulle part, personne ne s'apercevra que je lui manque; je n'ai du moins plus de retraite que pour aujourd'hui, & je n'en aurai plus demain.

C'étoit pourtant trop dire, puisqu'il me restoit encore quelque argent, & qu'en attendant que le Ciel me secourût, je pouvois me mettre dans une chambre; mais qui n'a de retraite que pour quelques jours, peut bien dire qu'il n'en a point.

Je vous rapporte à peu près tout ce qui me passoit dans l'esprit en marchant.

Je ne pleurois pourtant point alors, & je n'en étois pas mieux; je recueillois de quoi pleurer: mon ame s'instruisoit de tout ce qui pouvoit l'affliger; elle se mettoit au fait de ses malheurs, & ce n'est pas là l'heure des larmes; on n'en verse qu'après que la tristesse est prise, & presque jamais pendant qu'on la prend: aussi pleurerai-je bientôt. Suivez-moi chez mon Religieux; j'ai le cœur serré, je suis aussi

parée que je l'étois ce matin ; mais je n'y songe pas , ou si j'y songe , je n'y prends plus de plaisir. Nombre de personnes me regardent en passant , je le remarque sans m'en applaudir. J'entends quelquefois dire à d'autres , voilà une belle fille , & ce discours m'oblige sans me réjouir ; je n'ai pas la force de me prêter à la douceur que j'y fens.

Quelquefois aussi je pense à Valville , mais c'est pour me dire qu'il seroit ridicule d'y penser davantage ; & en effet , ma situation décourage le penchant que j'ai pour lui. C'est bien à moi à avoir de l'amour ; il auroit bonne grâce , il seroit bien placé dans une aussi malheureuse créature que moi , qui erre inconnue sur la terre , où j'ai la honte de vivre pour y être l'objet ou du rebut ou de la compassion des autres.

J'arrive enfin dans un abattement que je ne saurois exprimer ; je demande le Religieux , & on me mene dans une salle en dehors , où l'on me dit qu'il est avec une autre personne , & cette personne, Madame , admirez ce coup de hasard , c'est M. de Climal , qui rougit & pâlit tour-à-tour en me voyant , & sur lequel je ne jettai non plus les yeux que si je ne l'avois jamais vu.

Ah ! c'est vous , Mademoiselle , me dit le Religieux ; approchez , je suis bien aise que

vous arriviez dans ce moment ; c'est de vous dont nous nous entretenons : mettez-vous là.

Non , mon Pere , reprit aussitôt M. de Climal en prenant congé du Religieux , souffrez que je vous quitte ; après ce qui est arrivé , il seroit indécent que je restasse : ce n'est pas assurément que je sois fâché contre Mademoiselle , le Ciel m'en préserve ; je lui pardonne de tout mon cœur ; & bien loin de me ressentir de ce qu'elle a pensé de moi , je vous jure , mon Pere , que je lui veux plus de bien que jamais , & que je rends grâces à Dieu de la mortification que j'ai essuyée dans l'exercice de ma charité pour elle ; mais je crois que la prudence & la Religion même ne me permettent plus de la voir.

Et cela dit , mon homme salua le Pere , & qui pis est me salua moi-même les yeux modestement baissés , pendant que de mon côté je baissois la tête ; & il alloit se retirer quand le Religieux l'arrêta par le bras : Non , mon cher Monsieur , non , lui dit-il , ne vous en allez pas ; je vous conjure , écoutez-moi : Oui , vos dispositions sont très-louables , très-édifiantes ; vous lui pardonnez , vous lui souhaitez du bien , voilà qui est à merveille ; mais remarquez que vous ne vous proposez plus de lui en faire , que vous l'abandonnez malgré le besoin qu'elle

a de votre secours, malgré son offense qui rendoit ce secours si méritoire, malgré cette charité que vous croyez encore sentir pour elle, & que vous vous dispensez pourtant d'exercer. Prenez-y garde, craignez qu'elle ne soit éteinte. Vous remerciez Dieu, dites-vous, de la petite mortification qu'il vous a envoyée; eh bien, voulez-vous la mériter cette mortification, qui est en effet une faveur; voulez-vous en être vraiment digne? Redoublez vos soins pour cette pauvre enfant orpheline, qui reconnoîtra sa faute, qui d'ailleurs est jeune, sans expérience, à qui on aura peut-être dit qu'elle avoit quelques agrémens, & qui par vanité, par timidité, par vertu même, aura pu se tromper à votre égard. N'est-il pas vrai, ma fille? ne sentez-vous pas le tort que vous avez eu avec Monsieur, à qui vous devez tant, & qui, bien loin de vous regarder autrement que selon Dieu, n'a voulu par les saintes affections qu'il vous a témoignées, par ses douces & pieuses invitations, que vous engager vous-même à fuir ce qui pouvoit vous égarer? Dieu soit béni mille fois de vous avoir aujourd'hui conduite ici. C'est à vous à qui il la ramene, mon cher Monsieur, vous le voyez bien. Allons, ma fille, avouez votre faute, repentez-vous-en dans l'abondance de votre cœur, & promettez

de la réparer à force de respect , de confiance & de reconnoissance. Avancez , ajouta-t-il , parce que je me tenois éloignée de M. de Climal.

Eh ! Monsieur , m'écria-je alors en adressant la parole à ce faux dévot , est-ce que c'est moi qui ai tort ? comment pouvez-vous me l'entendre dire ? Hélas ! Dieu fait tout , qu'il nous rende justice : je n'ai pu m'y tromper , vous le savez bien aussi ; & je fondis en larmes en finissant ce discours.

M. de Climal , tout intrépide tartuffe , qu'il étoit , ne put le soutenir. Je vis l'embarras se peindre sur son visage , il ne put pas même le dissimuler ; & dans la crainte que le Religieux ne le remarquât & n'en conçût quelque soupçon contre lui , il prit son parti en habile homme ; ce fut de paroître naïvement embarrassé , & d'avouer qu'il l'étoit.

Ceci me déconcerte , dit-il , avec un air de confusion pudique ; je ne fais que répondre : quelle avanie ! Ah ! mon Pere , aidez-moi à supporter cette épreuve ; cela va se répandre , cette pauvre enfant le dira par - tout , elle ne m'épargnera pas. Hélas ! ma fille , vous serez pourtant bien injuste ; mais Dieu le veut. Adieu , mon Pere ; parlez-lui , tâchez de lui ôter cette idée-là , s'il est possible. Il est vrai que je

lui ai marqué de la tendresse ; elle ne l'a pas comprise ; c'étoit son ame que j'aimois, que j'aime encore, & qui mérite d'être aimée : oui, mon Père, Mademoiselle a de la vertu, je lui ai découvert mille qualités, & je vous la recommande, puisqu'il n'y a pas moyen de me mêler de ce qui la regarde.

Après ces mots il se retira, & ne salua cette fois-ci que le Religieux, qui, en lui rendant son salut, avoit l'air incertain de ce qu'il devoit faire, qui le conduisit des yeux jusqu'à la sortie de la salle, & qui, se retournant ensuite de mon côté, me dit, presque la larme à l'œil : Ma fille, vous me fâchez, je ne suis point content de vous ; vous n'avez ni docilité, ni reconnaissance, vous n'en croyez que votre petite tête, & voilà ce qui en arrive. Ah ! l'honnête homme ! quelle perte vous faites ! que me demandez-vous à présent ? Il est inutile de vous adresser à moi davantage, très-inutile : quel service voulez-vous que je vous rende ? J'ai fait ce que j'ai pu ; si vous n'en avez pas profité, ce n'est pas ma faute, ni celle de cet homme de bien que je vous avois trouvé, & qui vous a traitée comme si vous aviez été sa propre fille, car il m'a tout dit ; habits, linge, argent, il vous a fourni de tout, vous payoit une pension, alloit vous la payer,

encore, & avoit même dessein de vous établir, à ce qu'il m'a assuré; & parce qu'il n'approuve pas que vous voyiez son neveu, qui est un jeune homme étourdi & débauché; parce qu'il veut vous mettre à l'abri d'une connoissance qui vous est très-dangereuse, & que vous avez envie d'entretenir, vous vous imaginez, par dépit, qu'un homme si pieux & si vertueux vous aime, & qu'il est jaloux; cela n'est-il pas bien étrange, bien épouvantable? Lui jaloux! lui vous aimer! Dieu vous punira de cette pensée-là, ma fille; vous ne l'avez prise que dans la malice de votre cœur, & Dieu vous punira, vous dis-je.

Je pleurois pendant qu'il parloit. Ecoutez-moi, mon Père, lui répartis-je en sanglotant; de grâce, écoutez-moi.

Eh bien, que me direz-vous, répondit-il; qu'aviez-vous affaire de ce jeune homme? pourquoi vous obstiner à le voir? Quelle conduite! Passe encore pour cette folie-là pourtant; mais porter la mauvaise humeur & la rancune jusqu'à être ingrate & méchante envers un homme si respectable, & à qui vous devez tant! Que deviendrez-vous avec de pareils défauts? quel malheur qu'un esprit comme le vôtre! Oh! en vérité votre procédé me scandalise. Voyez, vous voilà d'une propreté admirable; qui est-ce qui diroit que vous n'avez point,

point de parens? & quand vous en auriez, & qu'ils seroient riches, seriez-vous mieux accommodée que vous l'êtes? peut-être pas si bien; & tout cela vient de lui apparemment? Seigneur! que je vous plains! Il ne vous a rien épargné..... Eh! mon Pere, vous avez raison, m'écriai-je encore une fois, mais ne me condamnez pas sans m'entendre. Je ne connois point son neveu, je ne l'ai vu qu'une fois par hasard, & ne me soucie point de le revoir; je n'y songe pas. Quelle liaison aurois-je avec lui? Je ne suis point folle, & M. de Climal vous abuse. Ce n'est point à cause de cela que je romps avec lui, ne vous prévenez point. Vous parlez de mes hardes; elles ne sont que trop belles, j'en ai été étonnée, & elles vous surprennent vous-même. Tenez, mon Pere, approchez, considérez la finesse de ce linge. Je ne le voulois pas si fin, au moins j'avois de la peine à le prendre, sur-tout à cause des manieres qu'il avoit eues avec moi auparavant; mais j'ai eu beau lui dire, je n'en veux point, il s'est moqué de moi, & m'a toujours répondu: allez vous regarder dans un miroir, & voyez après si ce linge est trop beau pour vous. Oh! à ma place, qu'aurez-vous pensé de ce discours-là, mon Pere? dites la vérité. Si M. de Climal est si dévot, si vertueux, qu'a-t-il besoin

de prendre garde à mon visage ? que je l'aie beau ou laid, de quoi s'embarrasse-t-il ? D'où vient aussi qu'en badinant il m'a appelée friponne dans son carrosse, en me disant à l'oreille d'avoir le cœur plus facile, & qu'il me laisseroit le sien pour m'y encourager ? Qu'est-ce que cela signifie ? Quand on n'est que pieux, parle-t-on du cœur d'une fille, & lui laisse-t-on le sien ? lui donne-t-on des baisers, comme il a encore râché de m'en donner un dans ce carrosse ?

Un baiser, ma fille ! reprit le Religieux, un baiser ! vous n'y songez pas. Comment donc, savez-vous bien qu'il ne faut jamais dire cela, parce que cela n'est point. Qui est-ce qui vous croira ? Allez, ma fille, vous vous trompez ; il n'en est rien, il n'est pas possible. Un baiser ! quelle vision ! ce pauvre homme ! C'est qu'on est cahoté dans un carrosse, & que quelque mouvement lui aura fait pencher sa tête sur la vôtre ; voilà tout ce que ce peut être, & ce que dans votre chagrin contre lui vous aurez pris pour un baiser : quand on hait les gens, on voit tout de travers à leur égard.

Eh, mon Pere, en vertu de quoi l'aurois-je hait alors ? répondis-je. Je n'avois point encore vu son neveu, qui est, dit-il, la cause que je suis fâchée contre lui ; je ne l'avois point vu ; & puis si je m'étois trompée

sur ce baiser, que vous ne croyez point, M. de Climal dans la suite ne m'auroit pas confirmée dans ma pensée ; il n'auroit pas recommencé chez madame Dutour, ni tant manié, tant loué mes cheveux dans ma chambre, où il étoit toujours à me tenir la main, qu'il approchoit à chaque instant de sa bouche, en me faisant des complimens, dont j'étois toute honteuse.

Mais ! . . . . mais, que me venez-vous conter, Mademoiselle ? Doucement donc, doucement, me dit-il d'un air plus surpris qu'incrédule : des cheveux qu'il touchoit, qu'il louoit ! M. de Climal ? lui ? Je n'y comprends rien. A quoi rêvoit-il donc ? Il est vrai qu'il auroit pu se passer de ces façons-là ; ce sont de ces distractions qui ne sont pas convenables, je l'avoue ; on ne touche point les cheveux d'une fille : il ne savoit pas ce qu'il faisoit ; mais n'importe, c'est un geste qui ne vaut rien. Et ma main qu'il portoit à sa bouche, répondis-je, mon Pere, est-ce encore une distraction ?

Oh, votre main, reprit-il, votre main.... je ne fais pas ce que c'est : il y a mille gens qui vous prennent par la main quand ils vous parlent, & c'est neut-être une habitude qu'il a aussi ; je suis sûr qu'à moi-même il m'est arrivé mille fois d'en faire autant.

A la bonne heure, mon Pere, repris-je ;

mais quand vous prenez la main d'une fille, vous ne la baisiez pas je ne fais combien de fois, vous ne lui dites pas qu'elle l'a belle, vous ne vous mettez pas à genoux devant elle en lui parlant d'amour.

Ah, mon Dieu! s'écria-t-il: ah, mon Dieu! Petite langue de serpent que vous êtes, taisez-vous; ce que vous dites est horrible: c'est le Démon qui vous inspire.....; oui, le Démon. Retirez-vous, allez-vous-en; je ne vous écoute plus; je ne crois plus rien, ni les cheveux, ni la main, ni les discours: faussetés que tout cela; laissez-moi. Ah! la dangereuse petite créature! elle me fait frayeur. Voyez ce que c'est; dire que M. de Climal, qui mène une vie toute pénitente, qui est un homme tout en Dieu, s'est mis à genoux devant elle pour lui tenir des propos d'amour! ah, Seigneur! où en sommes-nous!

Ce qu'il disoit, joignant les mains en homme épouvanté de mon discours, & qui éloignoit tant qu'il pouvoit une pareille idée, dans la crainte d'être tenté d'examiner la chose.

En vérité, mon Pere, lui répondis-je toute en larmes, & excédée de sa prévention, vous me traitez bien mal, & il est bien affligeant pour moi de ne trouver que des injures où je venois chercher de la consolation & du secours. Vous avez connu

la personne qui m'a menée à Paris, & qui m'a élevée; vous m'avez dit vous-même que vous l'estimiez beaucoup, que sa vertu vous avoit édifié: c'est à vous qu'elle s'est confessée à sa mort; elle ne vous aura pas parlé contre sa conscience, & vous savez ce qu'elle vous a dit de moi; vous pouvez vous en ressouvenir: il n'y a pas si longtemps que Dieu me l'a ôtée, & je ne crois pas, depuis qu'elle est morte, que j'aie rien fait qui puisse vous avoir donné une aussi mauvaise opinion de moi que vous l'avez; au contraire, mon innocence & mon peu d'expérience vous ont fait compassion, aussi-bien que l'épouvante où vous m'avez vue; & cependant vous voulez que tout d'un coup je sois devenue une misérable, une scélérate, & la plus indigne, la plus épouvantable fille du monde! Vous voulez que dans la douleur & dans les extrémités où je suis, un homme avec qui je n'ai été qu'une heure par accident; & que je ne verrai jamais, m'ait rendue si amoureuse de lui, & si passionnée, que j'en aie perdu tout bon sens & toute conscience, & que j'aie le courage & même l'esprit d'inventer des choses qui font frémir, & de forger des impostures affreuses pour lui, contre un autre homme qui m'aideroit à vivre, qui pourroit me faire tant de bien, & que je serois si intéressée à conserver, si ce n'étoit

pas un libertin qui fait semblant d'être dévot, & qui ne me donne rien que dans l'intention de me rendre en secret une mal-honnête fille !

Ah, juste Ciel ! comme elle s'emporte ! Que dit-elle là ! qui a jamais rien oui de pareil ! cria-t-il en baissant la tête, mais sans m'interrompre ; & je continuai.

Oui, mon Pere, il ne tâche qu'à cela ; voilà pourquoi il m'habille si bien. Qu'il vous conte ce qu'il lui plaira, notre querelle ne roule que là-dessus ; & si j'avois consenti à sortir de l'endroit où je suis, & à me laisser mener dans une maison qu'il devoit meubler magnifiquement, & où il prétendoit me mettre en pension chez un homme à lui, qui est, dit-il, un solliciteur de procès, & à qui il auroit fait accroire que j'étois sa parente arrivée de la campagne ; voyez ce que c'est, & la belle dévotion. ....

Hen ; comment ? reprit alors le Religieux en m'arrêtant ; un solliciteur de procès, dites-vous ? Est-il marié ?

Oui, mon Pere, il l'est, répondis-je : un solliciteur de procès qui n'est pas riche, chez qui j'aurois appris à danser, à chanter, à jouer sur le clavestin ; chez qui j'aurois été comme la Maîtresse, par le respect qu'on m'auroit fait rendre, & dont la femme me seroit venue prendre demain

où je demeure ; & si j'avois voulu la suivre , & que je n'eusse point refusé de recevoir , pas plus tard que demain aussi , je ne fais combien de rente , cinq ou six cents francs , je pense , par un contrat , seulement pour commencer ; si je ne lui avois pas témoigné que toutes ses propositions étoient horribles , il ne m'auroit pas reproché , comme il a fait , & les louis d'or qu'il m'a donnés , que je lui rendrai , & ces hardes que je suis honteuse d'avoir sur moi , & dont je ne veux pas profiter , Dieu m'en préserve. Il ne vous dira pas non plus que je l'ai menacé de venir vous apprendre son amour malhonnête & ses desseins , à quoi il a eu le front de me répondre , que quand même vous le sauriez , vous regarderiez cela comme rien , comme une bagatelle qui arrivoit à tout le monde , qui vous arriveroit peut-être à vous-même au premier jour , & que vous n'oseriez assurer que non , parce qu'il n'y avoit pas d'homme de bien qui ne fût sujet à être amoureux , ni qui pût s'en empêcher : voyez si j'ai inventé ce que je vous dis-là , mon Pere.

Mon bon Sauveur ! dit-il alors tout ému. Ah , Seigneur ! voilà un furieux récit ! que faut-il que j'en pense , & qu'est-ce que de nous , bonté divine ! Vous me tentez , ma fille ; ce rapporteur de procès m'embarrasse ; il m'étonne , je ne saurois le nier ; car je

le connois, je l'ai vu avec lui (dit-il comme à part) & cette jeune enfant n'aura pas été deviner que M. de Climal se servoit de lui & qu'il est marié. C'est un homme de mauvaise mine, n'est-ce pas ? ajouta-t-il.

Eh, mon Pere, je n'en fais rien, lui dis-je ; M. de Climal n'a fait que m'en parler, & je ne l'ai vu ni lui ni sa femme. Tant mieux, reprit-il, tant mieux : oui, j'entends bien, vous devez seulement aller chez eux. Le mari est un homme qui ne m'a jamais plu. Mais, ma fille, voilà qui est étrange ; si vous dites vrai, à qui se fiera-t-on ?

Si je dis vrai, mon Pere ? eh, pourquoi mentirois-je ? Seroit-ce à cause de ce neveu ? Eh, qu'on me mette dans un couvent, afin que je ne le voie ni ne le rencontre jamais.

Fort bien, dit-il alors, fort bien ; cela est bon, on ne sauroit mieux parler. Et puis, mon Pere, ajoutai-je, demandez à la Marchande chez qui M. de Climal m'a mise, ce qu'elle pense de lui, & si elle ne le regarde pas comme un fourbe & comme un hypocrite. Demandez à son neveu s'il ne l'a pas surpris à genoux devant moi, tenant ma main qu'il baisoit, & que je ne pouvois retirer d'entre les siennes ; ce qui a si fort scandalisé ce jeune homme, qu'il me regarde à cette heure comme

une fille perdue. Et enfin, mon Pere, considérez la confusion où M. de Climal a été quand je suis entrée ici ; est-ce que vous n'avez pas pris garde à sa mine ?

Oui, me dit-il, oui ; il a rougi, vous avez raison, & je n'y comprends rien. Serait-il possible ! J'en reviens toujours à ce sollicitateur de procès : c'est un terrible article ; & son embarras, je ne l'aime point non plus. Qu'est-ce que c'est aussi que ce contrat ? il est bien pressé. Qu'est-ce que c'est que ces meubles & que ces Maîtres pour des fariboles ? avec qui veut-il que vous dansiez ? Plaisante charité, qui apprend aux gens à aller au bal ! Un homme comme M. de Climal ! Que Dieu nous soit en aide ; mais on ne fait qu'en dire. Hélas ! la pauvre humanité, à quoi est-elle sujette ! Quelle misere que l'homme ! quelle misere ! Ne songez plus à tout cela, ma fille. Je crois que vous ne me trompez pas : non, vous n'êtes pas capable de tant de faussetés. Mais n'en parlons plus, soyez discrete, la charité vous l'ordonne ; entendez-vous ? Ne révélez jamais cette étrange aventure à personne : gardons-nous de réjouir le monde par ce scandale, il en triompherait, & en prendrait droit de se moquer des vrais Serviteurs de Dieu. Tâchez même de croire que vous avez mal vu, mal entendu,

ce sera une disposition d'esprit, une innocence de pensée qui sera agréable à Dieu, qui vous attirera sa bénédiction. Allez, ma chere enfant, retournez-vous-en, & ne vous affligez pas; (ce qu'il me disoit à cause des pleurs que je répandois de meilleur courage que je n'avois fait encore, parce ce qu'il me plaignoit.)

Continuez d'être sage, & la Providence aura soin de vous. J'ai affaire; il faut que je vous quitte; mais dites-moi l'adresse de cette Marchande où vous logez.

Hélas, mon Pere! lui répondis-je après la lui avoir dite, je n'ai plus que le reste de cette journée-ci à y demeurer; la pension qu'on lui payoit pour moi finit demain, ainsi je suis obligée de sortir de chez elle. Elle s'y attend; je ne saurai plus après où me réfugier si vous m'abandonnez, mon Pere; je n'ai que vous, vous êtes ma seule ressource.

Moi, chere enfant? hélas! Seigneur, quelle pitié! un pauvre Religieux comme moi, je ne puis rien; mais Dieu peut tout. Nous verrons, ma fille, nous verrons; j'y penserai. Dieu fait ma bonne volonté, il m'inspirera peut-être: tout dépend de lui; je le prierai de mon côté, priez-le du vôtre, Mademoiselle; dites-lui: mon Dieu, je n'espere qu'en vous; n'y manquez pas, & moi je serai demain sans faute à neuf

heures du matin chez vous : ne sortez pas avant ce temps-là. Ah ça , il est tard , j'ai affaire , adieu ; foyez tranquille : il y a loin d'ici chez vous , que le Ciel vous conduise. A demain.

Je le saluai sans pouvoir prononcer un seul mot , & je partis pour le moins aussi triste que je l'avois été en arrivant chez lui : les saintes & pieuses consolations qu'il venoit de me donner , me rendoient mon état encore plus effrayant qu'il ne m'avoit paru ; c'est que je n'étois pas assez dévoté , & qu'une ame de dix-huit ans croit tout perdu , tout désespéré , quand on lui dit en pareil cas qu'il n'y a plus que Dieu qui lui reste ; c'est une idée grave & sérieuse , qui effarouche sa petite confiance : à cet âge on ne se fie guere qu'à ce qu'on voit , on ne connoît guere que les choses de la terre.

J'étois donc profondément consternée en m'en retournant ; jamais mon accablement n'avoit été si grand.

Quelques embarras dans la rue m'arrêtèrent à la porte d'un Couvent de Filles ; j'en vis celle de l'Eglise ouverte , & montrée par un sentiment de Religion qui me vint en ce moment , moitié dans la pensée d'aller soupirer à mon aise , & de cacher mes larmes , qui fixoient sur moi l'attention des passans , j'entrai dans cette Eglise , où il

n'y avoit personne, & où je me mis à genoux dans un Confessionnal.

Là, je m'abandonnai à mon affliction, & je ne gênai ni mes gémissemens, ni mes sanglots; je dis mes gémissemens, parce que je me plaignois, parce que je prononçois des mots, & que je disois, pourquoi suis-je venue au monde, malheureuse que je suis! que fais-je sur la terre? Mon Dieu, vous m'y avez mise, secourez-moi; & autres choses semblables.

J'étois dans le plus fort de mes soupirs & de mes exclamations, du moins je le crois, quand une Dame, que je ne vis point arriver, & que je n'apperçus que lorsqu'elle se retira, entra dans l'Eglise.

Je fus après qu'elle arrivoit de la campagne, qu'elle avoit fait arrêter son carrosse à la porte du Couvent, où elle étoit fort connue, & où quelques personnes de ses amis l'avoient priée de rendre en passant une lettre à la Prieure, & que pendant qu'on étoit allé avertir cette Prieure de venir à son Parloir, elle étoit entrée dans l'Eglise, dont elle avoit comme moi trouvé la porte ouverte.

A peine y fut-elle, que tous mes gémissemens la frappèrent; elle y entendit tout ce que je disois, & m'y vit dans la posture de la personne du monde la plus désolée.

J'étois alors affise , la tête penchée , laissant aller mes bras qui retomboient sur moi , & si absorbée dans mes pensées , que j'en oublois en quel lieu je me trouvois.

Vous savez que j'étois bien mise , & quoiqu'elle ne me vît pas au visage , il y a je ne fais quoi d'agile & de léger qui est répandu dans une jeune & jolie figure , qui lui fit aisément deviner mon âge. Mon affliction , qui lui parut extrême , la toucha ; ma jeunesse , ma bonne façon , peut-être aussi ma parure l'attendrissent pour moi : quand je parle de parure , c'est que cela n'y nuit pas.

Il est bon en pareille occasion de plaire un peu aux yeux , ils vous recommandent au cœur. Etes-vous malheureux & mal vêtu , ou vous échappez aux meilleurs cœurs du monde , ou ils ne prennent pour vous qu'un intérêt fort tiède ; vous n'avez pas l'attrait qui gagne leur vanité , & rien ne nous aide tant à être généreux envers les gens , rien ne nous fait tant goûter l'honneur & le plaisir de l'être , que de leur voir un air distingué.

La Dame en question m'examina beaucoup , & auroit même attendu pour me voir que j'eusse tourné la tête , si on n'étoit pas venu l'avertir que la Prieure l'attendoit à son parloir.

Au bruit qu'elle fit en se retirant , je

revins à moi ; comme j'entendois marcher , je voulus voir qui c'étoit : elle s'y attendoit , & nos yeux se rencontrèrent.

Je rougis en la voyant d'avoir été surprise dans mes lamentations , & malgré la petite confusion que j'en avois , je remarquai pourtant qu'elle étoit contente de la physionomie que je lui montrois , & que mon affliction la touchoit ; tout cela étoit dans ses regards ; ce qui fit que les miens ( s'ils lui dirent ce que je sentoient ) durent lui paroître aussi reconnoissans que timides ; car les ames se répondent.

C'étoit en marchant qu'elle me regardoit ; je baissai insensiblement les yeux , & elle sortit.

Je restai bien encore un demi-quart-d'heure dans l'Eglise , tant à essuyer mes larmes , qu'à rêver à ce que je ferois le lendemain , si les soins de mon Religieux ne réussissoient pas. Que j'envie le sort de ces saintes filles qui sont dans ce Couvent ! me dis - je ; qu'elles sont heureuses !

Cette pensée m'occupoit , quand une Touriere me vint dire honnêtement : Mademoiselle , on va fermer l'Eglise. Tout-à-l'heure , je vais sortir , Madame , lui répondis-je , n'osant la regarder que de côté , de peur qu'elle ne s'aperçût que j'avois pleuré ; mais j'oubliai de prendre garde au ton dont

je lui répondois, & ce ton me trahit. Elle le sentit si plaintif & si triste, me vit d'ailleurs si jeune, si joliment accommodée, si jolie moi-même, à ce qu'elle me raconta ensuite, qu'elle ne put s'empêcher de me dire : Hélas ! ma chere Demoiselle, qu'avez-vous donc ? mon bon Dieu ! quelle pitié ! auriez-vous du chagrin ? c'est bien dommage. Peut-être venez-vous parler à quelqu'une de nos Dames ; à laquelle est-ce, Mademoiselle ?

Je ne répartis rien à ce discours, mais mes yeux recommencerent à se mouiller. Nous autres filles, ou nous autres femmes, nous pleurons volontiers dès qu'on nous dit, vous venez de pleurer ; c'est une enfance, & comme une mignardise que nous avons, & dont nous ne pouvons presque pas nous défendre.

Hé mais, Mademoiselle, dites - moi ce que c'est : dites, ajouta la Touriere en insistant ; irai-je avertir quelqu'une de nos Religieuses ? Or, je réfléchissois à ce qu'elle me répétoit là-dessus : c'est peut-être Dieu qui permet qu'elle me fasse songer à cela, me dis-je, toute attendrie de la douceur avec laquelle elle me pressoit ; & tout de suite : oui, Madame, lui répondis-je, je souhaiterois bien parler à Madame la Prieure, si elle en a le temps.

Hé bien, ma belle Demoiselle, venez,

reprit-elle, suivez-moi, je vais vous mener à son parloir, & elle s'y rendra un moment après. Allons.

Je la suivis donc; nous montâmes un petit escalier : elle ouvrit une porte, & le premier objet qui me frappe, c'est cette Dame dont je vous ai parlé, que je n'avois vue que lorsqu'elle sortit de l'Eglise, & qui en sortant m'avoit regardée d'une manière si obligeante.

Elle me parut encore charmée de me revoir, & se leva d'un air caressant pour me faire place.

Elle étoit avec la Prieure du Couvent, & je vous ai instruite de ce qui étoit cause de sa visite.

Madame, dit la Touriere à la Religieuse, j'allois vous avertir; c'est Mademoiselle qui vous demande.

Cette Prieure étoit une petite personne courte, ronde & blanche, double menton, & qui avoit le teint frais & reposé. Il n'y a point de ces mines-là dans le monde; c'est un embonpoint tout différent de celui des autres; un embonpoint qui s'est formé plus à l'aise, & plus méthodiquement, c'est-à-dire, où il entre plus d'art, plus de façon, plus d'amour de soi-même que dans le nôtre.

D'ordinaire, c'est ou le tempérament, ou la quantité de nourriture, ou l'inaction

& la mollesse qui nous acquierent le nôtre , & cela est tout simple : mais pour celui dont je parle , on sent qu'il faut , pour l'avoir acquis , s'en être sainement fait une tâche : il ne peut être que l'ouvrage d'une délicate , d'une amoureuse , & d'une dévote complaisance qu'on a pour le bien & pour l'aise de son corps ; il est non-seulement un témoignage qu'on aime la vie , & la vie saine ; mais qu'on l'aime douce , oisive & friande , & qu'en jouissant du plaisir de se porter bien , on s'accorde encore autant de douceurs & de privilège , que si on étoit toujours convalescente.

Aussi cet embonpoint religieux n'a-t-il pas la forme du nôtre , qui a l'air plus profane : aussi grossit-il moins un visage qu'il ne le rend grave & décent : aussi donne-t-il à la physionomie , non pas un air joyeux , mais tranquille & content.

A voir ces bonnes filles , au reste , vous leur trouvez un extérieur affable , & pourtant un intérieur indifférent. Ce n'est que leur mine , & non pas leur ame qui s'attendrit pour vous ; ce sont de belles images qui paroissent sensibles , & qui n'ont que des superficies de sentiment & de bonté. Mais laissons cela ; je ne parle ici que des apparences , & ne décide point du reste. Revenons à la Prieure , j'en ferai peut-être le portrait quelque part.

Mademoiselle, je suis votre servante, me dit-elle, se baissant pour me saluer; puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler? C'est moi qui en ai tout l'honneur, répondis-je encore plus honteuse que modeste, & quand je vous dirois qui je suis, je n'en serois pas plus connue de vous, Madame.

C'est, si je ne me trompe, Mademoiselle que j'ai vue dans l'Eglise où je suis entrée un instant, dit alors la Dame en question, avec un souris tendre; j'ai cru même la voir pleurer, & cela m'a fait de la peine. Je vous rends mille graces de votre bonté, Madame, repris-je d'une voix foible & timide, & puis je me tus. Je ne savois comment entrer en matiere: l'accueil de la Prieure, tout avenant qu'il étoit, m'avoit découragée; je n'espérois plus rien d'elle sans que je pusse dire pourquoi. C'étoit ainsi que son abord m'avoit frappé, & cela revint à ces superficies dont je parlois, & que je ne démêlois pas alors. Elle va me plaindre, & ne me secourra pas, me disois-je; il n'y a rien à faire.

Cependant ces Dames, qui s'étoient levées, restoient debout, & j'en rougissois, parce que mon habit les trompoit, & que j'étois bien au-dessous de tant de façons. Souhaitez-vous que nous soyons seules, me dit la Prieure?

Comme il vous plaira, Madame, répondis-je; mais je ferois fâchée d'être caute que Madame s'en allât & de vous déranger: si vous voulez, je reviendrai.

Ce que je disois dans l'intention d'échapper à l'embarras où je m'étois mise, & de ne plus revenir.

Non, Mademoiselle, non, me dit la Dame, en me prenant par la main pour me faire avancer, vous resterez, s'il vous plaît: ma visite est finie, & je partoisi; ainsi je vais vous laisser libre. Vous avez du chagrin, je m'en suis apperçue; vous méritez qu'on s'y intéresse, & si vous vous en retourniez, je ne nie le pardonnerois pas.

Oui, Madame, lui dis-je, pénétrée de ce discours, & toute en pleurs; il est vrai que j'ai du chagrin; j'en ai beaucoup: il n'y a personne qui ait autant de sujet d'en avoir que moi, personne de si à plaindre, ni de si digne de compassion que je suis, & vous me témoignez un cœur si généreux, que je ne ferai point difficulté de parler devant vous, Madame. Il ne faut pas vous retirer, vous ne me gênez point; au contraire, c'est un bonheur pour moi que vous soyez ici, vous m'aidez à obtenir de Madame la grace que je viens lui demander à genoux (je m'y jettai en effet) & qui est de vouloir bien me recevoir chez elle.

Eh ! ma belle enfant , que vous me touchez , me répondit la Prieure en me tendant les bras de l'endroit où elle étoit , pendant que la Dame me relevoit affectueusement. Que je me félicite du choix que vous avez fait de ma Maison ! En vérité , quand je vous ai vue , j'ai eu comme un pressentiment de ce qui vous amene ; votre modestie m'a frappée. Ne seroit - ce pas une prédestinée qui me vient ? ai-je pensé en moi-même ; car il est certain que votre vocation est écrite sur votre visage ; n'est-il pas vrai , Madame ? Ne trouvez - vous pas comme moi ce que je vous dis-là ? Qu'elle est belle , qu'elle a l'air sage ! Ah ! ma fille , que je suis ravie ! que vous me donnez de joie ! Venez , mon ange , venez. Je gagerois qu'elle est fille unique , & qu'on la veut marier malgré elle. Mais dites-moi , mon cœur , est-ce tout à l'heure que vous voulez entrer ? Il faudra pourtant informer vos parens , n'est-ce pas ? chez qui enverrai-je ?

Hélas ! ma Mere , répondis-je , je ne puis vous indiquer personne : ma confusion & mes sanglots m'arrêterent-là. Hé bien , me dit-elle , de quoi s'agit il ? Non , personne , continuai je ; rien de ce que vous croyez , ma Mere. Je n'ai pas la consolation d'avoir des parens ; du moins ceux que j'ai , je ne les ai jamais connus.

Jesus , Mademoiselle ! reprit-elle avec un refroidissement imperceptible & grave ; voilà qui est bien fâcheux ! Point de parens ! Eh ! comment cela se peut-il ? Qui est-ce donc qui a soin de vous ? car apparemment que vous n'avez point de bien non plus. Que sont devenus votre pere & votre mere ?

Je n'avois que deux ans , lui dis-je , quand ils ont été assassinés par des voleurs qui arrêterent un carrosse de Voiture où ils étoient avec moi ; leurs domestiques y périrent aussi : il n'y eut que moi à qui on laissa la vie , & je fus portée chez un Curé du Village , qui ne vit plus , & dont la sœur , qui étoit une sainte personne , m'a élevée avec une bonté infinie : mais malheureusement elle est morte ces jours passés à Paris , où elle étoit venue , tant pour la succession d'un parent , qu'elle n'a pas recueillie à cause des dettes du défunt , que pour voir s'il y auroit moyen de me mettre dans quelque état qui me convînt. J'ai tout perdu par sa mort ; il n'y avoit qu'elle qui m'aimoit dans le monde , & je n'ai plus de tendresse à espérer de personne ; il ne me reste plus que la charité des autres : aussi n'est-ce qu'elle & son bon cœur que je regrette , & non pas le secours que j'en recevois : je racheterois sa vie de la mienne. Elle est morte dans une Auberge où nous

étions logées ; j'y suis restée seule , & l'on m'y a pris une partie du peu d'argent qu'elle me laissoit. Un Religieux , son confesseur , m'a tirée de là , & m'a remise , il y a quelques jours , entre les mains d'un homme que je ne veux pas nommer , qu'il croyoit homme de bien & charitable , & qui nous a trompés tous deux , qui n'étoit rien de tout cela. Il a pourtant commencé d'abord par me mettre chez Madame Dutour , une marchande lingere ; mais à peine y ai-je été , qu'il a découvert ses mauvais desseins par de l'argent qu'il m'a forcée de prendre , & par des présens que je me suis bien doutée qui n'étoient pas honnêtes , non plus que certaines manieres qu'il avoit , & qui ne signifioient rien de bon , puisqu'à la fin il n'a pas eu de honte , à son âge , de me déclarer , en me prenant par les mains , qu'il étoit mon Amant , qu'il entendoit que je fusse sa Maîtresse , & qu'il avoit résolu de me mettre dans une maison d'un quartier éloigné , où il seroit plus libre d'être amoureux de moi sans qu'on le fût , & où il me promettoit des rentes , avec toutes sortes de Maîtres & de magnificence ; à quoi j'ai répondu qu'il me faisoit horreur d'être si hypocrite & si fourbe. Eh , Monsieur , lui ai-je dit , est-ce que vous n'avez pas de religion ? quelle abominable pensée ! Mais j'ai eu beau dire , ce méchant

homme, au lieu de se repentir & de revenir à lui, s'est emporté contre moi, m'a traitée d'ingrate, de petite créature, qu'il puniroit si je parlois, & m'a reproché son argent, du linge qu'il m'avoit acheté, & cette robe que je porte, & que je mettrai ce soir dans le paquet que j'ai déjà fait du reste, pour lui renvoyer le tout, dès que je serai rentrée chez Madame Dutour, qui de son côté m'a donné mon congé pour demain matin, parce qu'elle n'est payée que pour aujourd'hui; de sorte que je ne fais plus de quel côté tourner, si le Pere Saint-Vincent, de chez qui je viens en ce moment pour lui conter tout, & qui m'avoit bonnement menée à cette horrible homme, ne trouve pas demain à me placer en quelque endroit, comme il m'a promis de tâcher de le faire.

Au sortir de chez lui j'ai passé par ici, & je suis entrée dans votre Eglise à cause que je pleurois le long du chemin, qu'on me regardoit, & puis Dieu m'a inspiré la pensée de me jeter à vos pieds, ma Mere, & d'implorer votre aide.

Là, finit mon petit discours, ou ma petite harangue, dans laquelle je ne mis point d'autre art que ma douleur, & qui fit son effet sur la Dame en question. Je la vis qui s'essuyoit les yeux. Cependant elle ne dit mot alors, & laissa répondre la Prieure, qui avoit honoré mon recit de

quelques gestes de main, de quelques mouvemens de visage, qu'elle n'auroit pu me refuser avec décence; mais il ne me parut pas que son cœur eût donné aucun signe de vie.

Certes, votre situation est fort triste. Mademoiselle (car il n'y eut plus ni de ma belle enfant, ni de mon ange; toutes ces douceurs furent supprimées): mais tout n'est pas désespéré. Il faut voir ce que ce Religieux, que vous appelez le Pere Saint-Vincent, fera pour vous, reprit-elle d'un air de compassion posée. Ne dites-vous pas qu'il s'est chargé de vous trouver une place? Il lui est bien plus aisé de vous rendre service qu'à moi, qui ne sors point & qui ne saurois agir. Nous ne voyons, nous ne connoissons presque personne, &, à l'exception de Madame & de quelques autres Dames qui ont la bonté de nous aimer un peu, nous sommes des semaines entières sans recevoir une visite. D'ailleurs, notre Maison n'est pas riche, nous ne subsistons que par nos Pensionnaires, dont le nombre est fort diminué depuis quelques-temps: aussi sommes-nous endettées, & si mal à notre aise, que j'eus l'autre jour le chagrin de refuser une jeune fille, un fort bon sujet, qui se présentoit pour être Converse, parce que nous n'en recevons plus, quelque besoin que nous en ayons, & que nous apportant

apportant peu, elle nous feroit à charge; ainsi, de tous côtés, vous voyez notre impuissance, dont je suis vraiment mortifiée; car vous m'affligez, ma pauvre enfant: (ma pauvre; quelle différence de style! auparavant elle m'avoit dit, ma belle); vous m'affligez. Mais que ne vous êtes-vous adressée au Curé de votre Paroisse? Notre Communauté ne peut vous aider que de ses prières; elle n'est pas en état de vous recevoir, & tout ce que je puis faire, c'est de vous recommander à la charité de nos Dames Pensionnaires; je quêterai pour vous, & je vous remettrai demain ce que j'aurai amassé. (Quêter pour un Ange! la belle chose à lui proposer!)

Non, ma Mere, non, répondis-je d'un ton sec & ferme; je n'ai encore rien dépensé de la petite somme d'argent que m'a laissé mon amie, & je ne venois pas demander l'aumône: je crois que lorsqu'on a du cœur, il n'en faut venir à cela que pour s'empêcher de mourir, & j'attendrai jusqu'à cette extrémité. Je vous remercie.

Et moi je ne souffrirai point qu'une fille aussi-bien née y soit jamais réduite, dit en ce moment la Dame qui avoit gardé le silence. Reprenez courage, Mademoiselle; vous pouvez encore prétendre à une amie dans le monde; je veux vous consoler de la perte de celle que vous regrettez, & il ne tiendra pas à moi que je ne vous sois aussi chère

qu'elle vous l'a été. Ma Mere, ajouta-t-elle en adressant la parole à la Religieuse, je paierai la pension de Mademoiselle; vous pouvez la faire entrer chez vous: cependant comme elle vous est absolument inconnue, & qu'il est juste que vous sachiez quelles sont les personnes que vous recevez, nous n'avons, pour vous ôter tout scrupule là-dessus, & pour empêcher même qu'on ne trouve à redire à l'inclination que je me sens pour Mademoiselle; nous n'avons, dis-je, qu'à envoyer tout-à-l'heure votre Touriere chez cette Madame Dutour, qui est ma Marchande, & dont sans doute le bon témoignage justifiera ma conduite & la vôtre.

Je compris d'abord à ce discours qu'elle étoit bien aise elle-même de connoître un peu mieux son sujet, & de savoir à qui elle avoit affaire: mais observez, je vous prie, le tour honnête qu'elle prenoit pour cela, & avec quel ménagement pour moi, avec quelle industrie elle me cachoit l'incertitude qui pouvoit lui rester sur ce que je disois, & qui étoit fort raisonnable.

On ne sauroit payer ces traits de bonté-là; de toutes les obligations qu'on peut avoir à une belle ame, ces tendres attentions, ces secrettes politesses de sentimens, sont les plus touchantes: je les appelle secrettes, parce que le cœur qui les a pour vous, ne vous les compte point, ne veut point en charger votre reconnaissance; il croit qu'il n'y a que lui

qui les fait ; il vous les soustrait , il en enterre le mérite , & cela est adorable.

Pour moi je fus au fait. Les gens qui ont eux-mêmes un peu de noblesse de cœur , se connoissent en égards de cette espece , & remarquent bien ce qu'on fait pour eux.

Je me jettai avec transport , quoiqu'avec respect , sur la main de cette Dame , que je baisai long-temps , & que je mouillai des plus tendres & des plus délicieuses larmes que j'aie versées de ma vie : c'est que notre ame est haute , & que tout ce qui a un air de respect pour sa dignité , la pénètre & l'enchanté : aussi notre orgueil ne fut-il jamais ingrat.

Madame , lui dis-je , consentez-vous que j'écrive deux mots à Madame Dutour par la Touriere ? Vous verrez mon billet , & je songe que , dans les circonstances où je suis , & qu'elle n'ignore pas , elle pourroit craindre de la surprise , & de ne pas s'expliquer librement. Oui-dà , Mademoiselle , me répondit-elle ; vous avez raison , écrivez. Ma Mere , voulez-vous bien nous donner une plume & de l'encre ? Avec plaisir , dit la Prieure toute radoucie , & qui nous passa ce qu'il falloit pour le billet. Il fut court , le voici à peu près :

« La personne qui vous rendra cette  
» lettre , Madame , ne va chez vous que pour  
» s'informer de moi ; vous aurez la bonté de  
» lui dire naïvement & dans la pure vérité  
» ce que vous en savez , tant pour ce qui  
» concerne mes mœurs & mon caractère , que

» pour ce qui a rapport à mon histoire, & à la  
» maniere dont on m'a mise chez vous : je ne  
» vous saurois aucun gré de tromper les  
» gens en ma faveur ; ainsi ne faites point de  
» difficulté de parler suivant votre conscience, sans vous soucier de ce qui me sera  
» avantageux ou non. Je suis, Madame.....  
» & *Marianne* au bas, pour toute signature.

Ensuite je présentai ce papier à ma future Bienfaitrice, qui, après l'avoir lu en riant, & d'un air qui sembloit dire, je n'ai que faire de cela, le donna à travers la grille à la Prieure, & lui dit : tenez, ma Mere, je crois que vous ferez de mon avis ; c'est que quiconque écrit de ce ton-là, ne craint rien.

A merveille, reprit la Religieuse quand elle en eut fait la lecture ; à merveille, on ne peut rien de mieux ; & sur le champ, pendant que je mettois le dessus de la lettre, elle sonna pour faire venir la Touriere.

Celle-ci arriva, salua fort respectueusement la Dame, qui lui dit : à propos, j'ai vu votre sœur à la campagne ; on est fort content d'elle où je l'ai mise, & j'ai quelque chose à vous en dire, ajouta-t-elle, en la tirant un moment à quartier pour lui parler. Je presumai encore que j'étois cette sœur dont elle l'entretenoit, & qu'il s'agissoit de quelques ordres qui me regardoient ; & deux ou trois mots, comme, oui, Madame, laissez-moi faire, prononcés tout haut par la Touriere, qui me regardoit beaucoup, me le prouverent.

Quoi qu'il en soit, cette fille prit le billet, partit, & revint une petite demi-heure après. Ce qui fut dit entre la Dame, la Prieure & moi pendant cet intervalle de temps, je le passe. Voici la Touriere de retour. J'oublie pourtant une circonstance, c'est qu'avant qu'elle rentrât dans le Parloir, une autre fille de la Maison vint avertir la Dame qu'on souhaitoit lui dire un mot dans le Parloir voisin. Elle y alla, & n'y resta que cinq ou six minutes. A peine étoit-elle revenue, que nous vîmes paroître la Touriere, qui apparemment venoit de la quitter, & qui, avec une gaieté de bon augure, & débutant par un enthousiasme d'amitié pour moi, m'adressa d'abord la parole.

Ah ! sainte Mere de Dieu, que je viens d'entendre dire du bien de vous, Mademoiselle ! Allez, je l'aurois deviné : vous avez bien la mine de ce que vous êtes. Madame, vous ne sauriez croire tout ce qu'on m'en vient de conter ; c'est qu'elle est sage, vertueuse, remplie d'esprit, de bon cœur, civile, honnête ; enfin, la meilleure fille du monde ; c'est un trésor : hors qu'on dit qu'elle est si malheureuse, que nous en venons de pleurer la bonne Madame Dutour & moi. Il n'y a ni pere, ni mere ; on ne fait qui elle est, voilà tout son défaut, & sans la crainte de Dieu, elle n'en seroit pas plus mal, la pauvre petite ; témoin un gros richard qu'elle a congédié pour de bonnes raisons, le vilain

qu'il est. Je vous conterai cela une autre fois ; je vous dis seulement le principal. Au reste , Madame , j'ai fait comme vous me l'avez commandé ; je n'ai pas dit votre nom à la Marchande : elle ne fait pas qui est-ce qui s'enquête.

La Dame rougit à cette indiscretion de la Touriere , qui me révéloit que c'étoit de moi dont elles avoient parlé à part ; & cette rougeur fut une nouvelle bonté dont je lui tins compte.

Voilà qui est bien , ma bonne ; en voilà assez lui dit-elle. Et vous , Mademoiselle , n'entrerez-vous pas aujourd'hui ? avez-vous quelques hardes à prendre chez la Marchande , & faut-il que vous y alliez ? Oui , Madame , répondis-je , & je serai de retour dans une demi-heure , si vous me permettez de sortir.

Faites , Mademoiselle ; allez , reprit-elle , je vous attends. Je partis donc. Le Couvent n'étoit pas éloigné de chez Madame Dutour , & j'y arrivai en très-peu de temps , malgré un reste de douleur que je sentoais encore à mon pied.

La Lingere causoit à sa porte avec une de ses voisines : j'entrai , je la remerciai , je l'embrassai de tout mon cœur ; elle le méritoit.

Hé bien , Marianne , Dieu merci , vous avez donc trouvé fortune ? hé bien par-ci , hé bien par-là , qui est cette Dame qui a

envoyé chez moi ? J'abrégeai. Je suis extrêmement pressée, lui dis-je ; je vais me déshabiller, & mettre cet habit dans un paquet que j'ai commencé là-haut, qu'il faut que j'acheve, & que vous aurez la bonté de faire porter aujourd'hui chez le neveu de M. de Climal, Oui, oui, reprit-elle, chez M. de Valville ; je le connois, c'est moi qui le fournis. C'est lui-même, lui dis-je ; vous me remettez son nom ; & en lui répondant, je montois déjà l'escalier qui menoit à la chambre.

Dès que j'y fus, eh vite, eh vite, j'ôte la robe que j'avois, je reprends mon ancienne, je mets l'autre dans le paquet, & le voilà fait. Il y avoit une petite écritoire, & quelques feuilles de papier sur la table ; j'en prends une, & voici ce que j'y mets pour Valville.

« Monsieur, il n'y a que cinq ou six jours  
 » que je connois M. de Climal votre oncle,  
 » & je ne fais pas où il loge, ni où lui adresser  
 » les hardes qui lui appartiennent, & que je  
 » vous prie de lui remettre. Il m'avoit dit  
 » qu'il me les donnoit par charité, car je suis  
 » pauvre, & je ne les avois prises que sur ce  
 » pied-là ; mais comme il n'a pas dit vrai, &  
 » qu'il m'a trompée, elles ne sont plus à moi,  
 » & je les rends, aussi-bien que quelque ar-  
 » gent qu'il a voulu à toute force que je prisse.  
 » Je n'aurois pas recours à vous dans cette  
 » occasion, si j'avois le temps d'envoyer chez  
 » un Récollet, nommé le Pere Saint-Vincent,  
 » qui a cru me rendre service en me faisant

» connoître votre oncle, & qui vous apprendra, quand vous le voudrez, à vous reprocher l'insulte que vous avez faite à une fille affligée, vertueuse, & peut-être votre égale.»

Que dites-vous de ma lettre ? J'en fus assez contente, & la trouvai mieux que je n'aurois moi-même espéré de la faire, vu ma jeunesse, & mon peu d'usage : mais on seroit bien stupide, si, avec des sentimens d'honneur, d'amour & de fierté, on ne s'exprimoit pas un peu plus vivement qu'à son ordinaire.

Aussitôt ce billet écrit, je pris le paquet, & je descendis en bas.

Je supprime ici un détail que vous devinez aisément ; c'est ma petite cassette pleine de mes hardes, que je ne pouvois pas porter moi-même, & que j'envoyai prendre en haut par un homme qui s'étoit dévoué au service de tout le quartier, & qui se tenoit d'ordinaire à deux pas du logis ; ce sont mes adieux à Madame Dutour, qui me promit que le ballot & le billet pour Valville seroient remis à leurs adresses en moins d'une heure ; ce sont mille assurances que nous nous fîmes cette bonne femme & moi ; ce sont presque des pleurs de sa part : car elle ne pleura pas tout-à-fait, mais je croyois toujours qu'elle alloit pleurer. Pour moi, je versai quelques larmes par tristesse ; il me sembloit, en me séparant de la Dutour, & en sortant de sa maison, que je quittois une espece de parente, & même une espece de

patrie , & que j'allois à la garde de Dieu dans un pays étranger , sans avoir le temps de me reconnoître. J'étois comme enlevée ; il y avoit quelque chose de trop fort pour moi dans la rapidité des événemens qui me déplaçoient , qui me transportoient ; je ne savois où , ni entre les mains de qui j'allois tomber.

Et ce quartier dont je m'éloignois , le comptez-vous pour rien ? Il me mettoit dans le voisinage de Valville , de ce Valville que j'avois dit que je ne verrois plus , il est vrai ; mais il étoit bien rigoureux de se trouver prise au mot. Je m'étois promis de ne le plus voir , & non pas de ne le pouvoir plus ; ce qui est bien autrement sérieux , & le cœur ne se mene pas avec cette rudesse-là : ce qui l'aide à être ferme , dans un cas comme le mien , c'est la liberté d'être foible , & cette liberté , je la perdois par mon changement d'état , & j'en soupirois , mon courage en étoit abattu.

Cependant il faut partir : allons , me voilà en chemin. J'ai dit à la Dutour que c'étoit à un Couvent que je me rendois : comment s'appelle-t-il , je l'ignore aussi-bien que le nom de la rue ; mais je fais mon chemin , le crocheteur me suit , à son retour il l'instruira ; & si par hasard elle voit Valville , elle pourra l'instruire aussi : ce n'est pas que je le souhaite , c'est seulement une réflexion que je fais en marchant , & qui m'amuse. Hé

bien, oui, il faudra le lieu de ma retraite ; que m'importe, qu'en peut-il arriver ? rien, à ce qu'il me semble. Est-ce qu'il tentera de me voir ou de m'écrire ? oh que non, me disois-je ; oh que si, devois-je dire, si je m'étois répondu sincèrement & suivant la consolante apparence que j'y trouvois.

Mais nous approchons du Couvent, & nous y sommes : j'y revenois bien moins parée que je n'en étois partie ; ma Bienfaitrice m'en demanda la raison.

C'est, lui dis-je, que j'ai repris mes hardes, & que j'ai laissé chez Madame Dutour toutes celles que vous m'avez vues, Madame, afin qu'elle les fasse rendre à l'homme dont je vous ai parlé, & de qui je les tenois. Ma chère fille, vous n'y perdrez rien, me répondit-elle en m'embrassant ; après quoi j'entrai : je revins la remercier à travers les grilles du Parloir, elle partit, & me voilà Pensionnaire.

J'aurois bien des choses à vous dire de mon Couvent ; j'y connus bien des personnes ; j'y fus aimée de quelques-unes, & dédaignée de quelques autres, & je vous promets l'histoire du séjour que j'y fis ; vous l'aurez dans la quatrième Partie. Finissons celle-ci par un événement qui a été la cause de mon entrée dans le monde.

Deux ou trois jours après que je fus chez ces Religieuses, ma Bienfaitrice m'y fit habiller comme si j'avois été sa fille, & m'y pourvut sur ce pied-là de toutes les hardes qui

m'étoient nécessaires. Jugez des sentimens que je pris pour elle ; je ne la voyois jamais qu'avec des transports de joie & de tendresse.

On remarqua que j'avois de la voix, elle voulut que j'appriſſe la muſique. La Prieure avoit une niece à qui on donna un Maître de claveſſin , ce Maître fut le mien auſſi. Il y a des talens , dit cette aimable Dame , qui ſervent toujours , quelque parti qu'on prenne. Si vous êtes Religieuſe , ils vous diſtingueront dans votre Maïſon ; ſi vous êtes du monde , ce ſont des grâces de plus , & des grâces innocentes.

Elle me venoit voir tous les deux ou trois jours , & il y avoit déjà trois ſemaines que je vivois là dans une ſituation d'eſprit très-difficile à dire ; car je tâchois plus d'être tranquille que je ne l'étois , & ne voulois point prendre garde à ce qui m'empêchoit de l'être , & qui n'étoit qu'une folie ſecrete qui me ſuivoit par-tout.

Valville ſavoit ſans doute où je demeurois ; je n'entendois pourtant point parler de lui , & mon cœur n'y comprenoit rien. Quand Valville auroit trouvé le moyen de me donner de ſes nouvelles , il n'y auroit rien gagné , j'avois renoncé à lui ; mais je n'entendois pas qu'il renonçât à moi : quelle bizarrerie de ſentiment !

Un jour que je rêvois à cela malgré que j'en euſſe , (& c'étoit l'après-midi) on vint me dire qu'un laquais demandoit à me parler : je crus qu'il venoit de la part de ma

Bienfaitrice , & je passai au Parloir. A peine considérai-je ce prétendu domestique , qui ne se montrait que de côté , & qui d'une main tremblante me présenta une lettre : de quelle part lui dis-je ? Voyez , Mademoiselle , répondit-il d'un ton de voix ému , & que mon cœur reconnut avant moi , puisque j'en fus émue moi-même.

Je le regardai alors en prenant sa lettre ; je lui trouvai les yeux sur moi. Quels yeux , Madame ! Les miens se fixerent sur lui ; nous restâmes quelque temps sans nous rien dire , & il n'y avoit encore que nos cœurs qui se parloient , quand une Touriere arriva , qui me dit que ma Bienfaitrice alloit monter , & que son carrosse venoit d'entrer dans la Cour. Remarquez qu'elle ne la nomma pas : c'est votre bonne Maman , me dit-elle , & puis elle se retira.

Ah , Monsieur ! retirez-vous , criai-je toute troublée à Valville ( car vous voyez bien que c'étoit lui ) qui ne me répondit que par un soupir en sortant.

Je cachai ma lettre en attendant ma Bienfaitrice , qui parut un instant après , & qui m'apporta avec elle une Dame que j'ai bien aimée , que vous aimerez aussi sur le portrait que je vous en ferai dans ma quatrième Partie , & que je joindrai à celui de cette chère Dame qu'on appelloit ma Mere.

*Fin du Tome premier.*



